

ARCHIVES
DU
FUTUR



ÉMILE VERHAEREN

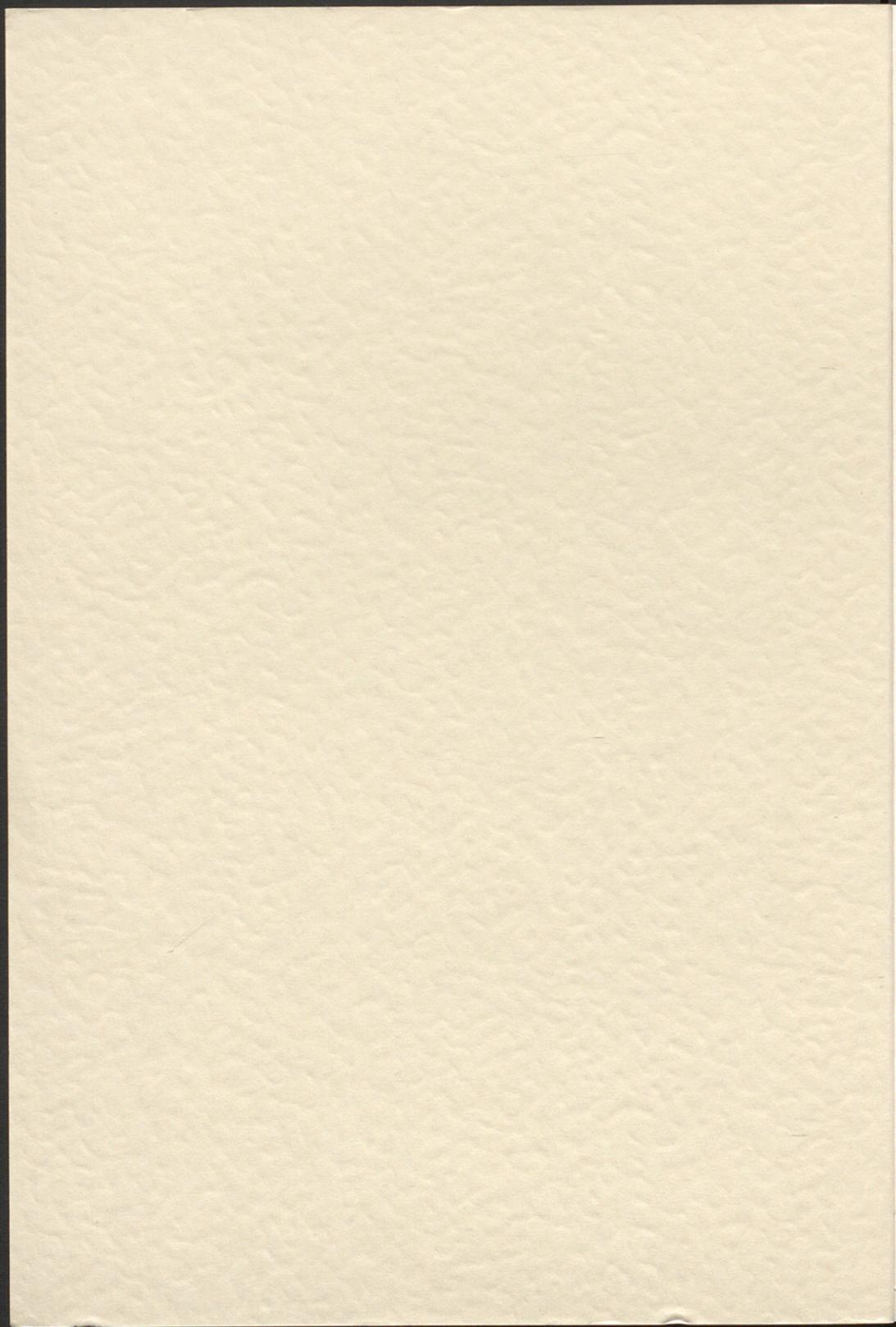
POÉSIE COMPLÈTE 4

LES VILLAGES ILLUSOIRES
LES APPARUS DANS MES CHEMINS

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN



AML ÉDITIONS
ÉDITIONS LABOR



MLP-10902/4

Émile Verhaeren

Poésie complète 4

Les Villages illusoires
Les Apparus dans mes chemins

Les Apparus dans mes chemins

Édition critique établie par

MICHEL OUYEN

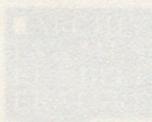
Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

CHRISTIAN ANGELET

Professeur émérite des Universités de Gand et de Leuven

Collection Archives du futur



L'Âge d'Homme

1170-1080-11

Poésie complète 4
Les Villages illustres
Les Alpes dans mes chants

Émile Verhaeren

Les Villages illusoires

Poésie complète 4

Les Villages illusoires
Les Apparus dans mes chemins

Édition critique établie par

MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain
et présentée par

CHRISTIAN ANGELET

Professeur émérite des Universités de Gand et de Leuven

Collection Archives du futur

■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

A.M.L. Editions

© Archives et Musée de la Littérature, 2005
4, boulevard de l'Empereur
B-1000 Bruxelles
www.aml.cfwb.be
aml@cfwb.be

Suivi éditorial : Yves De Bruyn/AML avec la collaboration
de Fabrice van de Kerckhove/AML

Couverture :

Réalisation : Césure (Liège)

Illustration : Anto-Carte, *Le Passeur d'eau*, 1923 (reproduit avec
l'aimable autorisation des Amis d'Anto-Carte)

Typographie : Atelier Ledoux Éditions (Bruxelles)

Tous droits réservés pour tous pays

Imprimé en Belgique

ISBN 2-87168-032-9

D 6123/2005/3

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

Introduction

Les Villages illusoires

Les Villages illusoires ont paru en 1895. Ils prennent place entre *Les Campagnes hallucinées*, publiées en 1893, et *Les Villes tentaculaires*, qui sont également de 1895. Ces deux derniers recueils formeront, avec *Les Aubes*, qui sortiront en 1898, la trilogie sociale. Pour Verhaeren, celle-ci formait un ensemble clos et cohérent : des champs abandonnés à l'absorption des campagnes par l'industrie, puis, de l'horreur des villes à l'avenir de justice et de fraternité. De cette trilogie, Verhaeren a tenu à séparer nettement *Les Villages illusoires* : il les a dissociés de la question sociale pour conférer au recueil le statut de symbole. En 1903, il écrivait à Stefan Zweig :

Les Villages illusoires vivent d'une vie à part – toute de symbole.¹

Et dès 1895, dans une lettre à Francis Vielé-Griffin :

Je désirerais, pour arriver à une exactitude entière, que vous sépariez *Les Villages* des *Campagnes*. À mes yeux, *Les Campagnes hallucinées* seules font partie de l'ensemble, que compléteront *Les Villes tentaculaires* et *Les Aubes*.²

Des critiques ont pu faire fausse route en méconnaissant le programme proprement poétique de Verhaeren. Diverses études³ ont mis en lumière les carences et méprises de l'interprétation biographique. À vouloir axer l'évolution de Verhaeren sur sa rencontre avec Marthe Massin et sur leur mariage, en août 1891, on a fait comme si le bonheur du couple expliquait aussi le processus thématique et idéologique du

1. Lettre à Stefan Zweig du 22 décembre 1903, dans Émile VERHAEREN, *Correspondance générale*, t. I: *Émile et Marthe Verhaeren-Stefan Zweig (1900-1926)*, éd. Fabrice VAN DE KERCKHOVE, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1996, p. 121.

2. Voir l'étude fondamentale de Jacques MARX, *Verhaeren. Biographie d'une œuvre*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1996, p. 320-321 et 332-333.

3. Voir entre autres Paul ARON, *Les Écrivains belges et le Socialisme*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1985, p. 173 et suiv.

poète et son prétendu renouveau après la trilogie noire : de la détesse intime à l'espérance retrouvée et à la foi dans l'avenir des sociétés. Or, il est patent que le développement des thèmes n'obéit aucunement aux repères biographiques. La thématique noire ne désarme pas après 1891, loin de là. De manière générale d'ailleurs, une lecture attentive de Verhaeren nous apprend que son évolution n'est pas régulière et progressive. Sa poésie n'exclut nullement les allers-retours. Certains thèmes obsédants, Verhaeren les reprend à la manière du musicien qui expose un sujet pour produire des variations de rythme, de tonalité et d'atmosphère ; ils réapparaissent, au cours de sa carrière, dans différents registres.

Le titre des *Villages illusoirs* suffit à conférer au recueil une place à part dans la série des compositions poétiques. Des *Flamandes* à *Toute la Flandre*, en passant par *Les Apparus dans mes chemins* et autres *Visages de la Vie*, les intitulés dénotent fréquemment un solide ancrage dans le réel. En revanche, *Les Villages*, eux, proposent une suite d'illusions : désancrés, il convient de les lire comme un tissu d'images. S'ils prennent leur départ dans la réalité, ils vont bien au-delà.

Quant à savoir ce que Verhaeren entendait au juste par symbole...

SYMBOLE OU ALLÉGORIE ?

On sait que les symbolistes belges ont voulu repenser le concept de symbole et le problème scabreux des rapports entre symbole et allégorie. La critique n'a pas manqué de mettre en avant l'apport de Maeterlinck et de Mockel en la matière. Il se trouve que Verhaeren s'est également penché sur cette question, et à plusieurs reprises. Peut-être convient-il du reste de relever sa priorité sur ce point. La *Réponse* fournie par Maeterlinck à *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret est de 1891 ; les *Propos de littérature* d'Albert Mockel datent de 1894. Or, c'est dès 1886, dans une série d'articles consacrés à Fernand Khnopff, que Verhaeren entame sa réflexion sur la théorie du symbole en peinture et en poésie⁴. 1886, c'est l'année de la naissance officielle du

4. Voir Albert MOCKEL, *Esthétique du Symbolisme. Propos de littérature. Stéphane Mallarmé, un héros. Textes divers*, précédés d'une étude par Michel OTTEN, Bruxelles, Palais des Académies, 1962. Mockel avait présenté pour la première fois le symbole aux lecteurs

Symbolisme, l'année du « Manifeste » de Jean Moréas, qui lance véritablement la nouvelle école. Comme quoi Verhaeren fut un symboliste de la première heure sur le plan de la doctrine.

Sur l'essentiel, la conception de Verhaeren rejoint celle de ses collègues, qu'ils soient Français ou Belges. Il rencontre d'ailleurs les mêmes embarras qu'eux, mais s'en distingue aussi par une largeur de vues qu'il doit à son expérience de l'écriture autant qu'à sa connaissance de l'histoire de l'art⁵.

Disons, pour aller vite, que tant Mockel que lui-même situent leurs définitions sur deux plans, l'un, philosophique et l'autre, rhétorique. Le plan philosophique vise les valeurs opposées du symbole et de l'allégorie, celle-ci se trouvant discréditée au profit du premier. Le plan rhétorique entend passer de la théorie à la pratique, question de préciser quelles formes le symbole et l'allégorie peuvent adopter, et quelles elles répudient. Le premier plan est de doctrine et le second, de méthode⁶.

Les Propos de littérature de Mockel privilégient l'aspect philosophique. Dans la foulée de Schopenhauer, ils valorisent le symbole au détriment de l'allégorie : les deux s'opposent comme vérité ineffable et concept abstrait, intuition et analyse rationnelle. Dans l'allégorie, la signification est explicite et indépendante de l'image qui la véhicule ; elle est détachable et exprimable sans elle. L'image n'y a qu'une fonction expressive et décorative et peut être supprimée. En revanche, dans le symbole, le sens fait corps avec l'image et n'en est pas séparable ; il demeure caché en elle, inexprimable et *indéfiniment inconnu* (l'italique est de Mockel). Dans cette optique, seul le symbole convient à l'esthétique idéaliste, car seul il peut suggérer le monde des Idées, qui sont, pour Schopenhauer, les essences éternelles enfouies sous les apparences de la réalité. Le symbole dit l'unité spirituelle de l'homme et du monde.

de *La Wallonie* le 15 octobre 1886, mais son exposé de la question était des plus flous (voir Michel OTTEN, « Situation du Symbolisme en Belgique », *Les Lettres Romanes*, 3-4, 1986, p. 204).

5. Les trois citations qui suivent sont empruntées à Émile Verhaeren, « Quelques notes sur l'œuvre de Fernand Khnopff », dans *Écrits sur l'art*, éd. Paul ARON, deux vol., Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1997, p. 253 et suiv.

6. Voir Christian ANGELET, « Symbole et allégorie chez Albert Mockel. Une rhétorique honteuse », dans *Études de Littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, publiées par Michel OTTEN, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 139-150.

Mockel aborde ensuite la question des rapports que ces deux figures entretiennent au niveau rhétorique. En fait, il assimile l'allégorie à la comparaison classique, qui est, comme elle, à deux termes : une image accompagnée de sa signification explicite (soit *L'Albatros* de Baudelaire : « Le Poète est semblable au Prince des nuées... »). Le symbole, lui, est mis en équation avec la métaphore dite absolue : un comparant sans comparé, soit une image dont la signification n'est pas énoncée de manière explicite, mais demeure latente (dans *Le Cygne* de Mallarmé, le comparé qu'est le poète n'est jamais nommé). Le symbole se trouve ainsi ramené à un type de métaphore⁷.

Sur le plan philosophique, Verhaeren se démarque d'abord de son confrère en ce qu'il dénie au symbole tout fondement métaphysique. Mockel, dans la lignée de Schopenhauer, invoque la caution des Idées éternelles. Verhaeren, lui, définit le Symbolisme moderne comme l'exhibition d'un monde sans transcendance :

Nous n'y mettons point notre foi et nos croyances, nous y mettons, au contraire, nos doutes, nos affres, nos ennuis, nos vices, nos désespoirs et probablement nos agonies.

Cela dit, il abonde dans le sens des incompatibilités du symbole et de l'allégorie. Moins dogmatique que Mockel, il est aussi plus précis. Il reproche nommément à l'allégorie d'avoir partie liée avec la contingence, le détail observé, le récit anecdotique et individuel. L'allégorie est condamnée au particulier. Inversement, le symbole déconcrétise et généralise. En plus, il a pour tâche de manifester ce que notre auteur appelle bizarrement *les dessous de l'âme*. Il désigne par cette formule tout ce qui subsiste en l'homme d'inexprimable. D'où une pratique de l'expression indirecte et un culte du vague et de l'effacé. Comme Mockel, Verhaeren retrouve la vulgate symboliste et la poétique de la suggestion.

Sur le plan rhétorique, il s'efforce, comme Mockel, de donner corps au symbole en le rangeant parmi les figures de style. Et comme Mockel encore, il paraît l'assimiler à la métaphore absolue. Le passage suivant a laissé perplexes plus d'un critique⁸ :

7. Les exemples de Baudelaire et de Mallarmé ne sont pas chez Mockel.

8. Pour un examen approfondi de la question, voir surtout Jean ROBAEY, *Verhaeren et le Symbolisme*, Modena, Mucchi Editore, 1998, p. 28-40.

Un poète regarde Paris fourmillant de lumières nocturnes, émiétté en une infinité de feux et colossal d'ombres et d'étendue. S'il en donne la vue directe, comme pourrait le faire Zola c'est-à-dire en le décrivant dans ses rues, ses places, ses monuments, ses rampes de gaz, ses mers nocturnes d'encre, ses agitations fiévreuses sous les astres immobiles, il en présentera, certes, une sensation très artistique, mais rien ne sera moins symboliste. Si, par contre, il en dresse pour l'esprit la vision indirecte, évocatoire, s'il prononce : « une immense algèbre dont la clé est perdue », cette phrase une, réalisera, loin de toute description et de toute notation de faits, le Paris lumineux, ténébreux et formidable.

Cette algèbre est présentée comme un symbole. Elle est une métaphore aussi : c'est Paris comparé à une algèbre. Plus précisément, elle est le comparant d'un comparé (Paris) qu'on désigne indirectement, à savoir par la clé perdue. On peut penser que la formule de Verhaeren est la thématization de la métaphore absolue : la clé de toute métaphore n'étant autre que son comparé, elle reste ici hors d'atteinte.

Le problème, c'est que cette formule, Verhaeren a commencé par la placer dans un contexte qui l'éclaire et en fournit l'explication. Il en a donné la clé pour faire ensuite semblant de la reprendre. En réalité, il a commencé par l'allégoriser copieusement. Laisée à elle-même, hors contexte, cette algèbre, bien malin qui en déchiffrerait l'énigme pour y voir l'essence de Paris.

Ces complications ne sont pas propres aux symbolistes belges : *mutatis mutandis*, on les retrouve chez plusieurs poètes français. Qu'est-ce à dire ? Sinon que la doctrine est une chose et que l'écriture en est une autre. Dans le concret des textes, chez Verhaeren, symbole et allégorie, loin de s'exclure, se mêlent et se prêtent un mutuel appui. C'est le cas chez Verhaeren comme chez Henri de Régner et quelques autres⁹. Ces deux figures ne sont pas étanches : elles composent un tissu continu et l'on passe tout naturellement de l'une à l'autre. Et la poésie de Verhaeren suffirait à démontrer, si besoin en était, que l'allégorie ne méritait pas la défaveur où l'ont plongée les poéticiens allemands du XIX^e siècle. Quant au symbole, il importe beaucoup de préciser qu'il ne se réduit pas à l'emploi de la métaphore en tant que trope, c'est-à-dire en tant qu'opéra-

9. Sur l'allégorie comme élément constitutif de la poétique de Henri de Régner et l'ambiguïté inhérente au programme symboliste, voir Jean-Nicolas ILLOUZ, *Le Symbolisme*, Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 98-101.

tion sémantique ponctuelle et locale. La symbolisation se propage dans l'intégralité du texte, lexique, syntaxe, rythme. C'est alors la phrase tout entière devenue métaphore. Voici, en fin de compte, la superbe définition que notre auteur fournit de ce qu'il nomme le symbolisme littéraire (par opposition au symbolisme pictural) :

Pour arriver au but : considérer la phrase comme une chose vivante par elle-même, indépendante, existant par ses mots, mue par leur subtile, savante et sensitive position, et debout, et couchée, et marchant, et emportée, et éclatante, et terne, et nerveuse, et flasque, et roulante, et stagnante : organisme, création, corps et âme tirés de soi, et si, parfaitement créés, plus immortels certes que leur créateur.

Chez le merveilleux artiste qu'est Verhaeren, tout se passe comme si la métaphore-symbole avait pour tâche d'animer le vers en tant que tel. Prenons, dans *Les Villages illusoires*, le morceau le plus connu de notre auteur, à savoir « Le Vent » :

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembré,
En souffles lourds, battant les bourgs ;
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Cette strophe recourt à la métaphore du corps déchiré et démembré pour désigner le vent. Or, elle subit entièrement la contagion de cette métaphore. Elle devient effectivement « une chose vivante par elle-même ». Dans cette expansion, le rythme est premier. La multiplication des accents d'intensité et leur « savante et sensitive position » matérialisent la vision de la métaphore-symbole. Car symbole il y a. La suggestion est là, et *les dessous de l'âme*. Le rythme fait vivre physiquement l'inexprimable corporalité du monde. Le poème fait ce qu'il dit, et c'est par la vertu du rythme.

L'ART EST UNE UNITÉ À DEUX FACES

En 1895, le Symbolisme était sur son déclin. C'était l'année de *Paludes*, où André Gide fait la satire du marécage symboliste¹⁰. À la même époque, les Naturistes entendaient réconcilier la poésie et la vie, la vie moderne, la vie totale. Saint Georges de Bouhéliier est le plus caractéristique d'entre eux, qui veut élever au niveau des héros mythiques les travailleurs : mineurs, agriculteurs, télégraphistes... Tous sont appelés à se transcender dans l'oubli de leur individualité, à sortir de soi pour représenter une vérité supérieure, à la fois idéale et bien réelle. Je cite Bouhéliier, parce que de lui aux artisans des *Villages illusoires*, il n'y a pas loin :

Quiconque, s'enfonçant sous la terre, s'occupe à casser à coups de pioche les blocs de houille, ou bien, par la plaine, éparpille les semences, ou du fond d'un étroit bureau transmet à l'aide du télégraphe, à travers les espaces ductiles, nos innombrables messages, du fait de ce soin et de ce mouvement, renonce dès lors à soi et à son propre but, pour devenir un agent des forces de la nature et collaborer, en silence, à la grande œuvre inconnue de l'espèce. Il semble qu'ici-bas, sur ce globe énigmatique, chacun de nous travaille, à son insu, à autre chose que ce qu'il paraît faire : non à une triviale besogne égoïste, utile seulement pour le gain, mais à une tâche où nous avons un intérêt idéal.¹¹

Comme quoi les Symbolistes devaient être rattrapés par le réel. Verhaeren en était pleinement conscient, lui qui avait écrit dès 1886 :

10. Sur *Paludes* et le Symbolisme, voir Christian ANGELET, *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide*, Gand, « Romanica Gandensia », 1982, p. 83-139.

11. Bouhéliier a également flirté avec la thématique symboliste dans un *Discours sur la mort de Narcisse ou l'amoureuse initiation*. Verhaeren le cite élogieusement dans une chronique consacrée au peintre Émile Claus (voir ses *Écrits sur l'art*, op. cit., p. 722). Pour la symbolique des métiers chez cet auteur bien oublié, voir SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER, *Choix de pages anciennes et nouvelles*, précédé d'une préface de Camille LEMONNIER, Bruges, Arthur Herbert, 1907, p. 29-37. L'extrait cité est aux p. 30-31. Ce recueil contient, aux p. 203-205, une sorte de poème en prose intitulé « Le Passeur d'eau ». Celui-ci y apparaît comme un modèle du poète : « Voilà, assurément, mon maître. Il m'a appris, cet homme, plus de choses que Platon... » La comparaison de ces pages avec le poème du même titre chez Verhaeren est instructive, en ce qu'elles constituent une évocation concrète et circonstanciée. Bouhéliier se perd dans le détail. Chez Verhaeren, rien qui disperse la lecture, aucune particularité qui ne fasse signe.

On ne peut se passer entièrement de réel pour la même raison qu'on ne peut se dégager entièrement de l'au-delà. L'art est une unité à deux faces.¹²

L'art n'est ni la reproduction des apparences (le refus du réalisme à la Zola est une constante chez Verhaeren), ni la transcription de l'idéalité pure. L'accord des contraires lui est consubstantiel.

La manière dont Verhaeren concilie la double postulation du réel et de l'idéal exige qu'on s'y attarde.

DE L'ACCROCHAGE DES TABLEAUX À LA COMPOSITION DES VILLAGES ILLUSOIRES

Tout lecteur des admirables *Écrits sur l'art* sait l'importance que Verhaeren attachait à l'aménagement des musées, et avec quelle virulence il s'en est pris à l'incapacité des successifs ministères des Beaux-Arts et au rond-de-cuirisme des directeurs et conservateurs. Il ne voit au musée de Bruxelles que désordre et routine attentatoire à l'esthétique. Aucun souci des écoles : partout, le pêle-mêle, la promiscuité des chefs-d'oeuvre et des croûtes. Les œuvres d'un même maître sont dispersées au lieu d'être réunies : c'est un tohu-bohu de tendances discordantes. Ce qu'il réclame à cor et à cri, c'est un changement radical des modalités de présentation et des pratiques de l'accrochage des tableaux. Très averti en matière de muséologie, admirateur de l'organisation de la National Gallery à Londres, il consacre de nombreux développements aux conditions matérielles que sont les dimensions des murs, les couleurs de fond, la lumière et l'éclairage artificiel, les pleins et les vides, et jusqu'à la disposition des banquettes destinées aux visiteurs. C'est que les tableaux réagissent entre eux et que leur emplacement et leur milieu en modifient l'impact et la lecture¹³.

Il en est de la composition des *Villages illusoires* comme d'une salle de musée. Les rapprochements que Verhaeren critique d'art établit régulièrement entre la peinture et la littérature de son temps ne peuvent qu'inciter le lecteur à observer avec attention la facture du recueil, c'est-

12. *Écrits sur l'art*, op. cit., p. 262.

13. *Ibid*, p. 387, 430, 602, 686 et suiv.

à-dire les interférences des quinze poésies qui le composent.

Soit donc «Le Passeur d'eau », qui ouvre *Les Villages*. Ici, rien de gratuit ni de contingent. Le passeur n'est pas une personne, mais une figure désindividualisée. Il est clair que le poète vise une forme de stylisation qui l'apparente à un artiste qu'il admirait entre tous, à savoir Constantin Meunier. Le commentaire qu'il a voué à Meunier s'applique aussi bien à lui-même. Il date d'ailleurs de l'année du recueil qui nous occupe :

L'art de Meunier arrive à la généralisation aisément. De plus en plus l'accident en est banni : on n'est plus sollicité que par l'ensemble, par la simplification et pour ainsi dire par l'économie du sujet présenté.¹⁴

À l'un et l'autre artiste, la réalité sert de tremplin. À l'un et l'autre, il suffit de voir le mineur, le forgeron ou le cordier pour en faire des types, non des individus. Généralisation, simplification, voilà les traits essentiels de l'opération symbolique, en poésie comme en sculpture.

Que représente le passeur d'eau ?

La place inaugurale occupée par cette pièce dans le recueil ne saurait être indifférente. Elle fonctionne comme le tableau qui vous accueille à l'entrée d'une galerie de peinture ou d'une exposition bien montée : elle tire de sa situation initiale un surcroît de signification en ce qu'elle constitue la mise en condition du lecteur, et le mode de lecture qu'elle impose déteindra nécessairement sur l'ensemble qui suit. C'est la pièce-enseigne, le guide thématique et formel, le repère et le paradigme du répertoire qui va suivre.

Alors, symbole de quoi, le passeur d'eau ?

Ou encore : de qui le passeur est-il la métaphore ?

Confronté avec une figure féminine dont la voix le hèle et le convoque *vers l'inconnu de l'étendue*, condamné à ne jamais quitter son point d'attache, le passeur ne désigne-t-il pas le poète dont nous venons d'ouvrir le livre ? Et sa tâche ne serait-elle pas la poésie même ? Celle-ci n'est-elle pas prise dans la vie réelle, attachée à la réalité comme le passeur au rivage ? Et n'est-elle pas éternellement sollicitée, elle aussi, par une vérité située *par au-delà des vagues* ? N'a-t-elle pas pour loi ce mouvement vers un au-delà qui toujours lui échappe ? Placé à l'ouverture

14. *Ibid.*, II, p. 649 ; voir aussi p. 861-862.

du recueil, ce poème met en exergue l'unité à deux faces par laquelle Verhaeren a défini la poésie et l'art en général.

Dans le cas présent, le poète passeur est l'homme de l'avenir. Ce qui le tient, c'est le désir de l'absolu. *Les Villages* sont l'histoire et la mise en scène de ce désir. Ils vont mener le lecteur de l'individualisme moral et social à la vie collective et à l'appel de la vie future. Pas la vie future que promettent les religions. Les derniers poèmes du recueil – « Les Cordiers », « Le Forgeron » – apporteront la vision de l'humanité à venir. Quand tous seront frères en l'esprit, quand régnera la justice, quand l'action sera la sœur du rêve, alors, l'homme accédera à l'ordre du divin... Telle est la vérité surhumaine qui hèle le poète. Vérité inconcevable à l'heure actuelle et que le passeur de Verhaeren renvoie à *dieu sait quand...*

Donc, le passeur est le poète. Mais c'est l'artiste aussi bien – Khnopff, Meunier. Ou encore : ce pourrait être quiconque s'accorde à sa vocation spirituelle comme à sa fatalité personnelle. Quiconque assume pleinement l'inéluctable qui est en soi. Pleinement, c'est-à-dire : jusqu'aux limites de soi-même (c'est ce que veut dire le roseau vert). Quand le symbole est bon, quand il marche, il n'est pas réductible à une signification particulière. Mais il ne l'exclut pas non plus. Il reste disponible. À ce sujet, Michel Otten a mis le doigt sur un fait essentiel :

L'insistance sur l'intuition et la suggestion a permis au Symbolisme de glisser peu à peu d'une mystique platonisante du symbole (quête de l'Idée) à une sémiotique du symbole (ouverture à la pluralité des sens).¹⁵

LA DUALITÉ COMME PRINCIPE DE COMPOSITION

Il est bien connu que la tendance à la dualisation est une caractéristique majeure de la pensée et de l'imaginaire de Verhaeren. Elle est la base de son œuvre, qui s'origine dans la conscience d'une double appartenance, flamande et française. Disons plus justement, germanique et latine. Car Verhaeren prétendait rattacher toute la littérature de son temps au Romantisme. Romantisme, Symbolisme, même combat : c'est toujours

15. Article cité à la note 4, p. 207.

la réaction des éléments septentrionaux et germaniques contre les éléments méridionaux et latins. Aux yeux de Verhaeren, cette conjonction du Nord et du Midi institue la littérature française comme telle, avec sa diversité et son constant renouvellement. Quoi de plus français alors qu'un Flamand écrivant en français¹⁶ ?

Sur le plan de l'inspiration, *Les Villages* ont quelques côtés germaniques plutôt que flamands. À commencer par le long morceau intitulé « L'Aventurier » : un amant chassé par le mari revient un jour au village, déterre la morte qu'il a aimée, étale ses restes purulents sur les draps blancs, couche avec elle et met ensuite le feu à la ferme. Cette fantaisie macabre n'est pas sans rappeler certaines ballades du Romantisme allemand. (Dans la « Lenore » de Bürger, popularisée en France par Madame de Staël et mise en musique par Berlioz, une jeune fille est emportée pour sa nuit de noces par le squelette de son fiancé mort à la guerre.) En revanche, font plutôt plainte populaire les deux poèmes qui n'ont figuré que dans l'édition originale et ont été ensuite remplacés, à savoir « Le Meunier » et « Au coin du feu ». Dans le premier, on rapporte au meunier le corps dépecé et peu ragoûtant de sa mauvaise femme, morceau par morceau. Dans le second, un pendu d'amour est dépendu... Ces trois morceaux sont purement narratifs. Ils n'offrent pas d'arrière-plan symbolique ou allégorique et détonnent dans l'ensemble du recueil. Verhaeren a dû s'en rendre compte, mais sans aller jusqu'à les sacrifier tous les trois.

L'important n'est pas là.

La matière des *Villages* est traitée en forts contrastes. Le recueil est travaillé par quelques grandes oppositions qui dénotent un système de pensée – une philosophie, si l'on veut, au sens, où l'entendait Verhaeren, d'une idée centrale et totalisante. Bien sûr, chacune des pièces qui composent l'ouvrage peut se lire séparément. Il n'en est pas moins évident que l'auteur a voulu qu'elles résonnent entre elles dans un jeu d'antithèses dont on verra qu'il se répercute sur plus d'un niveau.

16. Voir Émile VERHAEREN, *Hugo et le Romantisme*, présentation de Paul GORCEIX, Bruxelles, Éditions Complexe, 2002, p. 50 et suiv.

LES CORPS DE MÉTIER

Prenons les huit poèmes évoquant différents métiers et artisanats.

Après « Le Passeur d'eau » viennent « Les Pêcheurs ». Après la figure du héros, la caricature des détraqués de l'existence. Voici

les vieux pêcheurs de la démence.

Et encore :

les pêcheurs noirs du noir tourment.

Ce sont tous les introvertis, les égoïstes, les malades de la vie et de la société, ignorants de la fraternité et du prodigieux destin de l'humanité. Il y a là comme un retour de la thématique noire des débuts du poète. Le premier poème des *Soirs* s'appelait d'ailleurs « Les Malades ». Mais ceci est une satire, un portrait en charge. Où rien n'interdit de voir plus particulièrement une allégorie des poètes décadents et autres spleenétiques dans la foulée de Baudelaire. Verhaeren en énumère la série :

Chaque pêcheur pêche pour soi ;
Et le premier recueille, en les mailles qu'il serre,
Tout le fretin de sa misère ;
Et celui-ci ramène, à l'étourdie,
Le fond vaseux des maladies ;
Et tel ouvre ses nasses
Aux désespoirs qui le menacent ;
Et celui-là recueille au long des bords,
Les épaves de son remords.

« Le Passeur d'eau » et « Les Pêcheurs » font couple comme le Bien et le Mal. De la même façon, « Le Meunier » – à ne pas confondre avec le poème du même titre qui a été écarté du recueil et dont il a été question plus haut – va s'opposer au « Menuisier ».

Le meunier est un marginal du village qui vient de mourir dans la solitude. Redouté et haï de tous, il était l'homme en qui le rationalisme n'a pas détruit le sens du mystère, le primitif qui a gardé sa convenance primordiale avec le monde. Il avait le don de participation à la totalité des choses :

Les grands courants qui traversent tout ce qui vit
Étaient, avec leur force, entrés dans son esprit,

Si bien que dans son âme isolée et profonde
Ce simple avait senti la volonté du monde.

Le poème décrit l'enterrement du meunier et les inutiles efforts du fossoyeur pour refermer la tombe. L'âme du mort est absorbée dans l'immortelle nature :

Le silence se fit, total, par l'étendue,
Le trou parut géant dans la terre fendue
Et rien ne bougea plus ;
Et seules les plaines inassouvies
Absorbèrent, alors,
En leur immensité,
Ce mort
Dont le mystère avait illimité
Et exalté jusque dans l'infini, la vie.

Le meunier est l'incarnation du panthéisme romantique. Ce poème répond exactement à la vision de l'histoire des lettres telle que la formulait l'auteur, vision par laquelle il entendait légitimer son appartenance d'homme du Nord à la tradition française :

Le romantisme septentrional, pénétrant en France, y apporta sa philosophie, qui n'est autre que celle du Nord, c'est-à-dire : le panthéisme.¹⁷

La relation entre « Le Meunier » et cette affirmation qui résonne comme une profession de foi, une variante des éditions antérieures l'énonçait *expressis verbis*. Voici la version première de la fin du morceau :

Et seules les plaines inassouvies
Absorbèrent, en leur immensité
D'ombre et de Nord,
Ce mort

Par contre, c'est dans l'édition définitive que le poète a introduit une variante qui, elle, renvoie directement à la philosophie du Nord. Voici la version P-B des deux derniers vers du quatrain cité plus haut :

Si bien que par son âme isolée et profonde
Ce simple avait senti passer et fermenter le monde.

17. *Ibid.*

En remplaçant le dernier vers (de quatorze syllabes !) par un alexandrin où s'affiche *la volonté du monde*, Verhaeren n'entendait-il pas faire référence au philosophe par excellence du panthéisme allemand, à savoir l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* ? Schopenhauer était un des maîtres à penser des symbolistes. Relisons-le après eux :

Absorbons-nous donc et plongeons-nous dans la contemplation de la nature, si profondément que nous n'existions plus qu'à titre de pur sujet connaissant ; nous sentirons immédiatement par là même que nous sommes en cette qualité la condition, pour ainsi dire le support du monde et de toute existence objective... Nous tirons ainsi toute la nature à nous, si bien qu'elle ne nous semble plus être qu'un accident de notre substance. C'est dans ce sens que Byron dit : « Montagnes, flots et ciel, n'est-ce point une partie de moi-même, une partie de mon âme ? Ne suis-je point, moi aussi, une partie de tout cela ? » Et celui qui sent tout cela, comment pourrait-il, en contradiction avec l'immortelle nature, se croire absolument périssable ?¹⁸

Dans la contemplation identifiante, l'individu est délivré de son existence personnelle. Le moi oublie son identité superficielle et éphémère et accède à une forme d'impersonnalité : l'individu devient comme un abrégé de l'humanité éternelle. Telle est, pour Schopenhauer, la portée morale de l'expérience panthéiste.

« Le Menuisier » est l'opposé du « Meunier ». Celui-ci possédait une connaissance intuitive de l'univers. L'autre est le parangon du rationalisme analytique, le scientifique radical et borné qui dissèque et classe, mesure et calcule. Il croit ainsi réduire le grand mystère à des lois indubitables. Verhaeren oppose à présent les fausses valeurs du positivisme à la grande vérité du panthéisme :

Le menuisier du vieux savoir
Fait des cercles et des carrés,
Tenacement, pour démontrer
Comment l'âme doit concevoir
Les lois indubitables et profondes
Qui sont la règle et la clarté du monde.

18. Arthur SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. BURDEAU, revue par Richard ROOS, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 234.

Le menuisier est l'esprit routinier pour qui connaître le réel consiste à le ranger dans un cadre préétabli :

Ses scrupules n'ont rien laissé
D'impossible, qu'il n'ait casé,
D'après un morne rigorisme,
En ses tiroirs de syllogismes.

Le menuisier prétend régenter l'opinion, ensemble avec le curé du village. En réalité, rationalisme et scientisme masquent le goût du pouvoir sur les esprits faibles :

Ses plus graves et assidus clients ?
Les gens branlants, les gens bélants
Qui achètent leur viatique,
Pour quelques sous, dans sa boutique.

En 1895, cette satire n'avait plus rien d'original. Bien des choses avaient déjà craqué dans l'édifice du positivisme. La réaction idéaliste avait touché toutes les couches intellectuelles, philosophes, écrivains, artistes, musiciens... Une fois de plus, Verhaeren fait écho aux grandes voix de son époque. Parmi toutes celles qui consonnent avec la sienne, il y a celle de Bergson, hostile, comme on sait, au rationalisme scientiste :

Notre raison, incurablement présomptueuse, s'imagine posséder par droit de naissance ou par droit de conquête, innés ou appris, tous les éléments essentiels de la vérité. Là même où elle avoue ne pas connaître l'objet qu'on lui présente, elle croit que son ignorance porte seulement sur la question de savoir quelle est celle de ses catégories anciennes qui convient à l'objet nouveau. Dans quel tiroir prêt à s'ouvrir le ferons-nous entrer ? De quel vêtement déjà coupé allons-nous l'habiller ? Est-il ceci, ou cela, ou autre chose ?... L'histoire de la philosophie est là cependant, qui nous montre l'éternel conflit des systèmes, l'impossibilité de faire entrer le réel dans ces vêtements de confection que sont nos concepts tout faits.¹⁹

Pour Verhaeren, le rationalisme scientiste est périmé et voué à disparaître. C'est ce que dit la dernière strophe :

Aussi, le jour qu'il s'en ira,
Son appareil se cassera ;

19. Henri BERGSON, *L'Évolution créatrice*, Paris, Éditions Rombaldi, 1967, p. 78.

Et ses enfants feront leur jouet,
De cette éternité qu'il avait faite,
À coups d'équerre et de réglette.

Après « Le Menuisier » vient « Le Sonneur ». Les deux poèmes se tiennent de près. Le premier dit l'échec du positivisme et sa fin prochaine. Le second dit le délabrement de l'Église, que symbolisent le sonneur et son clocher. Le feu du ciel tombe sur la tour de l'église du village. Le sonneur sonne le tocsin comme pour empêcher la mort du Dieu des chrétiens :

Le vieux sonneur sonne si fort qu'il peut,
Comme si les flammes frôlaient son Dieu.

La croix s'écroule dans le feu purificateur, puis la cloche, qui écrase le sonneur et l'ensevelit. C'est la ruine du monde ancien, celui des curés et de leurs servants qui sonnaient le peuple pour qu'on lui dicte un mode de pensée et un comportement.

« Les Pêcheurs », « Le Menuisier » et « Le Sonneur » disent l'aliénation des hommes tenus enfermés dans le cercle d'une pensée unique : égoïsme narcissique, idéologie positiviste, religion assise et autoritaire.

« Le Fossoyeur » clôt la série des métiers de malheur. Il en est la figure synthétique. Il est le fossoyeur de ses propres rêves avortés, l'enterreur de tous les morts qu'il emporte avec soi : amours avilis, trahisons, bassesses, occasions manquées... Il est l'homme qui a renoncé à l'orgueil, autant dire, pour Verhaeren, le grand vaincu. Il est le mort vivant, condamné à vivre l'agonie de sa volonté. Il est bien le négatif du « Passeur d'eau », qui accordait tout son vouloir à l'impossible. Mais il fait écho au « Menuisier » aussi, dans ces vers omis de l'édition définitive :

Voici son rêve, éclos en joie et oubliance,
Qu'il a lâché dans les soirs noirs de la science [...]
Qu'il a lancé, parmi les loins inaccessibles,
Là-haut vers la conquête en or de l'impossible,
Et qui retombe en lui des grands cieus réfractaires,
Sans même avoir touché l'immobile mystère.

Il n'est pas jusqu'à l'auteur de la trilogie noire qui ne se fasse réentendre dans ce poème, avec

[...] sa manie âpre et sa rage fervente
D'être celui qui vit de sa propre épouvante.

Voilà une forme d'autocitation qui n'est pas exceptionnelle chez Verhaeren. Avec elle, la poésie du moi lyrique de la trilogie fait place à l'impersonnalité. Un même thème réapparaît de la sorte dans deux registres différents.

« Le Fossoyeur » achève la galerie des exécrables. Tous sont plus ou moins associés et complices, tous ont manqué le bien suprême, qui est de savoir renoncer à son individualité égoïste au profit de la solidarité universelle.

Sur quoi, le recueil change de cap. Verhaeren termine *Les Villages* sur l'évocation des « Cordiers » et du « Forgeron ». Les premiers concernent un métier disparu. Les cordiers fabriquaient la corde au moyen d'un rouet pour tortiller le chanvre et de râteaux placés de distance en distance pour soutenir la corde à mesure qu'elle se formait ; les corderies primitives étaient en plein vent. Le cordier de Verhaeren est le symbole du penseur visionnaire qui embrasse le cours de l'histoire dans sa totalité : le passé épique et légendaire de la civilisation chrétienne ; le présent abominable, qui a vu la mort de Dieu, l'apparition de la science et du machinisme ; et, par-dessus tout : la splendeur de l'avenir, lorsque la science et le rêve seront enfin réconciliés. Cet avenir de l'homme est le guide de sa pensée, son unique désir. Quand viendra-t-il ? Il est hors de la vie réelle qui nous est infligée aujourd'hui. Le poète le place au-delà de la mort et de l'apparence du monde, comme si son improbable vérité pouvait marquer, un jour, l'avènement de l'être. Il est la part indicible de l'homme ; il s'épanouit dans une sorte de ciel, *là-haut, dans le silence* :

Là-haut – l'esprit aigu darde sa violence
Plus loin que l'apparence et que la mort. Le cœur
Se tranquillise et l'on dirait que la douceur
Tient, en sa main, les clefs du colossal silence.²⁰

L'homme futur verra la naissance de Dieu en chaque individu. Ce sera la vraie communion spirituelle, une solidarité indistincte, la vaste communauté des hommes s'unissant dans l'expérience de la charité :

20. Ce même *là-haut* désigne chez Mallarmé l'espace du manque essentiel, le non-lieu de l'être, le *rien* qui est le pôle de sa poésie, comme dans « Petit air » : « Indomptablement a dû / Comme mon espoir s'y lance / Éclater là-haut perdu / Avec furie et silence ».

Là-haut – le Dieu qu'est toute âme humaine se crée,
S'épanouit, se livre et se retrouve en tous
Ceux-là, qui sont tombés, parfois, à deux genoux,
Devant l'humble tendresse et la douleur sacrée.

Car Dieu n'est pas advenu encore. Les Églises ne l'ont pas connu. Pour Verhaeren, Dieu est en attente dans l'homme. C'est là un thème d'époque : Dostoïevski, André Gide... Et l'ami Rilke aussi, de qui Verhaeren n'a pas pu lire le *Stundenbuch*, le *Livre d'heures*, puisqu'il ne savait pas l'allemand. En voici tout de même un extrait, en parfait écho au poète belge :

Car à chacun un Dieu différent se révèle
jusqu'à ce que, au bord des larmes, ils reconnaissent
à travers des avis éloignés de cent lieues,
à travers leur savoir et leur négation,
que, dans cent existences révélé différent,
un seul Dieu comme une vague va.
Voici la prière suprême
qu'alors se disent les voyants :
Dieu, la racine, a porté fruit,
allez au loin briser les cloches.
nous arrivons aux jours tranquilles
où mûre enfin se lève l'heure...²¹

Vient enfin le célèbre « Forgeron », qui développe la même thématique. Celui-là sera l'artisan de l'humanité future et du souverain bien. C'est alors qu'on verra la suppression des injustices de toute nature, et l'homme renoncera pour toujours à son individualité égoïste :

Quand l'homme, au lieu de croire à l'égoïste effort
Qui s'éterniserait en une âme immortelle,
Dispensera vers tous sa vie accidentelle

L'idée du moi, le christianisme l'a entérinée et consacrée pour le malheur de tous. Elle cédera la place à l'âme indivise qui unira l'homme et le monde. Le divin sera panthéiste ou ne sera pas :

21. Rainer Maria RILKE, *Le Livre d'heures*, trad. Gaston COMPÈRE, Bruxelles, Le Cri, 1989, p. 59. Ce recueil date de 1899 ; les vers cités sont extraits du poème « Mit einem Ast ». Sur l'idée que « Dieu est à venir » chez Rilke, voir l'excellent article de Fabrice VAN DE KERCKHOVE, « Rilke et Verhaeren », dans *Textyles*, n° 11, 1994, p. 213 (numéro spécial « Émile Verhaeren »).

[...] et l'obscur matière
 Confessera, peut-être alors, ce qui est Dieu.

En fin de parcours, ce « Forgeron » est le pendant et le répondant social du « Passeur d'eau » du début. Ce rapport, Verhaeren a voulu l'indiquer par le rappel indirect de l'imagerie du *roseau vert entre les dents* :

Il est l'incassable entêté
 Qu'on vainc ou qu'on assomme ;
 Qui n'a jamais lâché sa fierté d'homme
 D'entre ses dents de volonté.

« Le Forgeron » explique « Le Passeur d'eau », il en fournit une clé de lecture (une parmi d'autres). Il en circonscrit la portée symbolique. On comprend qu'une même volonté unit la première et la dernière figure des corps de métier : que naisse le nouvel homme.

Quant au morceau final, « Les Meules qui brûlent », le sens en est parfaitement clair après le messianisme révolutionnaire de tout ce qui précède. Il dit l'apocalypse du monde ancien, qui fera place à la régénération morale et à la transformation sociale.

LA FRESQUE SOCIALE : CONCLUSION

Les corps de métier des *Villages* sont traités en contrastes très accusés. Le recueil est une pensée en marche : de poème en poème se profilent des valeurs tour à tour positives et négatives. Soit « Le Meunier » et « Le Menuisier » : à un premier niveau, le panthéisme de l'un s'oppose au positivisme de l'autre. À un second niveau, tous deux s'opposent aux « Cordiers » et au « Forgeron » comme l'individuel au collectif.

La dualité qui motive l'esthétique de Verhaeren fonde aussi sa vision de l'homme. L'alliance contradictoire du réel et de l'au-delà que constituait pour lui l'œuvre d'art – son *unité à deux faces* –, cette alliance se retrouve sur le plan moral. C'est que l'homme d'aujourd'hui a la vocation d'un au-delà : c'est cet oubli de soi, cette unité humaine que Verhaeren appelait de ses vœux et situait dans le futur :

Certains écrivains religieux placent l'unité humaine au début des temps ; c'est dans le futur qu'il la faut situer. Et les intérêts, les

sciences, les philosophies, l'art, qu'ils le veulent ou non, travaillent à la réaliser, lentement jadis, rapidement aujourd'hui.²²

On ne force pas les choses en disant qu'esthétique et éthique prennent leur départ dans un même refus du « fétichisme pour l'individu » :

Une suprême œuvre d'art est la synthèse de ce qui fut pensé de plus haut et senti de plus profond en un siècle. Un peu d'idolâtrie ne messied. L'adoration pour la pensée n'offre aucun danger : elle console du fétichisme pour l'individu.²³

Les Villages véhiculent une pensée critique et historique. Ils s'inscrivent dans le contexte intellectuel de leur siècle, de Schopenhauer à Bergson. Et que dire du discours socialisant sur lequel ils s'achèvent ? Sinon qu'on comprend que Verhaeren se soit expressément opposé à ce qu'on rattache les *Villages* à la trilogie sociale. Autrement dit, il ne saurait être question de faire un sort aux trois derniers poèmes en ramenant l'essentiel de l'ouvrage à la chose sociale. La fresque villageoise est autrement diversifiée ! D'ailleurs, elle n'est pas en prise directe sur les réalités de l'époque. « Les Cordiers » et « Le Forgeron » sont les rêveries d'un poète visionnaire, et rien de plus. Tout les rapproche des utopies sociales du XIX^e siècle. L'idée que l'humanité est vouée à se régénérer et à se spiritualiser dans le dépassement du moi, l'appel à la vie collective, la croyance dans la future libération sociale, ce sont là des lieux communs des grands utopistes du siècle – Saint-Simon, Charles Fourier et autres producteurs de systèmes – prometteurs de beaux jours qui devaient acheminer l'humanité vers l'harmonie universelle.

DU SOCIAL À L'ONTOLOGIQUE

Et puis, n'allons pas oublier que la fresque sociale n'occupe que huit poèmes, sur les quinze que comporte le recueil. En vérité, pour Verhaeren, il ne pouvait y avoir contradiction entre la bonne nouvelle sociale et la parole poétique. Mythes et légendes ne sont jamais loin. Bref, tous nos villageois plongent dans le vague des fables. Au milieu du livre

22. *Écrits sur l'art*, op. cit., p. 792.

23. *Ibid.*, p. 686.

figurent deux morceaux qui appréhendent le fond ontologique des mœurs villageoises : ce sont « La Vieille » et « Le Silence ». Ils manifestent une réalité seconde, ils sont le verso fantastique du quotidien.

« La Vieille », d'abord. C'est la Noire Marie des anciennes campagnes, marginale qu'on traitait de sorcière. Elle est portraiturée en figure folklorique, mi-fictive, mi-réelle : une image d'Épinal. Pytho-nisse de village, jeteuse de sorts ou guérisseuse, sûre de son pouvoir sur les éléments de la nature et le destin des humains, cette créature calamiteuse est réputée exercer un ministère occulte au sein de la communauté chrétienne. Le poème est ponctué par un refrain qui désigne son pouvoir maléfique :

Les feuilles choient sur les chemins
Immensément de bruines trempés
Comme des mains
Coupées.²⁴

La vieille est la conscience mythique de la Flandre hallucinée, celle des Breughel et des Bosch ; elle est dite *l'âme de la contrée*, son éternelle vérité clandestine. On ne sait d'où venue, elle appartient à l'histoire de son pays par droit de naissance, son emploi étant héréditaire :

Et la vieille point ne mourra.
Soit une sœur, soit une fille,
Avec la même mante et la même béquille,
Sur les mêmes chemins continuera son pas ;
Une autre voix dira
Le mot de celle qui s'est tue

À la voix de la Flandre éternelle s'oppose « Le Silence » : c'est le titre du poème suivant. À vrai dire, les deux s'opposent moins qu'ils ne se complètent. Le silence est un motif fréquent des *Villages*. Dans « La Vieille », dans « Le Meunier », dans « Les Cordiers », il est l'apanage des êtres d'exception. Dans la poétique du symbole, il est l'indicible qui

24. Le portrait de cette « Vieille » est vraisemblablement d'origine livresque : « On (= les sorciers) jetait des sorts à la terre en confectionnant ce qu'on appelait des *bruines* avec des feuilles d'arbre ensorcelées, que l'on répandait sur le sol pour lui enlever tout principe de végétation, toute humidité et toute chaleur. » (*Larousse du XX^e siècle*, s.v. *sorcellerie*). Dans l'ancienne Flandre et dans le Nord de la France, la sorcellerie était considérée comme héréditaire, voir Robert MUCHEMBLED, *La Sorcière au village*, XV^e-XVIII^e siècle, Paris, Julliard, 1978, p. 98 et suiv.

hante la parole et révèle *les dessous de l'âme*. Dans le poème de ce nom, il désigne une lande déserte qu'enserme le monde habité. C'est l'espace de la mort dans la vie, immuable et vide :

Comme une force ample et suprême,
Il reste, indiscontinûment, le même.

Tant « La Vieille » que « Le Silence » représentent l'en-deçà des réalités villageoises, leur fond obscur et originel. Le silence de mort est la part d'inhumain dans l'homme, son essence indéchiffrable. Verhaeren dit : *son inconnu, son mystère*. Tout l'art du poète consiste à creuser les petites vies villageoises pour les *illimiter*.

VERHAEREN PAYSAGISTE

Illimiter : ce terme lui est cher. Il l'emploie pour justifier la présence des trois paysages qui jalonnent le recueil et interrompent la suite des métiers :

L'intervention de la nature me fournit le moyen d'illimiter sur le plan de l'imagination maîtresse ces humbles vies de passeurs d'eau, de sonneurs, de menuisiers...²⁵

Donc, la société villageoise se détache sur fond de paysages : ce sont « La Pluie », « La Neige » et « Le Vent ». À première vue, ce type de composition intercalaire rappelle la technique romanesque traditionnelle où récit et descriptions alternent successivement. Ce rapprochement n'a pas de quoi surprendre. Depuis *Les Flamandes*, l'influence des romanciers naturalistes sur notre poète est un fait avéré²⁶. Dans les *Écrits sur l'art*, les références à Georges Eekhoud et à Camille Lemonnier sont fréquentes, et Verhaeren n'hésite pas à établir des correspondances entre la peinture flamande et le naturalisme contemporain. Il était normal que ce réseau de relations s'étende à sa propre poésie, dont la porosité générique est d'ailleurs indéniable.

25. Henri Albert cite dans sa chronique cette lettre de Verhaeren à Anton Kippenberg, dont la maison d'édition, l'Insel-Verlag, publie en 1913 une édition illustrée par Ramah des *Villages illusaires* (« Lettres allemandes », Mercure de France, t. CIV, n° 385, 1^{er} juillet 1913, p. 193). Voir VERHAEREN, *Correspondance générale*, t. I, *op. cit.*, p. 446-447.

26. Voir Jacques MARX, *op. cit.*, p. 103.

J'ai dit que les corps de métier ont en commun leur tendance à la généralité. Le passeur d'eau, le forgeron et la sorcière sont des types, non des individus. Les paysages, eux, donnent dans le détail. Au point de s'y perdre. C'était du moins le cas de la version originale de « La Pluie ». Les quatre premières éditions de cette pièce contenaient dix-huit vers dont le souci de faire vrai et l'aspect fouillé évoquaient forcément les descriptions besogneuses des romanciers naturalistes. Il y avait là un coin du paysage sous la pluie :

Linges et chapelets de loques
 Qui s'effiloquent,
 Au long de bâtons droits ;
 Bleus colombiers collés au toit ;
 Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
 Un emplâtre de papier bistre ;
 Logis dont les gouttières régulières
 Forment des croix sur des pignons de pierre

Cela a pour nom réalisme misérabiliste. Verhaeren a supprimé ces vers de l'édition définitive : souci de simplification et de stylisation²⁷.

Prenons donc les deux premiers paysages, « La Pluie » et « La Neige ». Un regard anonyme parcourt la nature dépeuplée à la manière d'une caméra : maisons, fenêtres – chemins, ornières – attelages, bâches, – prairies, bœufs... Voilà pour « La Pluie ». Toujours un détail entraîne un autre. Or, ces notations distinctes, la vision poétique conduit à les dilater soudain en fin de parcours, à les *illimiter*. On saisit ici sur le vif une opération réflexe de l'imagination verhaerenienne. Voici la fin de « La Neige » :

Ainsi tombe la neige au loin,
 En chaque sente, en chaque coin, [...]
 La neige pâle et mortuaire,
 La neige pâle et inféconde,
 En folles loques vagabondes,
 Par à travers l'hiver illimité du monde.

Des trois paysages, le dernier – « Le Vent » – est le plus justement célèbre. J'ai indiqué plus haut qu'il présente l'application totale de la

27. Ceci n'est qu'un exemple de l'intérêt que présente l'admirable travail accompli par Michel Otten. Une étude approfondie des variantes permettrait entre autres de relever les traces de l'évolution esthétique de l'auteur et d'en fournir une vue d'ensemble.

poétique du symbole. Effectivement, la métaphorisation du vent en corps démembré y est relayée par le travail du rythme, le jeu des coupes et des accents. L'image est tout le poème et évolue avec lui.

Les critiques ont répété à l'envi que Verhaeren est essentiellement un visuel. Le prodigieux morceau qu'est « Le Vent » invite à tempérer cette affirmation. Cette poésie est orale avant tout. Tout l'indique, à commencer par la propension à substituer, à l'accent de phrase ou de syntagme qui caractérise le français hexagonal, l'accent de mot qui marque les langues germaniques. D'où l'impression, parfois, de percevoir, chez le poète de Saint-Amand, un substrat accentuel flamand sous le français. Qu'on relise la première strophe du « Vent », citée plus haut. On ne niera pas l'évidence, à savoir que tous les lexèmes (substantifs, adjectifs, verbes, adverbes) sont mis sous accent²⁸.

Alors, cadence flamande ? Peut-être. Poésie orale, absolument. À preuve encore la ponctuation très personnelle, voire aberrante de notre grand homme. Il use et abuse des virgules, qui ont souvent une fonction purement rythmique. Elles règlent le débit de la phrase et imposent une diction dynamique et pulsionnelle.

C'est dans les paysages que la poésie de Verhaeren revendique sa finalité propre. Un poète se définit d'abord par son rapport à la langue, quels que soient ses investissements idéologiques. Verhaeren a entretenu avec le français un rapport physique et fusionnel. Dans sa définition du Symbolisme que je mentionnais plus haut, n'appelait-il pas la phrase *une chose vivante par elle-même* ? C'est en elle et par elle qu'il a voulu s'illimenter :

Organisme, création, corps et âme tirés de soi et si, parfaitement
créés, plus immortels certes que leur créateur.

* * *

Des observations qui précèdent, il conviendrait de retenir plusieurs points frappants. Mais de tous, le plus remarquable, c'est la répugnance affichée pour le fétichisme du moi et la décision de renoncer à l'indi-

28. Qu'on relise, à titre de comparaison, le début d'un poème de Henri de Régnier consacré à la pluie, dans *Tel qu'en songe*. Le vers libre y est quasiment inaccentué : « La pluie est douce, au crépuscule, sur la soie / Du manteau brodé d'anémones ; / La pluie est douce sur les mains d'aumônes / De la pâle Amie qui s'apitoie... ». Voilà du français de France.

vidu en vue d'une participation à la vie totale et divine inscrite en chaque homme. L'affection profonde et durable d'André Gide pour Verhaeren n'a peut-être pas d'autre explication que le sentiment d'une communauté de vues en la matière. Toutes choses égales, la relecture du message évangélique proposée par Gide convenait également au poète des « Cordiers » et du « Forgeron ». Voici, pour conclure, un extrait des conférences de Gide sur Dostoïevski :

Cet état de joie que nous retrouvons dans Dostoïevski, n'est-ce pas celui même que nous propose l'Évangile ; cet état dans lequel nous permet d'entrer ce que le Christ appelait *la nouvelle naissance* ; cette félicité qui ne s'obtient que par le renoncement de ce qui est en nous d'individuel ; car c'est l'attachement à nous-mêmes qui nous retient de plonger dans l'Éternité, d'entrer dans le royaume de Dieu et de participer au sentiment confus de la vie universelle.²⁹

Les Apparus dans mes chemins

Les Apparus suivent de près le troisième volet de la trilogie noire³⁰. Ils en prolongent la veine pessimiste, mais pour l'inverser en cours de route. Des treize poèmes qui composent l'édition définitive, les huit premiers renouent avec l'univers de désespérance de la trilogie, tandis que les cinq suivants dévoilent un horizon nouveau en professant l'adhésion de l'esprit et du cœur aux valeurs de bonté et d'amour. Le tournant du recueil est marqué par le texte célèbre intitulé « Saint Georges », poème de la conversion à une forme de spiritualité de consonance chrétienne³¹.

29. André GIDE, *Dostoïevski*, Paris, Gallimard, 1923, p. 213. *Les Villages illusoires* était le recueil de Verhaeren que Gide préférait « pour leur caractère mesuré et, dans leur genre, si sage ». Voir André GIDE, « Émile Verhaeren », dans *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 861.

30. Plusieurs bibliographes classent *Les Apparus dans mes chemins* et *Les Flambeaux noirs* sous la même date : 1891. En fait, si la page de titre des *Flambeaux* porte la date de 1891, l'achevé d'imprimer est du 20 décembre 1890 (voir Adrienne et Luc FONTAINAS, Émile VAN BALBERGHE, *Publications de la Librairie Deman. Bibliographie*, Bruxelles, AML Éditions, 1999, p. 67-68).

31. La figure du saint a été plus d'une fois identifiée avec Marthe Massin, salvatrice et rédemptrice du poète. Sur cette question et sur la place des *Apparus* dans l'évolution de Verhaeren, on lira la mise au point de Jacques MARX, *op. cit.*, p. 302-303. Il convient

La construction du livre est carrément antithétique. Les deux parties sont l'endroit et l'envers d'une attitude existentielle. C'est tout naturellement que la pensée de Verhaeren l'amène à *s'affoler d'un orage d'antimies*³². Et sa démarche consiste ici (pour la première fois ?) à passer du noir au blanc, de la malédiction à la promesse de salut, de la descente dans l'horreur à la remontée vers l'espoir. Ce sera également le cheminement de la trilogie sociale.

Pourquoi Verhaeren écrit-il ? Il semble qu'à partir des *Apparus*, la poésie représente pour lui l'instrument par excellence des métamorphoses de l'humain : un moi transfiguré est aux termes du livre, ici comme dans *Les Villages illusoires*. Or, ce qui se vérifie dans les thèmes vaut aussi pour l'écriture. Les *Apparus* dénotent un rapport nouveau au sujet écrivant. Pour la première fois, dirait-on, le moi lyrique de la trilogie va se transformer. Se creuser, se démultiplier. Par moments, tout se passe comme si la première personne, au lieu de coller encore uniformément à l'auteur, devenait un facteur de distanciation, d'objectivité et de pluralisation. Un énonciateur anonyme, voire fictif, occupe la place de la personne biographique. L'emploi fréquent de la tournure *celui de + substantif* en fonction de titre de poème est l'indice le plus clair de la tendance à la procuration énonciative. Le sujet y parle pour autrui, et le je y vaut une troisième personne. Un pas de plus, et nous aboutirons à la désindividualisation des *Villages illusoires*.

Le recueil s'ouvre sur « Celui de l'horizon ». Ce dernier est le navigateur voué à l'éternelle errance et en détresse de transcendance. Les premières éditions de cette pièce inaugurale contenaient deux strophes qui faisaient flash-back et entendaient manifestement relier *Les Apparus* à la trilogie noire ; il s'agissait alors, on s'en souvient, de *se torturer savamment*. Qu'on en juge sur la première de ces deux strophes :

Il se voulait supplicié. Il se savait
Le prisonnier de son désir. Sur sa croix d'âme,
Il se saignait, avec de rouges clous de flamme,
Et dégustait toute la mort, qu'il en buvait

de citer également Paul ARON, qui refuse la référence à Marthe et relève dans *Les Apparus* l'émergence d'une inspiration nouvelle, celle de l'amour, qui rompt l'enfermement spéculaire du moi au profit de l'Autre (*op. cit.*, p 191).

32. « Les Villes », dans *Les Flambeaux noirs*.

Le thème du désir comme cause de douleur fait retour également dans le morceau suivant, « Au loin ». Ce sont les *vieux désirs* du vouloir-vivre³³, dont le poète veut à présent se libérer :

Vous, les Nixes, là-bas, aux ceintures de givre, [...]
 Quand vous tiendrez, en vos pâles bras forts,
 Mes vieux désirs embarqués sur la mer,
 Épuisez-les, faites-les pierre et que leur sort,
 Après tant d'affres, soit enfin d'être des morts.

Dira-t-on : résidus de la trilogie noire ? Oui et non. Le locuteur qui s'affirme dans le poème inaugural a déjà tourné le dos à son passé et est en quête d'une *autre existence* : celle des mythes et des dieux antiques. Mais ce sursaut libérateur ne se maintient pas. Les pièces qui suivent – « Celui de la fatigue », « Un Soir », « Celui du Savoir » – témoignent d'une rechute dans le pessimisme. Ce sont discours d'un Ecclésiaste moderne : vanité du savoir, vanité des sciences. Il n'y a pas de remède *au tort de vivre* :

Sur l'illusoire vérité clos désormais ta porte.
 Vivre ? C'est se rouler en une anomalie
 D'efforts sans but, de recherches en vain

Des huit poèmes de cette première partie, le plus saisissant est sans doute « Celui du rien ». L'auteur y donne la parole à la mort universelle, d'où une prosopopée fracassante. Et un défilé macabre de héros littéraires, empereurs, artistes et savants, mystiques et syphilitiques, femmes damnées... On pense inmanquablement à « Une Charogne » de Baudelaire en lisant ces vers-ci :

Je suis celui des pourritures souveraines.
 Voici les assoiffés du vin de la beauté ;
 Les affolés de l'unanime volupté [...]
 Voici leurs flancs, avec les trous de leur misère [...]
 Leurs livides phallus [...]

L'horreur de vivre est à son comble avec « Dans ma plaine », dernier échantillon de cette série noire. Le locuteur appelle la mort :

33. Le vouloir-vivre est le thème schopenhauerien par excellence. Sur Verhaeren et Schopenhauer, voir Christian BERG, « Se torturer savamment : une lecture schopenhauerienne de la trilogie noire », dans *Émile Verhaeren*, éd. Peter-Eckhard KNABE et Raymond TROUSSON, Bruxelles, Éditions de l'Université, 1984, p. 51-66.

Ah si la mort pouvait venir !

Toutefois, c'est aussi la pièce pivot du recueil où s'opère le mouvement de conversion que j'ai signalé. Une voix venue d'en haut promet le pardon. C'est celle de la bien-aimée disparue qui vient éteindre les mauvais désirs :

Dites ? Dites ? Serait-ce elle qui veut venir
Vers l'agonie en feu de mes mauvais désirs
Non pas la mort, mais elle
La trépassée et la sainte que je rêve éternelle.

Cette figure tutélaire réapparaîtra en fin de recueil³⁴.

Ainsi s'achève le premier volet. Défilé de fantasmagories que l'on ne saurait attribuer tout bonnement à l'homme Verhaeren, comme on a coutume de le faire avec la trilogie noire. Il y a distanciation et fictionalisation. Donc, pas question de rabattre *Les Apparus* en bloc sur la biographie de leur auteur. Ce jugement se vérifie de manière absolue dans la seconde partie de l'ouvrage. Le poète y donne dans la pensée dévote, comme s'il avait retrouvé la foi de son enfance. Bien sûr, Verhaeren était, selon sa propre formule, « indulgemment athée ». Mais de cette indulgence à la profession de foi, le pas est grand. Alors, on peut opiner que Verhaeren fait des poésies chrétiennes en artiste, tout comme un peintre peint des scènes bibliques (disons Delacroix à Saint-Sulpice), ou comme un musicien peut composer de la musique religieuse sans être croyant pour autant. On peut penser aussi, et plus vraisemblablement, que Verhaeren procède à une relecture du message évangélique mais en marge de l'Église, voire contre elle. En effet, le poème le plus significatif de la seconde partie, intitulé « Saintes », enseigne l'amour des pauvres et la charité, mais c'est pour légitimer la révolte sociale et le refus des vérités du passé.

Le « Saint Georges » est l'allégorie de l'homme qui, sorti de l'égoïsme, se réconcilie avec la vie et redécouvre la beauté du monde :

Le blanc soleil, sur l'eau nacrée, est pour chacun
Comme une main de caresse, sur l'existence ;
L'aube s'ouvre, comme un conseil de confiance,
Et qui l'écoute est le sauvé.

34. Soit dit en passant : comment pourrait-on placer le recueil sous l'égide de Marthe Massin et lui attribuer la « conversion » du poète, si la figure tutélaire y est présentée comme décédée ?

Le sujet redécouvre également les vertus chrétiennes – mansuétude, bonté, amour – et, à travers elles, l'altruisme et l'universelle fraternité. La dernière des quatre « Saintes », qui a nom charité, prêche *pour le total bonheur humain*. Cela commence par l'amour des pauvres et s'achève sur un appel à la casse. En fait de sanctification, on voit la charité debout sur les barricades :

[...] vengeresse
 Et guerrière, quand ses drapeaux
 Volent dans la révolte et la lumière
 Et que son pied, qui casse les tombeaux,
 En fait surgir l'aurore et ses mille flambeaux.

Les Apparus se referment enfin sur un long poème intitulé « La Disparue ». On y récupère le cliché de la bien-aimée défunte qui veille sur la poète. C'est une sorte de Laure ou de Béatrice qui guide sa main. Le lecteur passe définitivement du grinçant au suave :

Elle conduit mes doigts qui lui écrivent
 Ces vers pleins d'elle, afin qu'ils soient
 De blancs chemins où ses pensers se suivent.

Elle est la convertisseuse :

Ses bras en croix devant les sentes
 Qui vont vers les périls et les descentes
 Me ramènent déjà aux autels de la foi

Grâce à elle, le sujet espère faire une bonne fin :

Et tel vivrai-je en elle, afin d'y bien mourir !

Voilà. Ce qu'on a appris ici (mais on le savait déjà), c'est l'impossibilité radicale de réduire *Les Apparus dans mes chemins* à des faits biographiques. En 1890, Verhaeren n'est pas retourné à l'église, que l'on sache. Non, Verhaeren est un homme de lettres. Qui compose un livre où se déclinent et s'articulent des poésies d'inspiration discordante, que tempère et concilie une figure supérieure. Autrement dit, ce qu'il met en scène, ce qui le hante en profondeur, c'est d'abord un jeu de forces opposées et la volonté, ensuite, de les maîtriser, de les organiser et de les amener au jour. La thématique est la représentation de cette volonté, sa dramatisation. La traversée de la mort spirituelle qui occupe la première partie du recueil n'est évidemment pas le fait d'un mystique, pas

plus que le salut qui s'ensuit n'est à prendre à la lettre. Nous sommes bien chez un poète, non chez un dévot. Chez Verhaeren, la lutte des contraires et leur accord sont des enjeux de l'écriture. Au bout du compte, il y a le salut par la poésie. Le salut, c'est-à-dire, pour lui, l'œuvre faite. Autant dire sa raison de vivre.

Cela dit, il est clair que le recueil constitue une étape capitale dans l'évolution du poète. Il dépeint le passage de la clôture du moi à l'ouverture sur autrui : la femme, la société. *Les Apparus dans mes chemins* témoignent de la position sociale de leur auteur. Discrètement et comme en passant. *Les Villages illusoires* sont autrement explicites.

CHRISTIAN ANGELET

Principes suivis pour l'édition critique

Édition critique

établie par

MICHEL OTTEN

1. Le texte de base se trouve sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition de Verhaeren, ou, en l'absence de celle-ci, le texte par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les erreurs orthographiques (typographiques évidentes) ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se réfère au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIX^e siècle, il acquit un Litré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes avancées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

plus que le salut qui s'ensuit n'est à prendre à la lettre. Nous sommes bien chez un poète, non chez un divot. Chez Verhaeren, la lutte des contraires et leur accord sont des aspects de l'écriture. Au bout du compte, il y a le salut par le poésis. Le salut, c'est-à-dire, pour lui, l'œuvre faite. Autant dire sa façon de vivre.

Cela dit, il est clair que le recueil constitue une étape capitale dans l'évolution du poète. Il dépasse le passage de la clôture du moi à l'ouverture sur autrui. La femme, la société. Les *Apparus dans mes chemins* témoignent de la prise de conscience de leur auteur. Discrètement et comme en passant. Les *Wijzen* *égarés* sont autrement explicites.

Éditions
critique

CHRISTIAN ANCELET

traduite par
MICHEL OUYEN

Principes suivis pour l'édition critique

1. Le texte de base se trouve toujours sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition définitive préparée par Verhaeren ou, en l'absence de celle-ci, le dernier texte laissé par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les erreurs orthographiques et les fautes typographiques évidentes ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se référait au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIX^e siècle, il acquit un Littré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes annoncées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.
11. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B ; ceci est dû au fait que Verhaeren revient parfois, pour une édition, à une version ancienne. Les sigles désignant les éditions sont unis par un trait d'union lorsque les étapes intermédiaires sont similaires aux étapes mentionnées. Exemple : P-B signifie que P, A et B sont semblables. Dans tous les autres cas, une virgule sépare les sigles.

Les Villages illusoires

TABLA DES SIGLES

- F : Frontispices. Textes poèmes parus en revue avant l'édition originale et deux poèmes parus en revue avant de figurer en B (voir la bibliographie).
- A : Édition originale. Les Villages illusoires chez Edmond Deman (collection de Revue) à Bruxelles, en 1892.
- B : Réédition modifiée, dans les Poèmes (III^e série), parue au Marescaux de France, en 1899.
- C : Les Villages illusoires. Leptis, Inst.-Verlag, 1913.
- V : Édition définitive dans le tome I des Œuvres d'Émile Verhaeren. Paris, Marescaux de France, 1914.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.
11. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B ; ceci est dû au fait que Verhaeren revisait parfois, pour une édition, à une version antérieure. Les étapes sont unis par un trait horizontal. Exemple : P-B signifie que P, A et B sont semblables. Dans tous les autres cas, une virgule sépare les sigles.

En C : Pas de date ni de dédicace.

TABLE DES SIGLES

- P : Préoriginales. Treize poèmes parus en revue avant l'édition originale et deux poèmes parus en revue avant de figurer en B (voir la bibliographie).
- A : Édition originale. *Les Villages illusoires* chez Edmond Deman (collection du Réveil) à Bruxelles, en 1895.
- B : Réédition modifiée, dans les *Poèmes* (III^e série), parus au Mercure de France, en 1899.
- C : *Les Villages illusoires*. Leipzig, Insel-Verlag, 1913.
- V : Édition définitive dans le tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*. Paris, Mercure de France, 1914.

LE PASSEUR D'EAU

Les Villages illusoires

1894

À Camille Lemonnier.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
 Se prit à travailler si fort
 Que tout son corps traqua d'efforts
 Et que son cœur trembla de fièvre et d'espérance.

5
 Mais celle hélas qui le hâta,
 Au-delà des vagues sauvages,
 Toujours plus loin, sur des îles lointaines,
 Parmi les brumes errait.

10
 Le regardaient peiner
 De tout son corps ploier
 Sur les vagues sauvages,
 Une rame soudain
 Que le courant chassa,
 À flots rapides, vers la mer.

15
 Celle là-bas qui le hâta
 Dans les brumes et dans le vent, semblait
 Tordre plus follement les bras,
 Vers celui qui n'approchait pas.

20
 Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
 Se prit à travailler si fort
 Que tout son corps traqua d'efforts
 Et que son cœur trembla de fièvre et d'espérance.

En P, un titre différent : LES PASSEURS D'EAU.

- 1 A d'eau les mains aux rames
 2 P Contre courant, depuis longtemps,
 3 P,A Ramait, un roseau vert entre les dents.
 4 P Celle hélas qui le hélait
 6 P Toujours plus loin, au delà des vagues,
 8 P, A fenêtres avec leurs yeux
 9 P,A tours sur le rivage
 10 P s'acharner,
 11 P-B En un ploïement de torse en deux
 C En un ploïement de torse en deux,
 12 P-B Et de muscles sauvages.
 15 P-B À vagues lourdes, vers la mer.
 16 B,C hélait,
 18 P,A bras
 19 P Vers celui qui ne vient pas.
 20 P,A d'eau avec la rame survivante

TABLE DES SIGLES

- P Poésies publiées. Poèmes publiés parus en revue avant l'édition définitive et dans diverses revues et revues avant de figurer en B (voir le préface page 10).
- A Éditions originales. Les Villages illustres chez Edmond Deman, collection du Kluwer à Bruxelles, en 1895.
- B Poèmes publiés dans les Poèmes (87 séries), parus au Mercure de France, en 1899.
- C Les Villages illustres. Leipzig, Insel-Verlag, 1913.
- V Édition définitive dans le tome 2 des Œuvres d'Émile Verhaeren. Paris, Mercure de France, 1914.

LE PASSEUR D'EAU

- Le passeur d'eau, les mains aux rames,
 À contre flot, depuis longtemps,
 Luttait, un roseau vert entre les dents.
- 5 Mais celle hélas ! qui le hélait
 Au delà des vagues, là-bas,
 Toujours plus loin, par au delà des vagues,
 Parmi les brumes reculait.
- 10 Les fenêtres, avec leurs yeux,
 Et le cadran des tours, sur le rivage,
 Le regardaient peiner et s'acharner
 De tout son corps ployé en deux
 Sur les vagues sauvages.
- 15 Une rame soudain cassa
 Que le courant chassa,
 À flots rapides, vers la mer.
- 20 Celle là-bas qui le hélait
 Dans les brumes et dans le vent, semblait
 Tordre plus follement les bras,
 Vers celui qui n'approchait pas.
- Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
 Se prit à travailler si fort
 Que tout son corps craqua d'efforts
 Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.
- Comme une paille, vers la mer.

- 24 P,A brusque le
 26 P,A morne vers
 27 P,A fenêtres sur le rivage
 30 P Droites, de mille en mille, aux quais des fleuves,
 A Droites de mille en mille au bord des fleuves

Après le vers 30, en C, une coupure strophique. Il s'agit vraisemblablement d'une erreur du typographe, due au fait que le vers 30, en B, est au bas de la page.

- 31 P,A Fixaient obstinément
 B,C Fixaient, obstinément,
 32 P,A fou en
 34 P,A hélait
 38 P d'eau comme quelqu'un d'airain
 A d'eau comme
 39 P,A,C blême,
 B Planté, dans la tempête blême,
 40 P rame entre
 A rame entre ses mains
 41 P même,
 42 P-C Ses vieux regards hallucinés
 43 P-C Voyaient les loins illuminés
 45 A Lamentable sous
 46 P-C cassa
 48 P,A paille vers

25 D'un coup brusque, le gouvernail cassa
 Et le courant chassa
 Ce haillon morne, vers la mer.
 Les fenêtres, sur le rivage,
 Comme des yeux grands et fiévreux
 Et les cadrans des tours, ces veuves
 30 Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
 Suivaient, obstinément,
 Cet homme fou, en son entêtement
 À prolonger son fol voyage.
 Celle là-bas qui le hélait,
 35 Dans les brumes, hurlait, hurlait,
 La tête effrayamment tendue
 Vers l'inconnu de l'étendue.
 Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
 Planté dans la tempête blême
 40 Avec l'unique rame, entre ses mains,
 Battait les flots, mordait les flots quand même.
 Ses vieux regards d'illuminé
 Fouillaient l'espace halluciné
 D'où lui venait toujours la voix
 45 Lamentable, sous les cieux froids.
 La rame dernière cassa,
 Que le courant chassa
 Comme une paille, vers la mer.

- 49 A d'eau les bras tombants
- 50 B,C morne, sur
- 51 P efforts.
- 52 P dérive
- B,C barque, à
- 53 P regarda derrière lui la
- A rive;
- 55 P,A cadrans
- 56 P-C Avec des yeux béats et grands
- 57 P Constatèrent sa ruine d'ardeur.
- A-C Constatèrent sa ruine d'ardeur,
- Après le vers 57, en P, une coupure strophique.*
- 59 P,A Garda tout de même pour Dieu sait quand
- B,C Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
- 60 B,C vert, entre

LA PLUIE

- 50 Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts,
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.
- 55 Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux fixes et grands
Constatèrent la fin de son ardeur ;
Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même encor, pour Dieu sait quand,
60 Le roseau vert entre ses dents.
- Continuelle
Au long des heures,
15 Qui vont des champs vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les attelages, bêtes bombées ;
20 Dans les ornières régulières,
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau s'écoule, pendant des heures ;
Et les arbres et les demeures pleurent,
25 Mouillés toujours de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

En P, « La pluie » et « Les pêcheurs » sont regroupés sous le titre :
« Heures de pluie », et deviennent des sous-titres.

- 3 P,A Racle les carreaux verts avec ses ongles gris,
7 P Elle s'effile ainsi depuis hier soir
A Elle s'effile ainsi depuis hier soir,
B,C Elle s'effile ainsi, depuis hier soir,
8 P,A pendent
10 P Elle s'effile patiente et lente
A Elle s'effile patiente et lente,
B,C Elle s'étire, patiente et lente,
15 A banlieues
B champs, vers
19 P,A Les charrettes, bâches bombées ;
20 A-C régulières
23 P,B,C L'eau dégoutte, pendant des heures ;
A L'eau dégoutte pendant des heures ;
24 P-C Et les arbres pleurent et les demeures,
25 P-C Mouillés qu'ils sont de longue pluie,

LA PLUIE

Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Ligne les carreaux verts avec ses longs fils gris,
Infiniment, la pluie,
5 La longue pluie,
La pluie.

Elle s'égoutte ainsi, depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent,
Au ciel maussade et noir.
10 Elle s'égoutte, patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,
Sur les chemins et les venelles,
Continuelle.

Au long des lieues,
15 Qui vont des champs vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les attelages, bâches bombées ;
20 Dans les ornières régulières,
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau s'écoule, pendant des heures ;
Et les arbres et les demeures pleurent,
25 Mouillés toujours de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

LA PLUIE

- 28 P,A prairies
 31 P-C Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
 32 P-C De grands bœufs noirs beuglent vers les cieus tors ;
 33 P,A Le soir approche avec ses ombres
 B,C Le soir approche, avec ses ombres,
 34 A s'encombrent
- 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

Les rivières, à travers leurs digues pourries,
 Se dégonflent sur les prairies,
 Où flotte au loin du foin noyé ;
 30 Le vent gifle aulnes et noyers ;
 De grands bœufs roux, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
 Beuglent sinistrement vers l'autan et la mort.
 La nuit approche, avec ses ombres,
 Dont les plaines et les taillis s'encombrent,
 35 Et c'est toujours la pluie
 La longue pluie
 Fine et dense, comme la suie.

41 P.A. Se croissent sur des pignons de pierre.
 R.C. Forment des croix sur des pignons de pierre ;
 42 P.A. Moulins maïonnés et moines.
 R.C. pignes maïonnés
 43 P.A. sur leur bute, comme des cornes,
 B. sur leur bute, comme des cornes ;
 44 P.A. Clochers à pas et chapelles voisines,
 P. pluie
 45 P.B. Pendant l'hiver, les tassines.

- 38 - 39 *En P-C, treize vers différents :*
- C La longue pluie,
 La pluie – et ses fils identiques
 Et ses ongles systématiques
 Tissent le vêtement
- (5) Maille à maille, de dénûment,
 Pour les maisons et les enclos
 Des villages gris et vieillots.
- Vieux chapelets de loques
 Qui s'effiloquent,
- (10) Au long de bâtons droits ;
 Bleus colombiers collés au toit ;
 Carreaux, avec, sur la vitre sinistre,
 Votre emplâtre de papier bistre ;
- (4) P-B vêtement,
 (5) P,A dénûment
 (7) P-B vieillots :
- Après le vers 7, en P-B, pas de coupure strophique.*
- (8) P-B Linges et chapelets de loques
 (9) P,A s'effiloquent
 (10) P,A droits,
 (11) P,A toit,
 (12) P-B Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
 (13) P,A Un emplâtre de papier bistre,
 B Un emplâtre de papier bistre ;
- 41 P,A Se crucifient sur des pignons de pierre,
 B,C Forment des croix sur des pignons de pierre ;
- 42 P,A Moulins uniformes et mornes,
 B,C plantés uniformes
- 43 P,A Sur leur butte, comme des cornes,
 B Sur leur butte, comme des cornes ;
- 44 P,A Clochers là-bas et chapelles voisines,
- 46 P pluie
- 47 P-B Pendant l'hiver, les assassine.

Pauvres enclos, tristes maisons,
Vieux villages à l'horizon,
40 Logis dont les gouttières régulières
Forment des croix sur vos pignons de pierre ;
Moulins plantés, uniformes et mornes
Sur vos buttes, comme des cornes ;
Clochers et chapelles voisines,
45 La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, vous assassine.

49 P,A La longue pluie avec ses ongles gris,
 50 P Avec ses cheveux d'eau, avec des rides,

40

45

50

55

60

65

70

75

80

85

90

95

100

105

110

115

120

125

130

135

140

145

150

155

160

165

170

175

180

185

190

195

200

205

210

215

220

225

230

235

240

245

250

255

260

265

270

275

280

285

290

295

300

305

310

315

320

325

330

335

340

345

350

355

360

365

370

375

380

385

390

395

400

405

410

415

420

425

430

435

440

445

450

455

460

465

470

475

480

485

490

495

500

LES PÊCHEURS

50 La pluie,
 La longue pluie, avec ses longs fils gris,
 Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
 La longue pluie
 Des vieux pays,
 Éternelle et torpide !

Qui les guettent, comme des
 Et qu'ils pêchent à long
 La pluie, avec ses longs fils gris,
 Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
 La longue pluie
 Des vieux pays,
 Éternelle et torpide !

Voir la note à propos du titre pour « LA PLUIE »
 1 à 5, En P-C, ces cinq vers manquent ; à la place, deux strophes différentes :

C Le site est floconneux de brume
 Qui s'épaissit en bourrelets,
 Autour des seuils et des volets,
 Et, sur les berges, fume.

(5) Le fleuve traîne, pestilentiel,
 Les charognes que le courant rapporte;
 Et la lune semble une morte
 Qu'on enfouit au bout du ciel.

(2) P,A bourrelets

(3) P,A volets

(4) P,A Et sur les berges fume.

(5) P Le fleuve roule, âcre de fiel,

A Le fleuve stagne pestilentiel

(6) P Parmi les joncs et les riortes

A De charognes que le courant rapporte

(8) P Qu'on met en bière au fond du ciel.

A Que l'on étouffe au fond du ciel.

8 P,A l'eau
 B courbé, sur

9 A rivière

Après le vers 9, en C, une coupure strophique. Erreur du typographe, due au fait que le vers 9, en B, est au bas de la page.

10 A longuement depuis hier soir

11 A-C nocturne

12 B,C noir,

14 P,A Au fond de l'eau sans qu'ils les voient

B voie

15 P,A Couvent et mûrissent les mauvais sorts

16 P,A guettent comme des proies

18 A méritoire

19 P-C La nuit, sous les brumes contradictoires.

LES PÊCHEURS

20 Sur le fleuve couleur de fiel
 Passent en lamentable escorte
 Mille amas pestilentiels ;
 Et la lune semble une morte
 5 Qu'on enfouit au bout du ciel.

25 Seules, en des barques, quelques lumières
 Illuminent et grandissent les dos
 Obstinement courbés sur l'eau,
 Des vieux pêcheurs de la rivière,
 10 Qui longuement, depuis hier soir,
 Pour on ne sait quelle pêche nocturne,
 Ont descendu leur filet noir
 Dans l'eau mauvaise et taciturne.

15 Au fond de l'eau, sans qu'on les voie,
 Sont réunis les mauvais sorts
 Qui les guettent, comme des proies,
 Et qu'ils pêchent, à longs efforts,
 Croyant au travail simple et méritoire,
 La nuit, sous des signes contradictoires.

- LES PÊCHEURS
- 20 P-C Les minuits durs sonnent là-bas,
 21 P À sourds marteaux , comme des glas ;
 A À sourds marteaux, comme des glas,
 B,C À sourds marteaux, sonnent leurs glas,
 22 P tour les
 A tour les minuits sonnent
 23 P,C Les minuits durs des nuits d'automne,
 A,B Les minuits durs des nuits d'automne
- Après le vers 24, en P-C, une strophe supplémentaire :*
- C Les pêcheurs noirs n'ont sur la peau
 Rien que des loques équivoques ;
 Et, dans leur cou, leur vieux chapeau
 Répand en eau, goutte après goutte,
 (5) La brume toute.
 (1) P,A Les pêcheurs noirs n'ont sur leur peau
 (2) P équivoques
 A équivoques.
 (3) P,A Et dans leur cou leur
 (4) P,A Émiette en eau, goutte après goutte,
- 25 A,B engourdis
 26 P taudis,
 28 P Que les vents d'ouest ont guerroyés.
 A-C Que les vents d'Ouest ont guerroyés.
 29 P bois,
 30 P Ni aucun cri par à travers le vide
 A cri par à travers le minuit vide
 C Ni aucun cri ne traverse le minuit vide
 11 P
 12 P
 14 P
 B
 15 P,A
 16 P,A
 18 A
 19 P-C

20 Les minuits lourds sonnent là-bas,
 À battants lents, comme des glas ;
 De tour en tour, les minuits sonnent,
 Les minuits lourds des nuits d'automne
 Les minuits las.

25 Les villages sont engourdis,
 Les villages et leurs taudis
 Et les saules et les noyers
 Où les vents d'Ouest ont guerroyé.
 Aucun aboi ne vient des bois

30 Ni aucun cri, par à travers le minuit vide,
 Qui s'imbibe de cendre humide.

- 32 P Sans qu'ils s'aident ni qu'ils se hèlent,
 A Sans qu'ils s'aident ni qu'ils se hèlent
 33 A fraternelles
 34 P Les lents pêcheurs, boudeusement,
 A doit
 35 P Peinent sous les yeux morts du firmament :
 36 P,A recueille en les mailles qu'il serre
 38 P,A ramène à l'étourdie
 41 P-C Aux deuils passants qui le menacent ;
 42 P,A Et celui-là ramasse au bord
 B,C Et celui-là ramasse, aux bords,

Après le vers 43, en P-C, une strophe supplémentaire :

- C La rivière tournant aux coins
 Et bouillonnant aux caps des digues
 S'en va – depuis quels jours ? – au loin,
 Vers l'horizon de la fatigue ;
 (5) Sur les berges, les peaux des noirs limons,
 Nocturnement, suent le poison
 Et les brouillards sont des toisons,
 Qui s'étendent jusqu'aux maisons.
 (2) P Et s'enlaçant aux caps des digues,
 A Et s'enlaçant aux caps des digues
 (3) P S'en va, depuis quels jours ? au
 A loin
 (5) P limons
 A berges les peaux des noirs limons
 (6) P,A Nocturnement suent
 (7) P Et le brouillard est leur toison
 A Et les brouillards sont leurs toisons
 (8) P Qui moutonne jusqu'aux maisons.
 A Qui moutonnent jusqu'aux maisons.

	Sans qu'ils s'aident, sans qu'ils se hèlent,	P	44
	En leurs besognes fraternelles,	A	
	N'accomplissant que ce qu'il doit,	P	45
35	Chaque pêcheur pêche pour soi :	A	
	Et le premier recueille, en les mailles qu'il serre,	P, A	46
	Tout le fretin de sa misère ;	B, C	48
	Et celui-ci ramène, à l'étourdie,	P	50
	Le fond vaseux des maladies ;	P	51
40	Et tel ouvre ses nasses	P, A	52
	Aux désespoirs qui le menacent ;	P	53
	Et celui-là recueille au long des bords,	A	
	Les épaves de son remords.	A	
		P	54
		A	
		B, C	
		P	59
		A	
		P, A	60
		A	61
		A	62
		P, A	63
		A	64

- 44 P barques où
A barques où rien ne bouge
- 45 P Pas même une flamme des falots rouges,
A Pas même une flamme de falot rouge
- 46 P,A Nimbant de grands halos de sang
B,C Nimbant, de grands halos de sang,
- 48 P-C La mort plombe de son silence
- 50 P Ils sont les isolés, la nuit, sous les bruines,
- 51 P pas,
- 52 P,A las
- 53 P Et leur travail est leur ruine.
- Après le vers 53, en P,A, une strophe supplémentaire :*
- A Ils s'acharnent chacun pour soi
Ne rêvant rien, ne sachant quoi,
Depuis des ans, depuis des temps,
Avec la peur de chaque instant ;
- (5) N'ayant jamais quitté les bords
De leur rivière où leurs efforts
Par les brouillards de clair de lune
S'en vont pêcher leur infortune.
- (6) P efforts,
- (7) P Par les brumes du clair de lune,
- 54 P Dites, si dans leur mort ils s'appelaient
A Dites si dans leur nuit ils s'appelaient
B,C Dites, si dans leur nuit, ils s'appelaient
- 59 P Qui floconne sur la rivière ;
A Qui floconne sur la rivière.
- 60 P,A d'ombre ils sont là
- 61 A yeux par
- 62 A spongieuses
- 63 P,A est au firmament
- 64 A aimant

45 Dans leurs barques, où rien ne bouge,
Pas même la flamme d'un falot rouge
Trouant, de grands halos de sang,
Le feutre épais du brouillard blanc,
La mort couvre de son silence
Les vieux pêcheurs de la démence.

50 Ils sont les isolés au fond des brumes,
Côte à côte, mais ne se voyant pas :
Et leurs deux bras sont las ;
Et leur travail, c'est leur ruine.

55 Dites, si dans la nuit, ils s'appelaient
Et si leurs voix se consolaient !

Mais ils restent mornes et gourds,
Le dos voûté et le front lourd,
Avec, à côté d'eux, leur petite lumière
Immobile, sur la rivière.

60 Comme des blocs d'ombre, ils sont là,
Sans que leurs yeux, par au delà
Des bruines âpres et spongieuses,
Ne se doutent qu'il est, au firmament,
Attirantes comme un aimant,
65 Des étoiles prodigieuses.

LE MEUNIER

Les pêcheurs noirs du noir tourment
 Sont les perdus, immensément,
 Parmi les loins, parmi les glas
 Et les périls qu'ils ne voient pas ;
 70 Et l'humide minuit d'automne
 Pleut en leur âme monotone.
 Un chien errait près de la ruse
 L'aboï tendu vers la lueur.
 La bêche, à chacune des pelletées,
 10 Telle un miroir se déplaçait,
 Luisait, mordait et s'enfonçait
 Dans les terres violentées.
 La fin du jour s'emplit d'ombres suspectes.
 6 Sur fond de ciel, le fossoyeur,
 10 Comme un énorme insecte,
 Semblait lutter avec la peur ;
 La bêche entre ses mains tremblait,
 Le sol se crevassait
 Et quoi qu'il fit, rien ne combloit
 20 Le trou qui, devant lui,
 Comme la nuit, s'élargissait.
 Au village là-bas,
 Personne au mort n'avait prêté deux draps,
 25 Au village là-bas,
 Nul n'avait dit une prière.

En A, ce poème est remplacé par un autre poème, intitulé également LE MEUNIER.

On trouvera celui-ci en appendice.

En P, un titre différent : LE MOULIN VIDE.

- | | | |
|----|-----|---|
| 3 | P | aiguë, |
| 11 | B,C | s'enfonçait, |
| 12 | P-C | Sous les terres violentées. |
| 13 | P | Le soleil chut – et les ombres suspectes. |
| | B,C | Le soleil chut sous les ombres suspectes. |

LE MEUNIER

- Le vieux meunier du moulin noir,
 On l'enterra, l'hiver, un soir
 De froid rugueux, de bise aiguë
 En un terrain de cendre et de ciguës.
- 5 Le jour dardait sa clarté fausse
 Sur la bêche du fossoyeur ;
 Un chien errait près de la fosse,
 L'aboi tendu vers la lueur.
 La bêche, à chacune des pelletées,
- 10 Telle un miroir se déplaçait,
 Luisait, mordait et s'enfonçait
 Dans les terres violentées.
- La fin du jour s'emplit d'ombres suspectes.
- Sur fond de ciel, le fossoyeur,
 15 Comme un énorme insecte,
 Semblait lutter avec la peur ;
 La bêche entre ses mains tremblait,
 Le sol se crevassait
 Et quoi qu'il fit, rien ne comblait
- 20 Le trou qui, devant lui,
 Comme la nuit, s'élargissait.
- Au village là-bas,
 Personne au mort n'avait prêté deux draps.
- Au village là-bas,
 25 Nul n'avait dit une prière.

LE MOULINIER

- 26 P village, là-bas,
 28 P village, là-bas,
 29 P Aucun n'avait voulu tailler la bière.
 37 P crainte dans
 39 P noir
 40 P Avait vécu d'accord
 42 P,B Et le vol fou des tempêtes pendues
 C Et le vol lourd des tempêtes pendues
 43 P,B Aux crins battants des vents du Nord ;
 C Aux galops fous des vents du Nord ;
 48 P-C Le désert gris des bruyères austères
 49 P-C L'avait cerné de ce mystère
 50 P-C Où les choses pour les âmes s'éveillent
 51 P Et leur parlent et les conseillent ;
 Après le vers 51, en P et en C, pas de coupure strophique.

Au village là-bas,
Personne au mort n'avait sonné le glas.

Au village là-bas,
Aucun n'avait voulu clouer la bière.

30 Et les maisons et les chaumières
Qui regardaient le cimetière,
Pour ne point voir, étaient là toutes,
Volets fermés, le long des routes.

35 Le fossoyeur se sentit seul
Devant ce défunt sans linceul
Dont tous avaient gardé la haine
Et la crainte, dans les veines.

40 Sur sa butte morne de soir,
Le vieux meunier du moulin noir,
Jadis, avait vécu d'accord
Avec l'espace et l'étendue
Et les tempêtes suspendues
Aux gestes fous des vents du Nord ;
45 Son cœur avait longuement écouté
Ce que les bouches d'ombre et d'or
Des étoiles dévoilent
Aux attentifs d'éternité ;
Les cirques gris des bruyères austères
L'avaient cerné de leur mystère
50 À l'heure où l'énigme s'éveille
Et parle à l'âme et la conseille.

- 53 P Étaient avec leur force entrés dans son esprit
 54 P-C Si bien que par son âme isolée et profonde
 55 P,B Ce simple avait senti passer et fermenter le monde.
 C Ce simple avait senti passer et s'affirmer le monde.
 57 P jours loin
 60 P-C Et les signes des feux dans les nuages.
 62 P avait sans bruit
 63 P existence
 66 P De son moulin tout à coup clair, la nuit (*Pas de point final. Erreur typographique.*)
 70 P l'inconnu

55 Les grands courants qui traversent tout ce qui vit
 Étaient, avec leur force, entrés dans son esprit,
 Si bien que dans son âme isolée et profonde
 Ce simple avait senti la volonté du monde.

60 Les plus anciens ne savaient pas
 Depuis quels jours, loin du village,
 Il perdurait, là-bas,
 Guettant l'envol et les voyages
 Des feux dans les nuages.

65 Il effrayait par le silence
 Dont il avait, sans bruit,
 Tissé son existence ;
 Il effrayait encor
 Par les yeux d'or
 De son moulin tout à coup clairs, la nuit.

70 Et personne n'aurait connu
 Son agonie et puis sa mort,
 N'étaient que les quatre ailes
 Qu'il agitait vers l'inconnu,
 Comme des suppliques éternelles,
 Ne s'étaient, un matin,
 Définitivement fixées,
 Noires et immobilisées,
 75 Telle une croix sur un destin.

- 83 P Les vents passaient comme quelqu'un ;
 84 P-C Tout le vague des horizons hostiles
 85 P-C Se précisait en frôlements fébriles
 90 *En P,B, ce vers en forme deux :*
 Comme un larron, il s'encourut.

Alors,

C Comme un larron, il s'encourut.

Après le vers 90, en C, pas de coupure strophique.

- 91 C Le silence se fit, alors, par l'étendue,
 93 P Et personne n'approcha plus ;
 95 P Absorbèrent en leur immensité
 B,C Absorbèrent, en leur immensité
 96 P D'ombre et de Nord
 B,C D'ombre et de Nord,
 98 P-C Dont leur mystère avait illimité

LA NEIGE

Le fossoyeur voyait l'ombre et ses houles
 Grandir comme des foules
 Et le village et ses closes fenêtres
 Se fondre au loin et disparaître.

80 L'universelle inquiétude
 Peuplait de cris la solitude ;
 En voiles noirs et bruns,
 Le vent passait comme quelqu'un ;
 Tout le vague des horizons mobiles
 85 Devenait remuement et frôlement hostile,
 Jusqu'au moment où, les yeux fous,
 Jetant sa bêche n'importe où,
 Avec les bras multiples de la nuit
 En menaces, derrière lui,
 90 Jusqu'au fleuve, il s'enfuit.

Le silence se fit, total, par l'étendue,
 Le trou parut géant dans la terre fendue
 Et rien ne bougea plus ;
 Et seules les plaines inassouvies
 95 Absorbèrent, alors
 En leur immensité,
 Ce mort
 Dont le mystère avait illimité
 Et exalté jusque dans l'infini, la vie.

- 1 A tombe indiscontinûment
 2 A laine
 5 P tombe infiniment,
 A tombe infiniment
 6 P moment,
 7 P Monotone, dans un moment,
 8 P tombe
- Après le vers 8, en P-C, trois vers supplémentaires :*
- C Monotone, sur les maisons
 Et les granges et leurs cloisons ;
 La neige tombe et tombe
 (2) P cloisons,
- 10 P,A saisons
 11 P dénoué,
 A violemment là-haut est
 13 P Continûment sur les hameaux des horizons.
 14 P,A,C descend au fond des os
 15 P,C misère au
 A misère au fond des clos
 16 P La neige de la misère au fond des âmes,
 A,C misère au
 17 P,A La neige lourde et diaphane
 B,C La neige lourde et diaphane,
 18 A flamme
 19 P Qui moisissent dans les cabanes.
 A Qui se fanent dans les cabanes.
 B Qui se fanent, dans les cabanes.
 C Qui s'isolent dans les cabanes.

LA NEIGE

- La neige tombe, indiscontinûment,
Comme une lente et longue et pauvre laine,
Parmi la morne et longue et pauvre plaine,
Froide d'amour, chaude de haine.
- 5 La neige tombe, infiniment,
Comme un moment -
Monotone - dans un moment ;
La neige choit, la neige tombe,
Myriadaire, au cimetière, au creux des tombes.
- 10 Le tablier des mauvaises saisons,
Violemment, là-haut, est dénoué ;
Le tablier des maux est secoué
À coups de vent, sur les hameaux des horizons.
- 15 Le gel descend, au fond des os,
Et la misère, au fond des clos,
La neige et la misère, au fond des âmes ;
La neige lente et diaphane,
Au fond des âtres froids et des âmes sans flamme,
Qui grelottent, dans les cabanes.
- 30 P.A. 30
B.C. 31
P. 31
P. 32
A.C. 33
B. 34
P. 35
A. 36
B.C. 37
P.A. 38

- LA NEIGE
- 20 P,A Aux carrefours des chemins tors
 B,C Aux carrefours des chemins tors,
- 21 P Les villages sont blancs comme la mort,
 A Les villages sont blancs comme la mort ;
 B,C Les villages sont seuls, comme la mort ;
- 22 P Les grands arbres, roides de gel,
 A,B Les grands arbres, cristallisés de gel,
 C Les grands arbres mordus de gel,
- 23 P neige
- 24 P Entrecroisent des branchages de gel.
- 25 P,A Les vieux moulins où la mousse claire s'agrège
- 26 P,A Apparaissent comme des pièges
 C pièges
- 27 P droits sur une butte,
 A droits sur
- 28-30 *En P, ces vers manquent ; à la place, un vers différent :*
 Contre eux l'espace et le vent luttent
- 30 A Novembre luttent ;
 B,C luttent ;
- 31 P Tandis qu'infiniment la neige touffue et pleine
 A-C Tandis qu'infiniment la neige lourde et pleine
- 32 P Choit par ta morne et longue et pauvre plaine.
 A,C Choit par la morne et longue et pauvre plaine.
 B Choit, par la morne et longue et pauvre plaine.
- 33 P Ainsi la neige au loin
 A Ainsi s'en va la neige au loin
 B,C Ainsi s'en va la neige au loin,
- 35-37 *En P, trois vers différents :*
 Ainsi la neige mortuaire,
 La neige pâle et inféconde,
 Déchiquète son énorme suaire
- 35 A suaire
 36 A mortuaire
 37 A inféconde
 38 P,A vagabondes

LE MENUISIER

20 Aux carrefours des chemins morts,
 Les villages geignent au vent du Nord ;
 Les grands arbres, mordus de gel,
 Au long de leur cortège par la neige,
 Entrecroisent leurs branchages de sel.
 25 Les vieux moulins, où la mousse blanche s'agrège,
 Apparaissent, comme des pièges,
 Tout à coup droits, sur une butte ;
 En bas, les toits et les auvents
 Dans la bourrasque, à contre vent,
 30 Depuis Novembre, luttent,
 Tandis qu'infiniment la neige épaisse et pleine
 Ensevelit la morne et longue et pauvre plaine.

Et des regards, sous ses lunettes,
 Ainsi tombe la neige au loin,
 35 En chaque sente, en chaque coin,
 Toujours la neige et son suaire,
 La neige pâle et mortuaire,
 La neige pâle et inféconde,
 En folles loques vagabondes,
 Par à travers l'hiver illimité du monde.

26 Il est l'homme de Chabotais
 Qu'en son cerveau sans l'aide,
 Au long des temps de ses vent ans
 Monotonas et végétales

- 2 A carrés
- 5 P-C Les lois indubitables et fécondes
- 7 P,A enseigne au
- 9 P,A,C blason sur
- Après le vers 10, en P-C, une coupure strophique.
- Après le vers 11, en P-C, un vers supplémentaire :
- C – Tas de signes en des ténèbres –
- (1) P-B – Tas d'algèbres en des ténèbres –
- 13 P regards sous les lunettes
- 14 P,A droits sur
- 16 P Ses fenêtres et leurs barreaux
- 17 P carreaux
- 18 P,A boutique autant que lui
- 21 A l'étude
- 22 C Au long des jours, au long des temps
- 30 A
- 31 B,C
- 32 P
- 33 A-C
- 34 P
- 35 A,C
- B
- 36 P
- A
- B,C
- 37 A
- 38 A
- 39 A
- 40 P,A

LE MENUISIER

- Le menuisier du vieux savoir
 Fait des cercles et des carrés,
 Tenacement, pour démontrer
 Comment l'âme doit concevoir
 5 Les lois indubitables et profondes
 Qui sont la règle et la clarté du monde.
- À son enseigne, au coin du bourg, là-bas,
 Les branches d'or d'un grand compas
 – Comme un blason, sur sa maison –
 10 Semblent deux rais pris au soleil.
 Le menuisier construit ses appareils
 Avec des mains prestes et nettes
 Et des regards, sous ses lunettes,
 Aigus et droits, sur son travail
 15 Tout en détails.
- Ses fenêtres à gros barreaux
 Ne voient le ciel que par petits carreaux ;
 Et sa boutique, autant que lui,
 Est vieille et vit d'ennui.
- 20 Il est l'homme de l'habitude
 Qu'en son cerveau tissa l'étude,
 Au long des temps de ses cent ans
 Monotones et végétants.

LE MENUISIER

- 25 C Et les dessins talismaniques
 28 P,A croix par
 B,C Traçant, la

Après le vers 29, en P,A,C, une coupure strophique; en B, le vers 29 est au bas de la page; en V, pas de coupure strophique. Nous rétablissons la coupure strophique.

- 30 A-C peiné
 34 P,A À son travail chinoisement complexe
 B,C À son travail chinoisement complexe,
 35 P,A Où sur le faite il
 37 P-C Et taille en deux toutes répliques
 39 P-C Trouent la nuit d'or des firmaments.
 40 P Il résout par des sentences
 A explique par des sentences
 42 P,A Et raffine sur la substance.
 43 P Il disserte sur le mystère,
 A mystère
 46 P controverses,
 47 P,A bouleverse
 48 B adverses,
 C adverses ;

Après le vers 48, en B, pas de coupure strophique.

- 25 Grâce à de pauvres mécaniques
Et des signes talismaniques
Et des cônes de bois et des segments de cuivre
Et le texte d'un pieux livre
Traçant la croix, par au travers,
Le menuisier dit l'univers.
- 30 Matin et soir, il a peiné,
Les yeux vieillots, l'esprit cerné,
Imaginant des coins et des annexes
Et des ressorts malicieux
À son travail terriblement complexe,
35 Où, sur le faite, il dressa Dieu.
- 40 Il rabote ses arguments
Et coupe en deux toutes répliques ;
Et ses raisons hyperboliques
Semblent régler le firmament.
- 45 Il explique, par des sentences,
Le problème des existences
Et discute sur la substance.
- Il s'éblouit du grand mystère,
Lui donne un nom complémentaire
Et croit avoir instruit la terre.
- Il est le maître en controverses.
L'esprit humain qu'il bouleverse,
Il l'a coupé en facultés adverses.

- 49 P étrique
 A,B Et fourre l'homme qu'il étrique,
- 50 P excentriques
- 53 P médecin,
- 54 P Qui ramassent en ses travaux irréductibles,
 A Qui ramassent en ses travaux irréductibles
 B,C Qui ramassent, en ses travaux pourtant irréductibles,
- 55 P Chacun pour soi des vérités incompatibles.
 A Chacun pour soi, des vérités incompatibles.
 B,C Chacun pour soi, des arguments incompatibles.
- 57 P D'impossible qu'ils n'aient casé
 A D'impossible qu'il n'ait casé
 B,C D'impossible, qu'il n'ait casé,
- 58 P D'après un strict rigorisme,
 A rigorisme
- 59 P En des tiroirs de syllogismes.
 A-C En ses tiroirs de syllogismes.
- 62 P,A viatique
- 63 P,A sous dans
- 64 P,A enseigne au coin du bourg
- 66 A serinette
- 70 P,A paroisse
- 71 P,A lumière ni

50 Il fourre l'homme qu'il étrique,
À coups de preuves excentriques,
En son système symétrique.

Le menuisier a pour voisins
Le curé et le médecin
Qui retirent de ses travaux pourtant irréductibles,
55 Chacun pour soi, des arguments irrésistibles.

Ses scrupules n'ont rien laissé
D'impossible, qu'il n'ait placé,
D'après un morne rigorisme,
Sur les trois plans d'un syllogisme.

60 Ses plus graves et assidus clients ?
Les gens branlants, les gens bêlants
Qui achètent leur viatique,
Pour quelques sous, dans sa boutique.

Il vit de son enseigne, au coin du bourg,
65 – Biseaux dorés et compas lourd –
Et n'écoute que l'aigre serinette,
À sa porte, de la sonnette.

Il a taillé, limé, sculpté
Une science d'entêté,
70 Une science de paroisse,
Sans lumière, ni sans angoisse.

72	P	Si bien qu'au jour qu'il s'en ira,	Il tourne l'homme qu'il	
	A-C	Si bien qu'au jour qu'il s'en ira	À coups de preuves	30
73	P	cassera	En son système	
74	P,A	jouet		
75	P	Avec l'éternité qu'il avait fait.	Le mensurier a pour	
	A	faite	Le sort et le médecin	
76	<i>En P, ce vers manque.</i>			
77	P	Qui retirent de ses	Qui retirent de ses	
	A	Chacun pour son	Chacun pour son	32
	A-C	D'impossible, car il	D'impossible, car il	
78	P	D'après un mot	D'après un mot	
	A	sur les trois plans	sur les trois plans	
79	P	Les plus graves et	Les plus graves et	
	A-C	Les gens irascibles,	Les gens irascibles,	60
80	P,A	Qui achètent leur	Qui achètent leur	
	A	Pour quelques sous,	Pour quelques sous,	
81	P,A	Il vit de son	Il vit de son	
	A	- Biscuits dorés et	- Biscuits dorés et	62
		Et n'écoute que	Et n'écoute que	
		À sa porte, de la	À sa porte, de la	
		Il a taillé, limé,	Il a taillé, limé,	
		Une science d'acier,	Une science d'acier,	
		Une science de	Une science de	70
		Sans lumière, ni	Sans lumière, ni	

LE SONNEUR

	Aussi, le jour qu'il s'en ira,	A	1
	Son appareil se cassera ;	B	2
	Et ses enfants feront leur jouet,	A, B, C	3
75	De cette éternité qu'il avait faite,	A	4
	À coups d'équerre et de règlette.	B	5
	Que dressa, autour de lui, l'église, en équilibre,	A	6
	Rayée d'éclair, le docteur prie.	C	7
	Le vieux sonneur, le jour où il	A	8
	La bouche ouverte et sans parole,	B	9
	Accourt.	A	10
	La tour,	A-C	11
	Elle apparaît du tonne à battants lourds	C	12
	Déjà s'épand, vers l'horizon, le jour,	B	13
	Le désordre du jour, le jour,	A	14
	Les visages des fous,	B	15
	Peuplent de peur et de tristesse,	A	16
	Et, sur les faces, la croix grande,	B, C	17
	Les carreaux noirs, les carreaux noirs,	A	18
	Les yeux rouges de l'incendie,	B, C	19
	Le vieux sonneur, le jour où il	A	20
	Jetait, à pleins bras, sa règle et sa	B	21
	Le visage des fous, le visage des fous,	A	22
	Le visage des fous, le visage des fous,	B	23
	Le visage des fous, le visage des fous,	A	24
	Le visage des fous, le visage des fous,	B	25
	Le visage des fous, le visage des fous,	A	26
	Le visage des fous, le visage des fous,	B	27
	Le visage des fous, le visage des fous,	A	28
	Le visage des fous, le visage des fous,	B	29
	Le visage des fous, le visage des fous,	A	30

- 1 A aveugles
 3 P l'ouragan meugle ;

Après le vers 3, en P,A, pas de coupure strophique.

- 4 P,B,C Et tout à coup, par au-dessus des pignons noirs,
 A Et tout à coup par au dessus des pignons noirs
 5 P Que dresse autour de lui le crépuscule,
 A Que dresse autour de lui l'église
 C Que tasse, autour de lui, l'église, au crépuscule,
 6 P Blessé d'éclairs, le clocher brûle.
 A d'éclairs le
 8 P La bouche ouverte et sans paroles
 A parole
 9 P Accourt
 A-C Accourt ;

Après le vers 9, en P-C, trois vers terminent la strophe :

- C Et le tocsin qu'il sonne, à battants lourds,
 Rythme en tempête
 Le désespoir qui bat sa tête.
 (1) P,A Et le tocsin qu'il frappe à battants lourds
 B Et le tocsin qu'il frappe, à battants lourds,
 (2) A Tangué en tempête
- 10 A tour
 11 P-C Avec, à son faite, la croix brandie,
 12 P,A Épand vers l'horizon halluciné
 B,C Épand, vers l'horizon halluciné,
 13 P Les crins rouges de l'incendie,
 A-C Les crins rouges de l'incendie.
 14 P illuminé,
 15 P,A Le visage des foules apparues
 16 P,A Peuple de peur et de clameurs les rues
 B,C rues
 17 P,A Et sur les murs soudain éblouissants
 19 P,A sonneur vers la campagne immense
 20 P Jette à pleins glas la crainte et la démençe.
 A Jette à

LE SONNEUR

	Comme un troupeau de bœufs aveugles,		
	Avec effarement, là-bas, au fond des soirs,		
	L'ouragan beugle.		
5	Et tout à coup, par dessus les murs noirs		
	Que dresse, autour de lui, l'église, au crépuscule,		
	Rayé d'éclairs, le clocher brûle.		
	Le vieux sonneur, la tête folle,		
10	La bouche ouverte et sans parole,		
	Accourt.		
	La tour,		
	Elle apparaît comme grandie.		
	Déjà s'épand, vers l'horizon halluciné,		
	Tout l'incendie.		
15	Le bourg nocturne en est illuminé.		
	Les visages des foules apparues		
	Peuplent de peur et de clameurs les rues,		
	Et, sur les murs soudain éblouissants,		
	Les carreaux noirs boivent du sang.		
20	Le vieux sonneur, vers la campagne immense,		
	Jette, à pleins glas, sa crainte et sa démence.		

- LE SONNEUR
- 21 P-C tour,
- 22 P Elle grandit sur l'horizon qui bouge,
A Elle grandit sur l'horizon qui bouge ;
B,C Elle grandit, sur l'horizon qui bouge ;
- 23 P,A Elle est volante en lueurs rouges
B,C Elle est volante en lueurs rouges,
- 24 P Par au-dessus des lacs et des marais.
A-C Par au-dessus des lacs et des marais ;
- 25 P,A ardoises comme
- 26 A d'étincelles
- 27 P,A Fuient dans la nuit vers les forêts ;
B,C forêts ;
- 28 P,A feux les
- 29 P En bûchers noirs qui tout à coup s'allument ;
A et tout à coup s'allument,
B,C s'allument
- 30 P,A Et dans
- 31 P,A brasier qui
- 32 P,A chrétiens comme
- 33 P Le vieux sonneur vacarme autant qu'il peut
A,B peut
- 34 P-C Comme si les flammes brûlaient son Dieu.
- 35 P-C tour,
- 36 B,C entonnoir,
- 37 P-C Par au dedans des murs de pierre,
- 38 P,B,C Gagnant l'étage et le voussoir,
A Gagnant l'étage et le voussoir
- 39 P,A OÙ saute au clair la cloche et sa colère.
- 41 P Volent autour avec des longs cris fous,
A Passent avec
- 43 P,A vol dans
- 44 P,A Battus d'effroi, cassés d'essors,
B,C Hagards d'effroi, lassés d'efforts,
- 45 P Et tout à coup parmi
A Et tout

- La tour !
 Elle remplit tout l'horizon qui bouge ;
 Elle se darde en lueurs rouges
 Jusques au fleuve et aux marais ;
 25 Ses ardoises, comme des ailes
 De paillettes et d'étincelles,
 Fuient, dans la nuit, vers les forêts.
 Au passage des feux, les chaumières s'exhument
 De l'ombre et, tout à coup, s'allument,
 30 Et, dans l'effondrement du faite entier, la croix
 Choit au brasier, qui tord et broie
 Ses bras chrétiens, comme une proie.
 Le vieux sonneur sonne si fort qu'il peut,
 Comme si les flammes frôlaient son Dieu.
 35 La tour !
 Le feu s'y creuse en entonnoir
 Au cœur des murailles de pierre,
 Gagnant la courbe du vousoir
 Où saute et rebondit la cloche en sa colère.
 40 Les corneilles et les hiboux
 Passent, avec de longs cris fous,
 Cognant leur tête aux fenêtres fermées,
 Brûlant leur vol, dans les fumées,
 Hagards d'effroi, brisés d'efforts,
 45 Et, tout à coup, parmi les houles de la foule,
 S'abattant morts.

Le vieux sonneur n'a pas bougé.

- 47 P,A s'avancer vers
B brandies,
- 48 A bout, de
- 49 P,B,C tour,
A tour
- 50 P-C On la dirait tout en rouges buissons
- 52 P,A Se darderaient par à travers les abat-son ;
B,C Se darderaient, par à travers les abat-son ;
- 53 P,A entame
- 54 P,B,C Avec des courbes végétales,
A Avec des courbes végétales
- 56 P,A monumentales
- 57 P D'où les cloches sautent et clament en folie.
A D'où les cloches sonnent et clament en folie.
B,C D'où les cloches sonnent et clament leur folie.
- 58 P,B,C Le vieux sonneur, à bout de crainte et d'agonie,
A Le vieux sonneur à bout de crainte et d'agonie
- 59 P mort dans
A Sonne sa mort dans ses cloches finies.
B,C Sonne sa mort, dans ses cloches finies.
- 60 P-C tours,
- 62 A plâtras
- 63 P,A deux de
- 64 P tué cesse la rage
A tué cesse
- 65 P Soudainement du
- 67 P pencher,
- 68 P,A entend étage par étage
- 69 P Avec des blocs de chocs dans leur descente,
A descente
- 70 P,A bondissantes
- 71 P terre plonger.

Le vieux sonneur voit s'avancer, vers ses cloches brandies
Les mains en or qui bout de l'incendie.

La tour !
50 Elle n'est plus qu'un immense buisson
Dont les branches de flamme
Déborderaient des abat-son ;
Le feu sauvage et convulsif entame,
Avec ses dents brutales,
55 Les madriers et les poulies
Et les poutres monumentales,
D'où les clochers sonnent et clament leur folie.

Le vieux sonneur, sentant venir son agonie,
Sonne sa propre mort, dans ses cloches finies.

60 La tour !
Un décisif fracas,
Gris de poussière et de plâtras,
La casse en deux, de haut en bas.
Comme un grand cri tué, cesse la rage,
65 Soudainement, du glas.
Le vieux clocher
Tout à coup noir semble pencher ;
Et l'on entend, étage par étage,
Avec des heurts dans leur descente,
70 Les cloches bondissantes,
Jusqu'à terre, plonger.

Le vieux sonneur n'a pas bougé.

74	P,A	Fut son cercueil et fut son trou.	Le vieux sonneur vol...
			Les usines en or qui bout de l'acédie
			La tour !
			Elle n'est plus qu'un immense balcon
			Dont les branches de ferment à ses jambons
			Déborderaient des vides
			Le feu sauvage et convulsif entame
			Avec ses dents brûlées
			Les machoirs et les poulies
			Et les poulies montent et descendent
			D'où les clochers sautent et s'ébranlent tout froids
			Le vieux sonneur, bel homme à son époque
			Sonne sa propre mort, dans ses cloches frites
			La tour !
			Un défilé facile
			Gris de poussière et de plâtre
			La case en deux, de haut en bas
			Comme un grand chapeau, case de tige
			Soudainement, du gris
			Le vieux clocher
			Tout à coup noir semble pancher
			Et l'on entend, étagé par étages
			Avec des heurts dans leur descente
			Les cloches bondissantes
			Jusqu'à terre, plonger
			Le vieux sonneur n'a pas bougé

LA VIEILLE

Et la cloche qui défonça le terrain mou
 Fut son cercueil et fit son trou.

Qui vont par les cèpes,
 La vieille au mantelet de cotons,
 Un bandeau noir sur ses yeux,
 Les mains serrant un corbillon,
 Béquille aux charnières grinçantes,
 Taupes, souris, mulots et rats,
 Trottent et radotent après ses pas.

Les troncs et les taillis se parlent :
 Et les oiseaux : hérons, grèbes et harles
 Font comme une bataille d'ailes
 Et de signes au-devant d'elle.

Sut-on jamais de quels pays elle est venue ?
 Des bateleurs qui s'en venaient d'ailleurs
 Un dimanche, sur les routes, l'ont revoté
 A-t-elle aimé les Nixes d'or ? Petit être
 Mais rien n'est sûr, sinon qu'aux temps lointains, un poète
 Exorcisa ses mains qui foudroyaient les dieux.

Depuis, elle a choisi sa retraite et son lit
 Sur un coléau qui domine les plaines,
 D'où chacun sait qu'elle guette les cloches,
 Par sa fenêtre à poussiéreux carreaux,
 Le soir, tout en mêlant les écheveaux
 De ses bontés ou de ses haines.

En A, ce poème manque ; il est remplacé par AU COIN DU BOIS (poème qu'on trouvera dans l'appendice).

- 3 P choient, sur les chemins,
B,C chemins,
4 P-C Les prés et les cépées.
5 P vieille, au
6 P-C Capuchon bas jusqu'au menton,
7 P-C À sauts menus, sur un bâton,
8 P-C Trimballer aux champs sa promenade.
12 P Et les oiseaux : hiboux, grèbes et harles
B,C harles,
15 P Sut-on jamais de quel pays elle est venue ?
21 B,C lot,

LA VIEILLE

- Comme des mains
 Coupées,
 Les feuilles choient sur les chemins
 Qui vont par les cépées.
- 5 La vieille au mantelet de cotonnade,
 Un bandeau noir sous le menton,
 Les mains serrant un court bâton,
 Béquille aux champs sa promenade.
- 10 Taupes, souris, mulots et rats
 Trottent et radotent après ses pas.
 Les troncs et les taillis se parlent ;
 Et les oiseaux : hérons, grèbes et harles
 Font comme une bataille d'ailes
 Et de signes, au-devant d'elle.
- 15 Sut-on jamais de quels pays elle est venue ?
 Des bateleurs qui s'en venaient d'ailleurs
 Un dimanche, sur les routes, l'ont reconnue.
 A-t-elle aimé les Nixes d'or ? Peut-être.
 Mais rien n'est sûr, sinon qu'aux temps lointains, un prêtre
 20 Exorcisa ses mains qui foudroyaient les fleurs.
- Depuis, elle a choisi sa retraite et son lot
 Sur un coteau qui domine les plaines,
 D'où chacun sait qu'elle guette les clos,
 Par sa fenêtre à poussiéreux carreaux,
 25 Le soir, tout en mêlant les écheveaux
 De ses bontés ou de ses haines.

- 27 P broyé
 28 P-C dunes par
 29 P Mais qui s'accroche au sable, avec toute la rage
 30 P De ses pattes et de ses ailes éployées.

Après le vers 30, en P-C, une strophe supplémentaire :

- C Les feuilles choient sur les chemins
 Immensément de bruines trempés,
 Comme des mains
 Coupées.
 31 P-C Qu'on l'aime ou qu'on l'exècre, elle s'en va
 35 P tourment.
 36 P,B clair, parmi les choses ignorées,
 C clair, parmi
 42 P abolies ;
 43 P brumal ;
 48 P Immensément de bruines trempés,

30 Son pauvre toit, là-bas, semble un oiseau broyé,
 Contre les dunes, par quelque vent sauvage,
 Et qui fouille le sable, avec toute la rage
 De ses pattes et de ses ailes reployées.

Qu'on l'aime ou qu'on l'exècre, la vieille va,
 Sur le destin réglant son pas
 Elle est mystère ou certitude,
 Selon ses vagues attitudes
 35 Devant la joie ou le tourment ;
 Ceux qui voient clair parmi les choses ignorées
 Vous expliquent comment
 Elle serait l'âme de la contrée.

40 Âme d'entêtement et de mélancolie,
 Qui se penche vers des secrets perdus
 Et se mire, dans les miroirs fendus
 Des vieilles choses abolies.

Âme de soir fumeux ou de matin brumal,
 Âme d'amour sournois ou de haine finaude
 45 Qui s'en allant au bien, qui s'en allant au mal,
 Y va toujours comme en maraude.

Les feuilles choient sur les chemins,
 Immensément de bruines trempées,
 Comme des mains
 50 Coupées.

- 54 P Qu'à mordre et qu'à ronger les os de la misère,
 C misère,
 55 P-C Aussi, quand les bises des maladies,
 56 P,B Sur les fermes abalourdies,
 C Sur les fermes comme engourdiés,
 57 B,C Soufflent, aux
 59 P Encor, si les couteaux d'orage
 62 P,B Des vieux tilleuls tuméfiés de force.
 C Des vieux tilleuls ramifiés de force.
 63 P Enfin, la vieille sait tout ce qu'on peut,
 B,C peut,
 69 P là-bas

La vieille sait qu'on vient vers elle,
Dès que le désespoir harcèle
Ceux qui n'ont plus, sur terre,
Qu'à mordre et qu'à ronger les os de leur misère.
55 Encore, quand les bises des maladies,
Sur les fermes comme alourdiés,
Soufflent aux fentes de la porte,
Et pénètrent et plus ne sortent.
Encor, si les couteaux d'orages
60 – Éclairs pâles, lueurs sauvages –
Fendent, de haut en bas, l'écorce
Des vieux tilleuls ramifiés en force.
Enfin la vieille sait tout ce qu'on peut
En ce monde, sans le secours de Dieu,
65 Et comme est fort le seul silence
Qui ne darde sa violence
Qu'en des yeux gris, fuyants et brusques
Où les regards, comme en des trous, s'embusquent.
Et la vieille toujours s'en va, là-bas,
70 Avec au-devant d'elle – ailes grandes – son ombre
Et l'infini des taillis sombres ;
Et belettes, mulots et rats
Courent sinistres et légers,
En messagers,
75 Devant ses pas.

76-77 En C, ces vers manquent.

- 77 P Semblent avant d'éclore arder sa pensée.
 78 P Immensément la
 86 P s'éveille en leur lumière bleue ;
 89 P,C Hallucinent si vivement son âme
 90 P devient voyante
 94 P-C chemins
 95 B,C trempés

Et foudre et vent et bourrasques dramatisées
Semblent, avant d'éclore, arder dans sa pensée.
Immensément, la vieille croit en elle,
Comme en une chose éternelle
80 D'accord avec les eaux, les bois, les plaines ;
Les flux de sa pitié ou de sa haine
Se définissent la seule cause
100 Du va-et-vient des sorts et des métamorphoses.
A l'infini, se perpétuent.

La nuit, quand des cheveux de lune
85 Baignent, lisses et froids, les épaules des dunes,
Elle s'éveille, en leur lumière bleue.
Sa volonté se darde alors de lieue en lieue,
Les vieux pays et leurs minuits de flamme
Hallucinent, si vivement, son âme
90 Qu'elle en devient, voyante et prophétesse
Et démêle, parfois, la joie ou la tristesse
Et les sombres ou lumineux présages
Qui font des gestes d'encre et d'or, dans les nuages.

Les feuilles choient sur les chemins,
95 Immensément de bruines trempés,
Comme des mains
Coupées.

98 P-C mourra
 104 P-C Car la vieille de cent ans
 106 P-C À l'infini, se perpétue.

La nuit, quand des chevaux de lune
 baignent, liées et froides, les époules des dunes,
 Elle s'éveille, en leur fumet pieux,
 Sa volonte se dardé alors de liens en liens,
 Les vieux pays et leurs yvains de flamme
 Hallucinent, si vivement, son âme
 Qu'elle en devient, voverie et prophétesse
 Et démêle, parfois, la joie et la tristesse
 Et les ombres ou lumineux pressens
 Qui font des gerbes d'ours et d'or, dans les nuages
 Les feuilles choient sur les chemins
 Immensément de brunes franges
 Comme des mains
 Coupées

LE SILENCE

	Et la vieille point ne mourra.	3	F, A
	Soit une sœur, soit une fille,	4	F, A
100	Avec la même mante et la même béquille,	5	F, A
	Sur les mêmes chemins continuera son pas ;	7	F, A
	Une autre voix dira	9	F
	Le mot de celle qui s'est tue,	12	F, C
	Car les vieilles de cent ans	13	F, A
105	De bourg en bourg, à travers temps,	14	F, A
	À l'infini, se perpétuent.	15	F, C
		16	F
		17	F
		18	F
		19	F
		20	F
		21	F, C
		22	F
		23	F, C
		24	F
		25	F
		26	F
		27	F
		28	F
		29	F
		30	F
		31	F
		32	F
		33	F
		34	F
		35	F
		36	F
		37	F
		38	F
		39	F
		40	F
		41	F
		42	F
		43	F
		44	F
		45	F
		46	F
		47	F
		48	F
		49	F
		50	F
		51	F
		52	F
		53	F
		54	F
		55	F
		56	F
		57	F
		58	F
		59	F
		60	F
		61	F
		62	F
		63	F
		64	F
		65	F
		66	F
		67	F
		68	F
		69	F
		70	F
		71	F
		72	F
		73	F
		74	F
		75	F
		76	F
		77	F
		78	F
		79	F
		80	F
		81	F
		82	F
		83	F
		84	F
		85	F
		86	F
		87	F
		88	F
		89	F
		90	F
		91	F
		92	F
		93	F
		94	F
		95	F
		96	F
		97	F
		98	F
		99	F
		100	F

- 3 P,A Le silence n'a point bougé
 4 P,A Dans la bruyère.
 6 P,A cloche entre
 7 P,A lui rôdent les attelages
 9 P Autour de lui, à la lisière,
 A sapinières
 12 P-C Pour déchirer l'espace intense et mort.
 13 P,A chargé
 14 P,A bougé
 B,C bougé,

Après le vers 14, en P-C, quatre vers terminent la strophe :

- C Et la bruyère, où les soirs plongent
 Par au delà des montagnes de sable
 Et des taillis infinissables,
 Au fond lointain des loins, l'allonge.
 (1) P,A bruyère où
- 15 P Les vents mêmes ne remuent plus les rets
 16 P Que les branches tissent sur les forêts
 A Des longs mélèzes qui se penchent
 17 P Où se mirent en des marais
 A,B Là-bas, où se mirent, en des marais,
 C Là-bas, où il reflète en des marais,
 19 P Seule, parfois, le frôle en des voyages
 A frôle en leurs voyages
 20 P nuages,
 21 P-C Ou quelques fois celle, là-haut,
 22 P D'un vol planant de lents oiseaux.
 A-C D'un vol planant de grands oiseaux.

LE SILENCE

- Depuis l'été que se brisa sur elle
 Le dernier coup d'éclair et de tonnerre,
 Le silence n'est point sorti
 De la bruyère.
- 5 Autour de lui, là-bas, les clochers droits
 Secouent leur cloche, entre leurs doigts,
 Autour de lui, rôdent les attelages,
 Avec leur charge à triple étage,
 Autour de lui, aux lisières des sapinières,
- 10 Grince la roue en son ornière,
 Mais aucun bruit n'est assez fort
 Pour ranimer l'espace intense et mort.
- Depuis l'été de tonnerres chargé,
 Le silence n'a pas bougé.
- 15 Les vents mêmes ne remuent point les branches
 Des vieux mélèzes, qui se penchent
 Là-bas, où il mire, en des marais,
 Obstinement, ses yeux abstraits ;
 Seule, le frôle, en leurs voyages,
- 20 L'ombre muette des nuages
 Ou bien encor, là-haut,
 Le vol planant des grands oiseaux.

- 24 P Rien n'a mordu l'ardent silence autoritaire.
A mordu sur

Après le vers 24, en C, pas de coupure strophique.

- 25 P Ceux qui traversent sa vastitude,
A Ceux qui croisent sa vastitude,
B,C Ceux qui traversèrent sa vastitude,

- 27 P,A Subissent tous l'inquiétude
B,C Ont subi tous l'inquiétude

- 28 P-C De l'inconnu qui l'inocule.

Les vers 29 et 30, en P, sont placés entre les vers 51 et 52.

Après le vers 28, en P et en A, pas de coupure strophique; en B, changement de page.

- 29 A suprême

- 30 A reste indiscontinûment le

- 32 P,A Barrent la vue au clair vers les sentiers d'espoir ;

- 33 P De longs genévriers songeurs

- 34 P Effraient les pas égaux des voyageurs ;

- A Effraient de loin les voyageurs ;

- B,C Effraient les pas des voyageurs ;

- 35 P,A Des sentes étroites et rectilignes

- 36 P Se bifurquent de tours et de lignes malignes

- A Se bifurquent en courbes et lignes malignes,

- B,C S'entremêlent, en

- 37 P,A déplace à tout moment

- 38 P,A mirages vers

- 39 P,A forgé

- 40 P Le polaire silence aux quatre loins de la bruyère

- A Le polaire silence aux quatre coins de la bruyère

- 41 P,A N'a point bougé.

- Depuis le dernier coup d'éclair rayant la terre,
Rien n'a mordu, sur le silence autoritaire.
- 25 Tout pas qui traverse sa vastitude,
Qu'il fasse aurore ou crépuscule,
Subit toujours l'inquiétude
Du mystère qu'il inocule.
- 30 Comme une force ample et suprême,
Il reste, indiscontinûment, le même :
Des murs obscurs de sapins noirs
Barrent la vue au loin, vers des sentiers d'espoir ;
De grands genévriers songeurs
Effraient soudain les voyageurs ;
- 35 Des sentes complexes comme des signes
S'entremêlent en courbes et lignes malignes,
Et le soleil déplace, à tout moment,
Les mirages, vers où s'en va l'égarément.
- 40 Depuis l'éclair par l'orage forgé,
L'âpre silence, aux quatre coins de la bruyère,
N'a point changé.

- 42 P Les grands bergers que leurs cent ans disloquent
 43 P,A loques
 C chiens usés
 44 P,A regardent parfois dans
 45 P or, que
 46 P,A S'asseoir immensément du
 47 P,A Alors les eaux ont peur au pli des mares,
 B,C Alors les eaux ont peur, au pli des mares,
 49 P,A Chaque feuillée à chaque arbuste écoute
 B Chaque feuillée, à chaque arbuste, écoute
 C Chaque feuillée écoute
 51 P,A Tait devant lui les
- Après le vers 51, en P, une strophe supplémentaire, (cf. les vers 29 et 30) :*
- Depuis le dernier coup d'éclair dans le ciel blême
 Comme une force ample et suprême
 Le silence demeure indiscontinûment le même.
- 53 P Sous les chaumes et leurs cassines,
 A-C cassines,
 54 P,A sentir là-bas
 56 P,A Cassés d'ennui et d'impuissance,
 57 P,A tiennent sous
 58 P,A Comme aux aguets – et redoutant de voir,
 60 P Soudainement s'ouvrir dans
 A Soudainement s'ouvrir

LE FOSSOYEUR

Les vieux bergers que leurs cent ans disloquent
 Et leurs vieux chiens, usés et comme en loques,
 Le regardent, parfois, dans les plaines sans bruit,
 45 Sur les dunes en or que les ombres chararrent,
 S'asseoir, immensément, du côté de la nuit.
 Alors les eaux ont peur, au bord des mares.
 La bruyère se voile et blêmit toute,
 Chaque feuillage à chaque arbuste écoute,
 50 Et le couchant incendiaire
 Tait, devant lui, les cris brandis de sa lumière.
 Et les hameaux qui l'avoisinent,
 Sous les chaumes de leurs cassines
 Ont la terreur de le sentir, là-bas,
 55 Dominateur, quoique ne bougeant pas ;
 Mornes d'ennui et d'impuissance,
 Ils se tiennent, sous sa présence,
 Comme aux aguets – et redoutent de voir,
 À travers les brumes qui se desserrent,
 60 Soudainement, s'ouvrir, dans la lune, le soir,
 Les yeux d'argent de ses mystères.
 Et tous les jours, par les chemins blancs,
 Ils arrivent les cervueils blancs ;
 Infinitement, ils arrivent vers lui de loin,
 Du fond des bourgs, du fond des coins
 Perdus, dans la campagne immense ;
 Ils arrivent, suivis de gens en noir,
 À toute heure, jusques au soir,
 Et, dès l'aube, leurs longs cortèges recommencent.

- 3 P,A toujours un
 5 B,C lui, quelques
 7 P,A éternellement par
 8 P,A tempête chavirées.
 9 P Le sol, il n'est que trous et bosses.
 A-C sol, il
 10 P Aux quatre coins bâillent des fosses :
 A-C Aux quatre coins, bâillent des fosses :
 11 P,B,C pierres,
 A L'hiver, le froid y fend des pierres
 12 A entend
 14 P,A Vivre la mort qui germe au fond des bières.
 B,C Vivre la mort, qui germe au fond des bières.
 15 P pas
 16 P,A Le fossoyeur amène et couche en terre
 17 P,A Sa durable misère humaine.
 18 P,A Et tous les jours, par les chemins circonvolants
 19 P arrivent, les cercueils blancs,
 20 P,A Infiniment, ils arrivent vers lui des loins,
 21 A coins,
 22 P,A Perdus dans
 25 P Et dès l'aube leurs
 A-C Et dès

LE FOSSOYEUR

- Là-bas,
 Dans le jardin des ifs et des trépas,
 Depuis toujours, un homme bêche
 La terre sèche.
- 5 Autour de lui quelques saules se survivant
 Pleurent – et quelques fleurs navrées
 D'être éternellement, par la pluie et le vent
 Et la tempête, chavirées.
- 10 Le sol ? – il n'est que trous et bosses ;
 De ci, de là, bâillent des fosses :
 L'hiver, le froid y fend les pierres ;
 L'été, pendant les juins, on y entend,
 Par le silence haletant,
 Vivre la mort au fond des bières.
- 15 Depuis des temps qu'il ne sait pas,
 Le fossoyeur emplit la terre
 Des cadavres de sa misère.
- Et tous les jours, par les chemins dolents,
 Ils arrivent les cercueils blancs ;
- 20 Infiniment, ils arrivent vers lui de loin,
 Du fond des bourgs, du fond des coins
 Perdus, dans la campagne immense ;
 Ils arrivent, suivis de gens en noir,
 À toute heure, jusques au soir,
- 25 Et, dès l'aube, leurs longs cortèges recommencent.

- 26 P,A glas
- 30 P,B,C Voici ses désirs fous vers les soirs mortuaires,
A Voici ses désirs fous vers les soirs mortuaires
- 32 P,A Immobiliers pour à jamais, en des suaires.
B,C Tachant de sang le lin pieux de ses suaires.
- 33 P Voici ses souvenirs ternis, ployés, tordus,
- 34 P Et leurs regards venant par à travers les heures,
A loin par à travers les heures
- 35 P Lui rappeler la peur dont ils se meurent ;
A-C Lui rappeler la peur dont leurs âmes se meurent ;
- 36 P Voici le torse en deux de son orgueil fendu.
- 37 P Voici son héroïsme à qui rien ne répond,
A-C Voici son héroïsme à qui rien ne répond ;
- 38 P Son courage ployant sous la lourde armature
A ployant sous sa lourde armature
- 39 A vaillance avec
- 40 P Silencieux et s'en allant en pourriture.
A Silencieux, et s'en allant en pourriture.
B,C Et ses grands yeux, changés en nids de pourriture.
- 42 P-C Marcher vers lui, avec leurs poids de cercueils blancs.
- 43 P,A pensées

Après le vers 44, en B, pas de coupure strophique.

Le fossoyeur entend des glas,
 Tout au lointain, sous les cieux las,
 Depuis des temps qu'il ne sait pas.

Les cercueils blancs sont pleins de ses douleurs :
 30 Voici ses appels fous vers les soirs mortuaires,
 Voici ses deuils d'il ne sait quoi, voici ses pleurs
 Déshonorant le lin pieux des blancs suaires.

Voici ses souvenirs et leurs regards usés
 À venir de si loin, par à travers les heures,
 35 Lui rappeler l'affre et l'effroi dont ils se meurent.
 Voici le torse en deux de son orgueil cassé.

Voici son héroïsme à qui nul ne répond ;
 Son courage ployant, sous sa lourde armature,
 Et sa pauvre vaillance, avec des trous au front,
 40 Et ses espoirs changés en nids de pourriture.

Le fossoyeur regarde au loin les chemins lents
 Marcher vers lui, avec leur poids de cercueils blancs.

Ce sont encor ses plus nettes pensées,
 Une à une, sous sa tiédeur, décomposées ;

45 A Ce sont ses blancs amours des jours naïfs,
 46 P,A Souillés en

Après le vers 46, en P-C, une strophe supplémentaire :

C Ce sont ses fiers serments muets, faits à soi-même,
 Qu'il a biffés, comme on entaille un diadème ;
 (2) P,A Qu'il a rayés comme on entaille un diadème ;

Après le vers 48, en P-C, onze vers répartis en cinq strophes :

C Le fossoyeur, au son des glas,
 Bêche le coin des ifs et des trépas,
 Depuis des temps qu'il ne sait pas.

Voici son rêve, éclos en joie et oubliance,

(5) Qu'il a lâché dans les soirs noirs de la science.

Qu'il a vêtu de plume et de flamme cueillies
 – Ailes rouges – aux vols passants de la folie,

Qu'il a lancé, parmi les loins inaccessibles,
 Là-haut, vers la conquête en or de l'impossible,

(10) Et qui retombe en lui des grands cieux réfractaires,
 Sans même avoir touché l'immobile mystère.

(1) P fossoyeur au son des glas

(2) P,A trépas

(4) P,A rêve éclos en joie et oubliance

(5) P,A Qu'il a lâché dans les prés noirs de la science,

(6) P Qu'il a vêtu de braise et de flamme cueillie

A Qu'il a vêtu de braise et de flamme cueillies

(7) P – Ailes rouges – aux buissons fous de la folie,

(8) P,A lancé parmi les loins inaccessibles

(9) P Là-bas, vers la conquête en or de l'impossible

A Là-bas, vers la conquête en or de l'impossible,

Après le vers (9), en A, un changement de page ;

en B, pas de coupure strophique.

49 P,A remue à coups de bêche

50 *En P, ce vers manque.*

A las

51 P Tenacement, la terre sèche.

45 Ce sont ses purs amours des jours naïfs,
 Souillés, en des miroirs tentateurs et lascifs ;

Et le geste de son vouloir en coup d'éclair
 Qui gît inerte et qu'il ne peut redresser clair.

Le fossoyeur remue, à coups de bêche,
 Avec ses bras maigres et las,
 50 - Depuis quels temps ? - la terre sèche.

Devant le dévouement offrant ses mains

60 Le fossoyeur ardent et las,
 Cachant son mal, au son des glas,
 Fatigue, à coups de bêche,
 La terre sèche.

Et puis voici les peurs, au bord des suicides,
 65 Quand l'heure qui remet vainc l'heure qui décide

Et puis le crime et sa terreur qu'il a tâtes,
 Avec ses maigres doigts furtifs et exaltés.

Et puis, sa manie âpre et sa rage fervente
 D'être celui qui vit de sa propre épouvante.

70 Et puis, le doute immense et l'affroi violent
 Et la folie, avec ses yeux de marbre blanc.

- 52 A voici pour son angoisse et son remords
- 54 P,A prières
- 55 P,A écouté dans
- 57 P,A rire quand
- 58 P,A sombre
- 59 P Devant le dévouement levant ses mains dans l'ombre.
- 60 A las
- 61 P mal au
- A mal au son des glas
- 62 P,A Fatigue à coups de bêche
- 64 P Et puis voici ses peurs au bord des suicides,
- A Et puis aussi les peurs au bord des suicides
- 66 P,A tâtés
- 68 P puis sa
- 71 P,A folie avec

(1) P. fouoyer au son des glas

(2) P,A. tates

(3) P,A. être éche en pie et a-diance

(4) P,A. Qu'il a bêche dans les peurs noirs de la science,

(5) P. Qu'il a bêche de braise et de flamme cueillie

A. Qu'il a bêche de braise et de flamme cueillies

(6) P. — Aller toujours — aux business fous de la folie,

(7) P,A. avant jusqu'aux feintes inaccessibles

(8) P. La-bas, vers la conquête en or de l'impossible

A. La-bas, vers la conquête en or de l'impossible,

Après le son (2), et 4, voir changement de page

et 2, voir le couplet strophique

49 P,A. remués dans le bœuf

50 En P, ce vers unique

A. las

51 P. Transmutant le vers unique

Et les voici, pour son angoisse et son remords,
Les pardons refusés à ceux qui avaient tort.

55 Et les voici les pleurs muets et les prières,
Qu'il n'a point écoutés, dans les yeux de ses frères.

Et les voici l'insulte aux humbles et aux doux
Et le rire, quand ils ployaient les deux genoux.

Et le sarcasme aride ou le reniement sombre,
Devant le dévouement offrant ses mains dans l'ombre.

60 Le fossoyeur ardent et las,
Cachant son mal, au son des glas,
Fatigue, à coups de bêche,
La terre sèche.

65 Et puis voici les peurs, au bord des suicides,
Quand l'heure qui remet vainc l'heure qui décide.

Et puis le crime et sa terreur qu'il a tâtés,
Avec ses maigres doigts furtifs et exaltés.

Et puis, sa manie âpre et sa rage fervente
D'être celui qui vit de sa propre épouvante.

70 Et puis, le doute immense et l'effroi violent
Et la folie, avec ses yeux de marbre blanc.

72-75 En C, ces vers manquent.

- 72 P fossoyeur avec
 A fossoyeur avec terreur
 73 A glas
 74 P,A cesse à coups de bêche
 75 P, A passé la

Et les voit l'insulte aux humbles et aux doux
 Et le tue quand ils ploient les deux genoux
 Et le sarcasme arde ou le reniement sombre
 Devant le dévouement offrant ses mains dans l'ombre
 Le fossoyeur ardent et las
 Cachant son mal, au son des glas,
 Fatigue, à coups de bêche,
 La terre sèche
 Et puis voici les peurs, au bord des suicides,
 Quand l'heure qui remet vainc l'heure qui décide
 Et puis le crime et sa terreur qu'il a tâlés,
 Avec ses maigres doigts luis et exalés
 Et puis, sa main âpre et sa rage fervente
 D'être celui qui vit de sa propre épouvante
 Et puis, le doute immense et l'effroi violent
 Et la folie, avec ses yeux de marbre blanc

Après le vers 75, en P-B, nous nous quittons cinq strophes ; en C, seule la cinquième strophe a été conservée :

B Il regarde les jours liés — et les présents
 Mûtant chaque instant d'avent rédimant,
 Tordant, entre leurs mains, dont les doigts bougent
 Goutte à goutte, le sang futur de son cœur rouge,

(7) Mûtant, avec leurs dents, qui broient et cassent,
 La chair de l'avent pour n'en laisser que la carcasse ;
 Le fossoyeur, avec terreur,
 La tête en proie au son des glas,
 Jette sans cesse, à coups de bêche,
 Sur son passé, la terre sèche.

75

80 Mais les horizons des Nord
 (1) P
 (2) P Tordant entre leurs doigts dont les doigts bougent
 A Tordant entre leurs doigts dont les doigts bougent
 Pour aussitôt à reboucher toujours
 (3) P Mûtant avec leurs dents qui broient et cassent
 (4) P Mûtant avec leurs dents qui broient et cassent
 85 Au long des bornes
 (5) P Et démontant, en des cercueils empiisonnés
 A montant en des cercueils empiisonnés
 (6) P Ses jours déjà défunts depuis non encore nés.
 A Ses vœux déjà défunts bien du'ils ne soient point nés.
 Avant le vers (9), en P, deux vers commencent la strophe :
 Bien que le champ des îles et des trépas
 Soit déjà plein des cercueils
 (9) P A là-bas
 (10) P A, lourd le
 (11) P A, Tanguec aux horizons en deuil.
 Entre les vers (11) et 76 en P, A, pas de couplet strophique.

77 P A Intermittent un jour leurs
 81 P Immensément aiment
 A Immensément aiment les biches
 82 P Halle près des calvaires
 A Halle près
 83 P reprendre à
 A reprendre à dos d'hommes sur des civières
 84 P A, morte
 85 A bornes
 86 P Du fond de l'inconnu d'où l'éclair come

Après le vers 75, en P-B, onze vers qui forment cinq strophes ; en C, seule la cinquième strophe a été conservée :

B Il regarde les jours tués — et les présents
Matant chaque sursaut d'avenir frémissant,

Tordant, entre leurs mains, dont les doigts bougent,
Goutte à goutte, le sang futur de son cœur rouge,

(5) Mâchant, avec leurs dents, qui broyent et cassent,
La chair de l'avenir pour n'en laisser que la carcasse ;

Et lui montrant, en des cercueils emprisonnés,
Ses vœux déjà défunts bien que non encor nés.

Le fossoyeur entend là-bas,

(10) Toujours plus lourd, le son des glas
Tanguer, aux horizons des Nords.

(1) P tués et

(3) P Tordant entre leurs poings tristes dont les doigts bougent
A Tordant entre leurs poings dont les doigts bougent

(4) P goutte le

(5) P Mâchant avec leurs dents longues qui broyent et cassent
A Mâchant avec leurs dents qui broyent et cassent

(6) P carcasse

A carcasse,

(7) P Et dénombrant, en des cercueils emprisonnés,
A montrant en des cercueils emprisonnés

(8) P Ses jours déjà défunts quoique non encor nés.

A Ses vœux déjà défunts bien qu'ils ne soient point nés.

Avant le vers (9), en P, deux vers commencent la strophe :

Bien que le champ des ifs et des trépas
Soit déjà plein des ses cercueils,

(9) P,A là-bas

(10) P,A lourd le

(11) P,A Tanguer, aux horizons en deuil.

Entre les vers (11) et 76 en P, A, pas de coupure strophique.

77 P,A Interrompaient un jour leurs

81 P Immensément suivent

A Immensément suivent les bières

82 P halte près des calvaires

A halte près

83 P reprendre à

A reprendre à dos d'hommes sur des civières

84 P,A morne

85 A bornes

86 P Du fond de l'inconnu d'où l'effroi corne.

Dites ! si les cloches hallucinantes
Interrompaient, un jour, leurs angoisses sonnantes,
Si le cortège illimité des morts
N'encombrait plus les grand'routes de ses remords !

80 Mais les bières – avec des pleurs et des prières –
Immensément, suivent les bières,
Faisant halte, près des calvaires,
Pour aussitôt reprendre, à dos d'hommes, sur des civières,
Leur marche uniforme et morne,
85 Au long des champs, au long des clos, au long des bornes,
Au long de l'inconnu d'où l'effroi corne.

Après le vers 75, ce P-E, onze vers qui forment cinq strophes ; en C, seule la cinquième strophe a été conservée :

- B il regarde les jours tués — et les présents
 Mêlant chaque suraut d'avenir frémissant,
 Perdant, entre leurs mains, dont les doigts bougent,
 Goûte à goûte, le sang futur de son cœur rouge,
 Mêlant, avec leurs dents, qui broient et cassent,
 Le chair de son réal, qui pour leurs yeux se casse,
 87 A appui
 88 A lui
 89 P cacher sous terre
 A terre
 91 P,A planter avec des doigts irrésolus
 92 P Depuis quels temps ? il ne sait plus,
 Mais les pierres — avec des pleurs et des prières —
 Immensément, suivent les lignes
 Et dans la nuit, dans les yeux des citadins
 Pour aussitôt reprendre à tous hommes, sur des citernes
 Leur marche infinie et morte
 Au long des champs, au long des clos, au long des bornes
 Au long de l'inconnu d'où l'éclair corne
 Et dans les yeux des citadins
 A
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 585
 586
 587
 588
 589
 590
 591
 592
 593
 594
 595
 596
 597
 598
 599
 600
 601
 602
 603
 604
 605
 606
 607
 608
 609
 610
 611
 612
 613
 614
 615
 616
 617
 618
 619
 620
 621
 622
 623
 624
 625
 626
 627
 628
 629
 630
 631
 632
 633
 634
 635
 636
 637
 638
 639
 640
 641
 642
 643
 644
 645
 646
 647
 648
 649
 650
 651
 652
 653
 654
 655
 656
 657
 658
 659
 660
 661
 662
 663
 664
 665
 666
 667
 668
 669
 670
 671
 672
 673
 674
 675
 676
 677
 678
 679
 680
 681
 682
 683
 684
 685
 686
 687
 688
 689
 690
 691
 692
 693
 694
 695
 696
 697
 698
 699
 700
 701
 702
 703
 704
 705
 706
 707
 708
 709
 710
 711
 712
 713
 714
 715
 716
 717
 718
 719
 720
 721
 722
 723
 724
 725
 726
 727
 728
 729
 730
 731
 732
 733
 734
 735
 736
 737
 738
 739
 740
 741
 742
 743
 744
 745
 746
 747
 748
 749
 750
 751
 752
 753
 754
 755
 756
 757
 758
 759
 760
 761
 762
 763
 764
 765
 766
 767
 768
 769
 770
 771
 772
 773
 774
 775
 776
 777
 778
 779
 780
 781
 782
 783
 784
 785
 786
 787
 788
 789
 790
 791
 792
 793
 794
 795
 796
 797
 798
 799
 800
 801
 802
 803
 804
 805
 806
 807
 808
 809
 810
 811
 812
 813
 814
 815
 816
 817
 818
 819
 820
 821
 822
 823
 824
 825
 826
 827
 828
 829
 830
 831
 832
 833
 834
 835
 836
 837
 838
 839
 840
 841
 842
 843
 844
 845
 846
 847
 848
 849
 850
 851
 852
 853
 854
 855
 856
 857
 858
 859
 860
 861
 862
 863
 864
 865
 866
 867
 868
 869
 870
 871
 872
 873
 874
 875
 876
 877
 878
 879
 880
 881
 882
 883
 884
 885
 886
 887
 888
 889
 890
 891
 892
 893
 894
 895
 896
 897
 898
 899
 900
 901
 902
 903
 904
 905
 906
 907
 908
 909
 910
 911
 912
 913
 914
 915
 916
 917
 918
 919
 920
 921
 922
 923
 924
 925
 926
 927
 928
 929
 930
 931
 932
 933
 934
 935
 936
 937
 938
 939
 940
 941
 942
 943
 944
 945
 946
 947
 948
 949
 950
 951
 952
 953
 954
 955
 956
 957
 958
 959
 960
 961
 962
 963
 964
 965
 966
 967
 968
 969
 970
 971
 972
 973
 974
 975
 976
 977
 978
 979
 980
 981
 982
 983
 984
 985
 986
 987
 988
 989
 990
 991
 992
 993
 994
 995
 996
 997
 998
 999
 1000

LE VENT

Et le vieil homme usé et sans appui,
 Les regardant venir de l'infini vers lui,
 N'a d'autre lot que de cacher, sous terre,
 90 Sa mort multiple et fragmentaire
 Et de planter, avec des doigts irrésolus,
 – Depuis quels temps ? – il ne sait plus –
 À la hâte, des croix dessus.

Aux puits des fermes,
 10 Les saux de fer et les poulies
 Grincant
 Aux citernes des fermes,
 Les saux et les poulies
 Grincant et criant
 15 Le vent rille le long de la
 Les feuilles mortes des bourrelets
 Le vent sauvage de Novembre
 Le vent mord, dans les branches
 Des nids d'oiseaux
 20 Le vent râpe du fer
 Et précipite l'avalanche,
 Rageusement du vieil hiver,
 Rageusement, le vent,
 Le vent sauvage de Novembre.

En P, un titre différent : LES VENTS QUI HURLENT.

- 1 P,A infiniment
 2 P Voici le vent, cornant novembre ;
 A-C Novembre,
 3 P,A bruyère infiniment
 5 P démembre
 6 P lourds battants
 A lourds battants les bourgs,
 B,C bourgs,
 8 P Le vent sauvage de novembre.
 9 P,A fermes
 11 P,A Grincent.
 12 P,A fermes
 14 P-C crient

Après le vers 14, en P-C, un vers termine la strophe :

- C Toute la peur, dans leurs mélancolies.
 (1) P,A Toute la mort dans leurs mélancolies.
 B Toute la mort, dans leurs mélancolies.
- 15 P Le vent rafle sur les eaux
 A rafle le long de l'eau
 17 P - Le vent sauvage de novembre, -
 18 P,A mord dans les branches
 21 P,A Et peigne au loin les avalanches,
 B,C Et peigne, au loin, les avalanches,
 24 P Le vent sauvage de novembre.

LE VENT

- 25 Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
- 5 Qui se déchire et se démembrer,
En souffles lourds, battant les bourgs ;
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.
- 10 Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient.
- 15 Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux ;
- 20 Le vent râpe du fer
Et précipite l'avalanche,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

LE VENT

- 25 P,A lamentables
 26 P Des lucarnes rapiécées
 28 P,A De vitre et de papier.
 29 P – Le vent sauvage de novembre ! –
 30 A bistre
 31 P À toute volée, à travers airs,
 32 P À toute volée, à coup d'éclairs,
 33 P noir, fauche
 36 P Le vent sauvage de novembre.
 37 P,A chaumes à cropetons
 38 P,A Autour de leurs clochers d'église
 B,C Autour de leurs clochers d'église,
 39 P,A Sont soulevés sur leurs bâtons;
 40 P Les vieux chaumes et leur auvent
 A-C Les vieux chaumes et leurs auvents
 42 P Au vent sauvage de novembre.
 A-C Novembre.
 44 P croix
 45 P,A Tombent comme
 B,C vol,
 46 P Rabattu mort contre le sol.
 A Rabattu noir contre le sol.
 B Rabattu noir, contre le sol.
 C Tout à coup noir, contre le sol.

- 25 Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
– Le vent sauvage de Novembre ! –
- 30 Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
- 35 Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.
- Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour des vieux clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons ;
- 40 Les vieux chaumes et les auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre ;
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
- 45 Tombent, comme un grand vol
Qui se rabat contre le sol.

Le vers 47, en P, forme une strophe (monostique):

- P – Le vent sauvage de novembre –
 49 P rencontré, le
 A vent
 50 P-C routes,

Après le vers 50, en P-C, un vers supplémentaire :

- C Criant de froid, soufflant d'ahan,
 (1) P d'ahan ?
 51 P rencontré, le
 52 P Celui des peurs et des déroutes ?
 A-C Celui des peurs et des déroutes ;
 53 P vu cette
 A nuit-là
 54 P bas
 55 P que n'en
 A que n'en pouvant plus
 57 P,A Criaient comme des bêtes
 60 P Voici le vent cornant,
 61 P Le vent hurlant novembre.

L'AVENTURIER

Le vent sauvage de Novembre,
 Le vent,
 L'avez-vous rencontré le vent,
 50 Au carrefour des trois cents routes ?
 L'avez-vous rencontré le vent,
 Le vent des peurs et des déroutes,
 L'avez-vous vu, cette nuit-là,
 Quand il jeta la lune à bas,
 55 Et que, n'en pouvant plus,
 Tous les villages vermoulus
 Criaient, comme des bêtes,
 Sous la tempête ?

 Sur la bruyère, infiniment,
 60 Voici le vent hurlant,
 Voici le vent cornant Novembre.

 Pendant des ans et puis des ans,
 Il fut cet or, comme un levain,
 Pour que jusques au fond de soi la haine
 Fermentât dans ses veines.

En A, un titre différent : LA FERME ARDENTE.

- 2 A-C Le regard fou, le cœur cassé,
 4 A Subitement
 6 A-C À la morte qui tant aima
 7 A Le valet blond et son tourment,
 B,C Le valet blond et leur serment,
 8 A On vacarma des funérailles
 B,C On vacarma des funérailles,
 13 A adultère.
 B,C Leur adultère.
 14 A-C lui
 V lui. (*Erreur typographique évidente. Nous corrigeons.*)
 15 A Et dans son lit il s'endormit.
 B,C Et, dans son lit, il
 16 A-C Le valet fou courut le monde
 18 A pays où
 20 A hallucine autant
 22 A or comme
 23 A-C Pour que chauffât la haine
 24 A Régulière, parmi ses veines.
 B,C Implacable, parmi ses veines.

L' AVENTURIER

- 25 Quand le valet chassé,
 Le regard fou, le cœur brisé,
 De la ferme sortit,
 Subitement,
 5 La fermière rendit l'esprit.
 À la morte qui tant l'aima
 Depuis le jour de leur serment,
 On ménagea des funérailles,
 Le soir,
 10 Avec, autour du catafalque noir,
 De grands cierges et des ferrailles.
 Puis on couvrit de terre
 Son adultère ;
 Et le fermier rentra chez lui
 15 Et dans leur lit il s'endormit.
 Le valet blond courut le monde
 Du port d'Anvers à Trébizonde,
 Jusqu'aux pays, où l'or nouveau
 Monte des mains vers le cerveau
 20 Et hallucine, autant qu'un vin.
 Pendant des ans et puis des ans,
 Il but cet or, comme un levain,
 Pour que jusques au fond de soi la haine
 Fermentât dans ses veines.

L'AVENTURIER

- 26 A plaine
 27 A d'or il
 29 A mort que
 30 A fermier vannée.
 B,C Avaient, sur
 32 A regraça jusques aux toits
 33 A pourries
 36 A Et coqs entrant par la fenêtre ouverte.
 B,C Et vols entrant, par la fenêtre ouverte.
 Après le vers 36, en A, une coupure strophique.
 38 A Et dans la chambre où
 39 A mort
 40 A dresser comme un trône le
 42 A enfin les
 43 A Renversèrent hors de leurs poches

- 25 Et puis, un jour de mâle destinée,
Vers son clocher et vers sa plaine,
Tout sanguin d'or, il s'en revint.
- La ferme était abandonnée,
Depuis la mort, que les années
30 Avaient sur le fermier, vannée.
- Le valet blond refit la métairie ;
Il regrafa, jusques aux toits,
Au long des murs fanés et des cloisons pourries,
La robe en fleur des autrefois :
- 35 Badigeon blanc et portes vertes
Et fenêtres à l'aube et au soleil ouvertes.
La vigne, aux pignons clairs, s'adorna d'or
Et, dans la chambre, où s'accomplit
L'amour et puis la mort,
- 40 Il fit dresser, comme un trône, le lit.
- Les jours encore après les jours passèrent,
Lorsqu'en automne enfin, les cloches
Renversèrent, hors de leurs poches,
L'anniversaire.

- 45 A s'en vint au cimetière
- 46 A Chercher dans son tombeau
- 48 A-C Et dont le cœur était tout en lumière.
- 49 A seul
- B,C dressa, devant
- 50 A Droite et grande dans son linceul,
- B,C Droite et grande, dans son linceul,
- 51 A l'emporta comme
- 53 A squelette
- 54 A douceur sur
- 58 A-C Les crins rouges funèbrement froissés,
- 59 A-C Qui remuaient leurs avalanches,
- 61 A morte en
- 62 A joies
- 65 A âme comme une soie
- 66 A Flottait autour

Avant le vers 67, en A-C, quatre vers commencent la strophe :

- C La lampe et sa flamme d'argent tissée
 Se souvenait des soirs de l'amoureuse année
 Et brûlait là, ainsi qu'une pensée
 Ardente encore de sa chaleur fanée.
- (2) A,B année,

45 Le valet blond s'en vint, au cimetière,
 Chercher, dans son tombeau,
 Celle dont le regard était si beau
 Et dont le cœur était sa plus douce lumière.
 Il la dressa devant lui seul,
 50 Droite et grande, dans le linceul,
 Et l'emporta, comme effaré
 De son crime presque sacré.

Il étala le cher squelette,
 Avec douceur, sur les draps blancs.
 55 Les vers touffus et ruisselants
 Lui paraissaient une toilette
 D'anneaux et de boucles aux hanches.
 Les cheveux d'or atrocement froissés,
 Qui retombaient en avalanches,
 60 Il les chauffa de ses baisers.
 Il prit la morte, en ses deux bras fidèles,
 Comme jadis au temps des joies,
 Et le présent s'imprégna d'elle.

La chambre était restée amie
 65 Et son âme, comme une soie,
 Flottait, autour de l'endormie.

- 67 A meubles en
 70 A Dressaient en l'air leurs panneaux de silence
 72 A-C Le bien gardé secret des superbes luxures.
Après le vers 72, en A-C, une strophe :
 C Le valet blond comprit, dès cet instant, toute sa vie,
 Et que cette heure ne serait
 D'aucune autre heure, désormais,
 Pour lui-même, suivie.
 (1) A comprit dès cet instant, toute sa vie
 (3) A heure désormais
 (4) A lui-même suivie.
- 77 A-C Il adorait la pourriture
 78 A De celle hélas qui lui serait l'extrême amour
 B,C De celle, hélas ! qui lui serait l'extrême amour,
 80 A Puisqu'il avait vaincu la sépulture,
 81 A Et qu'il était comme autrefois à ses côtés.
 82 A penchait sur
 84 A répondait comme
Après le vers 84, en A, une coupure strophique.
 85 A-C auréole,
 86 A-C Les pieds minces dont les grands ongles droits
 87 A draps sinistrement,
 88 A Il recouvrait leurs os par peur du froid ;
 B,C Il recouvrait leurs os, par peur du froid ;
 90 A,B Vers la gorge déserte et l'épaule flexible,
 C Vers la gorge déserte et l'épaule inflexible,
 91 A sanglotait comme
 92 A anéanti dans
 93 A chimère
 94 A Et sur les dents et sur les lèvres purulentes
 B,C Et, sur les dents et sur les lèvres purulentes,
 95 A-C Il apaisa longtemps sa bouche violente.
Après le vers 95, en B, pas de coupure strophique.

- Les grands meubles, en leurs vieux coins,
 Dont la présence fut témoin
 De la longue et funèbre absence,
 70 Dressaient leurs panneaux de silence
 Et surgissaient avec, au fond de leurs serrures,
 Le secret bien gardé des superbes luxures.
- Avec ses mains qui ne la sentaient pas,
 Avec ses yeux qui ne la voyaient pas,
 75 Avec son cœur aveugle et fou,
 À mots fervents, à deux genoux,
 L'homme adorait la pourriture
 De celle, hélas ! qui lui était l'immense amour,
 Et qui vivait ! puisque son corps voyait le jour,
 80 Puisqu'il avait vaincu sa sépulture,
 Et qu'elle était, comme autrefois, à ses côtés.
- Il se penchait, sur l'oreiller fêté,
 Au guet d'une ancienne parole
 Et répondait, comme s'il l'entendait.
 85 Le front lui paraissait orné d'une auréole ;
 Des pieds minces dont les grands ongles droits
 Sortaient des draps, sinistrement,
 Il recouvrait les os, par peur du froid ;
 Il s'en allait tel un aimant
 90 Vers la gorge perdue et l'épaule inflexible,
 Il sanglotait, comme un perdu vers l'impossible,
 L'esprit anéanti, dans la lumière
 Aveuglante de sa chimère,
 Et, sur les dents et sur les lèvres,
 95 Il apaisa longtemps sa folie et sa fièvre.

- 97 A Qu'au verger vert leurs mains jadis avaient semées,
 B,C Qu'au verger vert, leurs mains, jadis, avaient semées,
 98 A parfums
 99 A fortes sur
- Après le vers 99, en A-C, quatre vers terminent la strophe :*
- C C'était le souvenir des âmes végétales,
 Si doucement, que les roses sentimentales
 Se détachaient vers elle, et laissaient leurs pétales
 Dormir, en baisers clairs, parmi ses doigts défunts.
 (4) A Dormir en baisers clairs parmi
- 101 A Une lune d'été prolongeait droit,
 103 A L'ombre en marche des peupliers nocturnes.
 B,C L'ombre grande des peupliers nocturnes.
 104 A-C haut, pour que l'on vît leurs tragiques voyages
 106 A s'éloignaient sans
 107 A Tandis que dans
 109 B,C taillés, dans
 110 A-C lait,
 111 A-C Par le matin lucide et frais,
 113 A-C l'attendait,
 116 A lit,
 B,C ensemble, autour du lit,
 117 A Et s'y coucha lui-même et puis selon tel vœu
 B,C Et s'y coucha lui-même – et puis selon tel vœu,
 118 A Sauvagement y
 119 A d'abord
 120 A Comme un regret et un délit
 121 A croître en éclats d'or
 122 A triomphale
 123 A-C Comme le vent dans la rafale.

Les fleurs, les merveilleuses fleurs aimées,
 Qu'au jardin vert, leurs mains, jadis, avaient semées,
 Suspendaient l'or et les parfums,
 En grappes fortes, sur la morte.

100 Dehors, dans la nuit moite et taciturne,
 Une lune d'octobre allongeait droit,
 Comme pour défendre et protéger le toit,
 Un double rang de peupliers nocturnes.
 105 Trop haut pour que l'on vît leurs tragiques voyages,
 Une bande d'oiseaux traversaient les nuages
 Et s'éloignaient, sans bruit,
 Tandis que, dans la ferme, au bord des routes,
 Les fenêtres rougeoyaient toutes :
 Morceaux de chair taillés dans le cœur de la nuit.

110 Quand l'aube ouvrit ses yeux de lait
 Au jour lucide et frais,
 Le valet fou comprit que désormais
 La morte était bien morte et l'attendait
 Avec son âme, ailleurs ;
 115 Il laissa choir les pauvres fleurs
 Toutes ensemble autour du lit
 Et s'y coucha lui-même – et puis selon son vœu,
 Sauvagement, y mit le feu.

120 La flamme arda sourde d'abord,
 Comme un regret, comme un délit,
 Pour croître, en éclats d'or,
 Et s'épandre complète et triomphale,
 Pareille au vent dans la rafale.

124	A	fois	
125	A	Le valet blond ouït sa pourpre voix	
127	A	résigné il	
128	A,B	Sous le linceul et dans la mort.	
	C	Près de la morte et dans la mort.	
129	A	brandies	
131	A	droits	100
132	A	Saignaient déjà tout l'incendie,	
133	A	s'en venaient vers les messes d'aurore	
101	A	Un double rang de photographes	
102	A	Trop haut pour que l'on vit leurs trapèzes	
103	A	Une bande d'oiseaux traversent les nuages	105
104	A	Et s'éloignent sans bruit	
105	A	Tandis que dans la terre, au bord des routes	
106	A	Les fenêtres rougeoyant toutes ;	
107	A	Morceaux de chair taillés dans le cœur de la terre	
108	A	Et	
109	A	Quand l'aube ouvrit ses yeux de lait	110
110	A	Au jour lucide et frais,	
111	A	Le valet fou comptait que demain	
112	A	La morte était en route	
113	A	Avec son âme allentée	
114	A	Il jetait choir les paupers fleurs	115
115	A	Toutes ensemble autour de lui	
116	A	Et s'y coucha lui-même – et puis regarda son ombre	
117	A	Sauvagement y mit le feu.	
118	A	Et	
119	A	La flamme arda sourde d'abord,	
120	A	Comme un regret, comme un défit	120
121	A	Pour croire, en éclats d'or,	
122	A	Et s'épandit complète et triomphale,	
123	A	Partelle au vent dans la ténacité	

LES CORDIERS

Une dernière fois,
 125 Le valet blond ouït sa propre voix
 Dire les mots qui sont toute la vie ;
 Puis résigné, il étendit son corps
 Sur son amante et dans la mort.
 Et le feu large et ses flammes brandies,
 130 Par à travers la ferme et ses grands toits
 Et les fenêtres de ses murs droits,
 Tordaient déjà tout l'incendie,
 Que ceux qui s'en venaient, vers les messes d'aurore,
 Ne savaient point encore
 135 Quel viol noir de ses mystères,
 Pendant la nuit, avait subi la terre.
 Qui jalonnent, à point, l'horizon
 De l'un à l'autre bout du monde
 Les chanvres clairs, toujours en train
 Continuellement durant des jours et des nuits
 Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encore,
 Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
 20 Que mêle à son travail la glissante lumière,
 Au long des clos et des maisons,
 Le blanc cordier visionnaire
 Du fond du toit et du mystère,
 Attire à lui les horizons.

En P, une dédicace : À Élisée Reclus

- | | | |
|----|-----|---|
| 1 | P,A | village au pied des digues |
| 4 | P | visionnaire, |
| 6 | P,A | Combine avec prudence entre ses mains |
| 7 | A-C | Le jeu tournant de fils lointains |
| 9 | A | Là-bas |
| 10 | A | las |
| 11 | P | Un ronflement de roue encore s'écoute. |
| 13 | P,A | parallèlement sur des râteaux |
| 14 | P,A | Qui jalonnent à points égaux |
| 15 | P | De l'un à l'autre bout de la route, |
| | A-C | bout la route, |
| 16 | P | Les chanvres clairs tressent leurs chaînes, |
| | A | Les chanvres clairs tressent leurs chaînes |
| 21 | P | Au long des clos, toujours, et des maisons, |
| | A | maisons |
| 22 | B,C | visionnaire, |
| 23 | P,A | Du fond du soir tourbillonnaire |
| | B,C | Du fond du soir tourbillonnaire, |

LES CORDIERS

- 5 Dans son village, au pied des digues,
 Qui l'entourent de leurs fatigues
 De lignes et de courbes vers la mer,
 Le blanc cordier visionnaire
 À reculons, sur le chemin,
 Combine, avec prudence, entre ses mains,
 Le jeu tournant des fils lointains
 Venant vers lui de l'infini.
- 10 Là-bas,
 En ces heures de soir ardent et las,
 Un ronflement de roue encor s'écoute.
 Quelqu'un la meut qu'on ne voit pas ;
 Mais parallèlement, sur des râteaux,
 Qui jalonnent, à points égaux,
 15 De l'un à l'autre bout, la route,
 Les chanvres clairs tendent leurs chaînes
 Continûment, durant des jours et des semaines.
- 20 Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,
 Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
 Que mêle à son travail la glissante lumière,
 Au long des clos et des maisons,
 Le blanc cordier visionnaire
 Du fond du soir et du mystère,
 Attire à lui les horizons.

- 25 P,A horizons, ils
 B horizons ? ils
 C horizons ? – ils
- 26 P Exploits, fureurs, haines, combats
- 27 P Pleins de silence ou pleins de voix,
 A Pleurs de silence ou pleurs de voix,
 B,C Pleurs de terreurs, sanglots de voix,
- 28 P autrefois
- 29 P convulsés
- 30 P Comme les temps qui sont passés.
- 31 P somnambule
- 33 P,A Quand la droite de Dieu vers les Chanaans bleus
- 34 P,A route en or au fond des
- 38 P, A immense immensément
- 39 P évocatoire,
- 40 P La croix blanche de ciel, la croix rouge d'enfer
- 42 P victoire
- 44 P,A Vécue et morte, à coups de crime et de tocsins,
 B,C tocsin,
- 45 P assassins
- 46 P Avec, au-dessus d'eux, la Mort folle et splendide.
- 47 P rouges

25 Les horizons ! ils sont là-bas :
 Regrets, fureurs, haines, combats,
 Hymnes chantés à grandes voix ;
 30 Les horizons des autrefois,
 Sereins ou convulsés :
 Tels les gestes dans le passé.

Jadis – c'était la vie errante et somnambule,
 À travers les matins et les soirs fabuleux,
 35 Quand la droite de Dieu, vers les Chanaans bleus,
 Traçait la route en or, au fond des crépuscules.

Jadis – c'était la vie énorme, exaspérée,
 Sauvagement pendue aux crins des étalons,
 40 Soudaine, avec de grands éclairs à ses talons
 Et vers l'espace immense, immensément cabrée.

Jadis – c'était la vie ardente, évocatoire ;
 La Croix blanche de ciel, la Croix rouge d'enfer
 45 Marchaient, à la clarté des armures de fer,
 Chacune à travers sang, vers son ciel de victoire.

Jadis – c'était la vie écumante et livide,
 Vécue et morte, à coups de crime et de tocsin ;
 50 Bataille entre eux, de proscripteurs et d'assassins,
 Avec, au-dessus d'eux, la mort folle et splendide.

- 48 P bouge
- 49 P Au long des clos toujours et des maisons,
- 50 P visionnaire
A-C visionnaire,
Nous rétablissons la virgule en V. (Faute typographique évidente.)
- 51 P Du fond du soir tourbillonnaire
A Du fond du soir divitiaire
B,C Du fond du soir tourbillonnaire,
- 53 P horizons, ils
A horizons, ils sont là-bas
B là-bas
C horizons ? – ils
- 54 P Travail, science, ardeurs, combats
A,B Travail, science, ardeurs, combats ;
C Travail, science, ardeurs, combats.
- 55 P Les horizons, ils sont passants,
A Les horizons, ils sont passants
B Les horizons ? ils sont passants
C Les horizons ? — ils sont passants
- 56 P Avec, en leurs miroirs de soirs
A-C Avec, en leurs miroirs de soirs,
- 63 P,A Qu'on la mesure et qu'on la pèse exactement,
B,C Qu'on la mesure et qu'on la pèse, exactement,
- 64 P-B Que seul l'inane éther bombe le firmament
C Que seul l'inane éther creuse le firmament
- 66 P une usine et la matière.
- 67 P Et rouge y roule et vibre en ces caveaux
A vibre en des caveaux
B,C caveaux,
- 68 P-C Où se forgent d'ahan les miracles nouveaux

70 Entre des champs de lins et d'osiers rouges,
 Sur le chemin où rien ne bouge,
 Au long des clos et des maisons,
 50 Le blanc cordier visionnaire,
 Du fond du soir et du mystère,
 Attire à lui les horizons.

Les horizons ? ils sont là-bas :
 Travail, savoir, ardeurs, combats ;
 55 Les horizons ? ils sont pesants
 De nuages qui dessinent, le soir,
 L'image en deuil des temps présents.

Voici – c'est un amas de feux qui se démènent
 Où des sages, ligüés en un effort géant,
 60 Précipitent les Dieux pour changer le néant
 Vers où tendra l'élan de la science humaine.

Voici – c'est une chambre où la pensée avère
 Qu'on l'y mesure et qu'on l'y pèse, exactement,
 Que seul l'immense éther domine au firmament
 65 Et que la mort s'éduque en des cornets de verre.

Voici – c'est une usine ; et la matière intense
 Et rouge y roule et vibre, en des caveaux
 Où se forgent soudain les miracles nouveaux
 Qui absorbent la nuit, le temps et la distance.

- 71 P Ployé sous les mille ans dont il lève le poids
 A Ployé sous les cent ans dont il lève le poids,
 72 P,A Et d'où sortent avec terreur de larges voix
 74 P régulière
 76 P,A Qui frôle en se couchant les clos et les maisons,
 77 A-C visionnaire,
 78 P Du fond du soir tourbillonnaire,
 A Du fond du soir auréolaire,
 B,C Du fond du soir tourbillonnaire,
 80 P,A Les horizons, ils sont là-bas :
 81 P combats
 82 P,B,C définir,
 83 P En images, vers l'avenir,
 A avenir
 84 B,C plages,
 85 B,C soirs, dans
 87 P bleus :
 88 P,A,C deux
 89 P partis, vers
 90 P contraires,
 91 P Le poing morne du doute entr'ouvre au clair ses doigts,
 A Le poing morne du doute entr'ouvre au clair ses doigts.
 92 P,A L'œil regarde s'unir dans l'essence les lois

- 70 Voici – c'est un palais de lasse architecture
 Ployé sous les cent ans dont il soutient le poids,
 Et d'où sortent, avec terreur, de larges voix
 Invoquant le tonnerre en vol vers l'aventure.
- 75 Sur la route muette et régulière,
 Les yeux fixés vers la lumière
 Qui frôle, en se couchant, les clos et les maisons,
 Le blanc cordier visionnaire
 Du fond du soir et du mystère
 Attire à lui les horizons.
- 80 Les horizons ? – ils sont là-bas :
 Lueurs, éveils, espoirs, combats,
 Les horizons qu'il voit se définir
 En espérances d'avenir,
 Par au delà des plages
- 85 Que dessinent les soirs dans les nuages.
- 90 Là-haut – parmi les loins sereins et harmoniques,
 Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus,
 Le rêve et le savoir le gravissent tous deux,
 Séparément partis vers un palier unique.
- 90 Là-haut – l'éclair s'éteint des chocs et des contraires.
 Le poing morne du doute entr'ouvre enfin ses doigts.
 L'œil regarde s'unir, dans l'essence, les lois
 Qui fragmentaient leurs feux en doctrines horaires.

- 94 P Là-haut, l'esprit plus fin darde sa violence
 A-C Là-haut – l'esprit plus fin darde sa violence
- 97 P Tient en ses mains les clefs du colossal silence.
 A Tient en sa main les clefs du colossal silence.
- 98 P-B se crée
 C âme humaine, se crée,
 99 A en tous ;
- 100 P Et s'élève, selon qu'il choit plus à genoux
 A Et s'élève selon qu'il choit plus à genoux
- 102 P Et c'est la paix ardente et vive, – avec ses urnes
 A-C Et c'est la paix ardente et vive, avec ses urnes
- 103 P soir
- 104 P,B,C Où s'allument, ainsi que des charbons d'espoir,
 A Où s'allument ainsi que des charbons d'espoir
- 105 P,A de l'air les grands
- 106 P Dans son village aux pieds des digues
 A village au pied
- 108 P,A Sinueuses vers les lointains tourbillonnaires,
 B,C Sinueuses, vers les lointains tourbillonnaires,
- 109 P visionnaire
- 110 P,A maisons
- 111 P,A Absorbe en lui les horizons.

LE FORGERON

95 Là-haut – l'esprit aigu darde sa violence
Plus loin que l'apparence et que la mort. Le cœur
Se tranquillise et l'on dirait que la douceur
Tient, en sa main, les clefs du colossal silence.

100 Là-haut – le Dieu qu'est toute âme humaine se crée,
S'épanouit, se livre et se retrouve en tous
Ceux-là, qui sont tombés, parfois, à deux genoux,
Devant l'humble tendresse et la douleur sacrée.

105 Et c'est la paix ardente et qui penche ses urnes
De régulier bonheur sur ces pays de soir,
Où s'allument, ainsi que des brandons d'espoir,
Dans la cendre de l'air, les grands astres nocturnes.

110 Dans son village, au pied des digues
Qui l'entourent de leurs fatigues
De lignes et de courbes vers la mer,
Le blanc cordier visionnaire,
Au long des clos et des maisons,
Absorbe, en lui, les horizons.

- 1 En P, A, un vers différent :
 Dans le village et le soir lourd,
- 1 En B,C, un vers différent :
 Sur la route, près des labours,
- 3 P-C Depuis les temps déjà si vieux, que fument
- 5 P,A Martèle étrangement près des flammes intenses,
- 6 P À grands coups pleins, les longues lames
- 12 A tâcheron
- Après le vers 15, en P,A, une coupure strophique ; en B, changement de page.
 Nous rétablissons la coupure strophique en V.*
- 18 P Tumultueux, au long des plaines,
 A-C plaines ;
- 20 P,A Fixent avec pitié ou méfiance
 B,C Fixent, avec pitié ou méfiance,
- 21 P-C Ses lents yeux doux remplis du seul silence.
- 22 P, A peine

LE FORGERON

Sous son hangar, au fond des cours,
Le forgeron énorme et gourd,
Depuis les temps déjà lointains que fument
Les émeutes du fer et des aciers sur son enclume,
5 Martèle, étrangement, près des flammes intenses,
À grands coups pleins, les pâles lames
Immenses de la patience.

Tous ceux du bourg qui habitent son coin,
Avec la haine en leurs deux poings,
10 Muette,
Savent pourquoi le forgeron
À son labeur de tâcheron,
Sans que jamais
Ses dents mâchent des cris mauvais,
15 S'entête.

Mais ceux d'ailleurs dont les paroles vaines
Sont des abois, devant les buissons creux,
Au fond des plaines,
Les agités et les fiévreux
20 Scrutent, avec pitié et méfiance,
Ses lents regards remplis du seul silence.

Le forgeron travaille et peine,
Au long des jours et des semaines.

LE FORGERON

- 26 P Sa rage sourde et séculaire ;
 31 P Du fer au clair et de l'éclair.
 32 P-C front
 33 P,A Lisse de crainte et pur d'affronts,
 34 p rayonne ;
 35 P couronne,
 36 P-C obstinément,
 38 P Les marteaux noirs, libres et transformants
 39 P Et ses muscles s'équarissent pour la conquête
 A Et ses muscles s'élargissent pour la conquête
 B Et ses muscles s'élargissent, pour la conquête
 C Et ses muscles se contractent, pour la conquête

25	Dans son brasier, il a jeté Les cris d'opiniâtreté, La rage sourde et séculaire ; Dans son brasier d'or exalté, Maître de soi, il a jeté Révoltes, deuils, violences, colères,	41 42 43 44 45 46
30	Pour leur donner la trempe et la clarté Du fer et de l'éclair.	47 48
35	Son front, Exempt de crainte et pur d'affronts, Sur les flammes se penche, et tout à coup rayonne. Devant ses yeux, le feu brûle en couronne. Ses mains grandes, obstinément Manient, ainsi que de futurs tourments, Les marteaux clairs, libres et transformants Et ses muscles se fortifient, pour la conquête	49 50 51 52 53 54 55 56 57
40	Dont le rêve dort en sa tête.	58

- 41 P-C Il a compté les maux immesurables ;
- 42 P Les conseils nuls donnés aux misérables,
A-C Les conseils nuls donnés aux misérables ;
- 43 P Les aveugles de soi, qui conduisent les autres,
A-C Les aveugles du soi, qui conduisent les autres ;
- 44 P faux apôtres,
- 45 P La justice par ses textes barricadée,
A La justice par ses textes barricadée ;
- 46 P idée,
B,C sa corne, au front
- 48 P villes,
- 49 P Le village, barré par l'ombre immense et noire
- 50 P comminatoire,
- 51 P,A Les pauvres gens sur qui pèsent les pauvres chaumes
- 52 P l'aumône,
B,C genoux, devant
- 53 *En P-C, un vers différent :*
C La misère dont plus aucun remords ne bouge,
(1) P, A bouge
- 54 P Serrant en main l'arme qui sera rouge,
A Serrant en main l'arme qui sera rouge ;
- 55 P,A Le droit de vivre et de grandir suivant sa force
- 56 P Serré dans les treillis nouveaux des lois retorses,
A Serré dans
- 58 P Éteinte, entre les doigts pincés de la morale,
A-C Éteinte, entre
- 60 P,A diamant où
- 61 *En P,A, un vers différent :*
A Et, par delà les vœux et les promesses
(1) P promesses,
B,C promesses,
- 62 P,A Vers ceux que l'on redoute ou vers ceux qu'on oppresse
B,C À ceux que l'on redoute ou bien que l'on oppresse,
- 63 P-C Le recommencement toujours de la même détresse.

Il sait, il a compté les maux immesurables :
Les coupables conseils donnés aux misérables ;
Les arguments qu'on oppose les uns aux autres ;
La langue en fiel durci des faux apôtres ;
45 La justice par des textes barricadée ;
L'effroi plantant sa corne au front de chaque idée ;
Les bras géants d'ardeur, également serviles,
Dans la santé des champs ou la fièvre des villes ;
Le village, coupé par l'ombre immense et noire
50 Qui tombe en faux du vieux clocher comminatoire ;
Les pauvres gens, sur qui pèsent les pauvres chaumes,
Jusqu'à ployer leurs deux genoux devant l'aumône ;
La misère qui sort des bois, qui sort des bouges,
Serrant entre ses mains l'arme qui sera rouge ;
55 Le droit de vivre et de grandir, suivant sa force,
Serré, dans les treillis noueux des lois retorses ;
La lumière de joie et de tendresse mâle,
Éteinte entre les doigts pincés de la morale ;
L'empoisonnement vert de la pure fontaine
60 De diamant, où boit la conscience humaine
Et puis, malgré tant de serments et de promesses
À ceux que l'on redoute et pourtant qu'on oppresse,
Le recommencement toujours de leur même détresse.

Seule, parmi les nuits qui s'écoulent
L'heure est à prendre, où ces instants naissent.

- 64 A-C forgeron sachant
 65 B,C épilogue, autour
 66 P-C longtemps ne
 67 P actes.
 69 P assomme
 71 P volonté,
 75 P-C Ployer les lois qui font rouler les mondes.

Après le vers 75, en P-B, une coupure strophique.

- 78 P,A cœur moins
 79 P Nocturnes et stoïciens,
 80 P,A immense
 81 P-C Ces millions de désespoirs n'ayant qu'un seul amour
 85 B,C tourne, vers
 87 P,A prendre où

65 Le forgeron, sachant combien
On épilogue autour des pactes,
Depuis longtemps ne dit plus rien :
L'accord étant fatal au jour des actes ;
Il est l'incassable entêté
70 Qui vainc ou qu'on assomme ;
Qui n'a jamais lâché sa fierté d'homme
D'entre ses dents de volonté ;
Qui veut tout ce qu'il veut si fortement,
Que son vouloir broierait du diamant
75 Et s'en irait, au fond des nuits profondes,
Ployer les lois qui font tourner les mondes.
Autour de lui, quand il écoute
Tomber les pleurs, goutte après goutte,
De tant de cœurs, moins que le sien
80 Tranquilles et stoïciens,
Il se prédit que cette rage immense,
Ces millions d'ardeurs n'ayant qu'un seul amour
Ne peuvent point faire en sorte, qu'un jour,
Pour une autre équité, les temps ne recommencent
Ni que le levier d'or qui fait mouvoir les choses
85 Ne les tourne vers les claires métamorphoses.

Seule, parmi les nuits qui s'enténébreront
L'heure est à prendre, où ces instants naîtront.

- 88 P,A là-bas
- 89 En P-C, un vers différent :
Haletante, comme des pas,
- 90 P,A taisent
- 91 A-C thèses ;
- Après le vers 92, en P-C, une coupure strophique.
- 92 P,A silencieux
- Après le vers 95, en P-C, une coupure strophique.
- 98 P-C Que darde au loin le front géant des destinées –
- 99 P-C insatiable,
- 102 P,A puissant
- 103 P,A Puisqu'il sera la pure essence de la vie.

Pour l'entendre sonner là-bas,
 Sévère et dure comme un glas,
 90 Que les clameurs et les gestes se taisent,
 Autour des drapeaux fous claquant au vent des thèses
 Et qu'on dispute moins, et qu'on écoute mieux.
 L'instant sera saisi par les silencieux,
 Sans qu'un prodige en croix flamboie aux cieux
 95 Ni qu'un homme divin accapare l'espace.
 La foule et sa fureur qui toujours la dépasse
 – Étant la force immensément hallucinée
 Que darde au loin la volonté des destinées –
 Fera surgir, avec ses bras impitoyables,
 100 L'univers neuf de l'utopie insatiable ;
 Les minutes s'envoleront d'ombre et de sang
 Et l'ordre éclora doux, généreux et puissant,
 Puisqu'il sera, un jour, la pure essence de la vie.

- 106 P,A Voit devant lui comme s'ils étaient,
 B,C Voit, devant lui, comme s'ils étaient,
- 107 P Ces temps où fixement les plus simples éthiques
 A Ces temps où fixement les plus simples éthiques
 B,C Ces temps, où fixement les plus simples éthiques
- 109 P L'homme ne sera plus pour l'homme un loup rôdant
- 110 P,A droit qu'à
- 111 P,A inconnue
- 112 P,A nue
- 114 P,A Les sacs ventrus de l'or seront saignés
 B,C Les sacs ventrus de l'or seront saignés,
- 115 P-C rouge ;
- 117 P,A clair quand
- 118 P,A l'homme au
 B,C effort,
- 119 B,C s'éterniserait, en
- 120 B,C Dispensera, vers tous, sa vie accidentelle ;
- 121 P,A Des paroles qu'aucun livre ne fait prévoir
- 123 P,A Le faible aura sa part dans l'existence altière
- 124 *En P,A, un vers différent :*
 – Devenue ample, et digne et bonne – et la matière
 B,C Il aimera son sort – et la matière
- 125 P Confessera peut-être un jour ce qui est Dieu.
 A Confessera peut-être un jour ce qui fut Dieu.
 B,C Confessera peut-être, alors, ce qui fut Dieu.

Le forgeron dont l'espoir ne dévie
105 Vers les doutes ni les affres, jamais,
Voit, devant lui, déjà, comme s'ils étaient,
Ces temps où fermement les plus simples éthiques
Diront l'humanité paisible et harmonique :
L'homme ne sera plus, pour l'homme, un loup rôdant
110 Qui n'affirme son droit, qu'à coups de dents ;
L'amour dont la puissance encore est inconnue,
Dans sa profondeur douce et sa charité nue,
Ira porter la joie égale aux résignés ;
Les sacs gonflés de lucre et d'or seront saignés ;
115 Un soir d'ardente et large équité rouge
Disparaîtront palais, banques, comptoirs et bouges ;
Tout sera simple et clair, quand l'orgueil sera mort,
Quand l'homme, au lieu de croire à l'égoïste effort
Qui s'éterniserait en une âme immortelle,
120 Dispensera vers tous sa vie accidentelle ;
Des paroles, qu'aucun livre ne fait prévoir,
Débrouilleront ce qui paraît complexe et noir ;
Le faible aura sa part dans l'existence entière,
Il aimera son sort – et l'obscur matière
125 Confessera, peut-être alors, ce qui est Dieu.

127	P,A	flamboyance	
129	<i>En P-C, un vers différent :</i>		
	P,A	Dans le village et le soir lourd,	102
	B,C	Sur la route, près des labours,	
132	P,A	Martèle à	
110	P,A	L'homme ne se sent plus pour l'homme, au long chemin,	
111	A,B	Qui n'aime son droit, qu'à coups de dents,	110
112	P,A	L'amour dont la puissance encore est incertaine,	
114	P,A	Dans sa profondeur, dans sa grande issue,	
115	B,C	La porter la joie égale aux résignés ;	
117	P,A	Les sacs gonflés de lucas et d'or seront égarés,	
118	P,A	Un soir d'ardente et large, épaule rouge,	115
	B,C	Disparaissent paisibles, bandes, complots et horges ;	
119	B,C	Tout sera simple et clair, quand l'écueil sera mort,	
121	P,A	Quand l'homme, au lieu de croire à l'égalité,	
123	P,A	Qui s'étonne et se livre à une étrange étude,	
124	P,A	Dispersent vers tous sa vie accidentelle,	120
	B,C	Des paroles qui au ciel, sans le fait prévu,	
125	P	Déroulent ce qui paraît complexe et noir,	
	A	Le faible aux pas dans l'existence d'hier,	
	B,C	Il n'aura son sort, et il obscur, même assés,	
		Confessera, peut-être alors, ce qui est Dieu.	125

LES MEULES QUI BRÛLENT

130

Avec l'éclat de cette lucide croyance
 Dont il fixe la flamboyance,
 Depuis des ans, devant ses yeux,
 Sous son hangar, au fond des cours,
 Le forgeron énorme et gourde,
 Comme s'il travaillait l'acier des âmes,
 Martèle, à grands coups pleins, les lames
 Immenses de la patience et du silence.

11-12 P-C
 1 P-A
 2 P-A
 4 P-C
 6 P
 7 P
 8 P-C
 9 P
 10 P-C
 11-12 P-C
 C
 13 P
 14 P
 A-C
 15 P-C
 P
 A
 B-C
 P-C
 P
 P-A
 B-C
 P-B-C
 A
 P
 A-B
 C
 A
 P-C
 - Une meule qui brûle !

- 1 P,A La plaine au loin des soirs s'est allumée
 2 P,A sons
 4 P-C brûle ! –
 6 P houle,
 7 P Et par les cours, les chiens de la campagne ululent.
 A Et par les cours, les chiens de garde ululent.
 8 P-C brûle ! –
 9 P ronfle, et
 10 P-C déploie,
 11-12 *En P-C, deux vers différents :*
 C Ou sinueuse et virgulante
 S'enroule en chevelure ardente ou lente
 (1) P virgulante,
 (2) P s'enroule en chevelure ardente et lente,
 A s'enroule en chevelure ardente et lente
 13 P Puis s'apaise et se détache,
 14 P Et ruse et se dérobe, ou rebondit encor,
 A-C encor :
 15 *En P-C, un vers différent :*
 P Et voici, clairs, de la braise et de l'or
 A Et voici, clairs, de la boue et de l'or
 B,C Et voici, clairs, de la boue et de l'or,
 16 P-C Dans le ciel noir qui s'empanache.
 17 P – Et brusquement une autre meule au loin s'allume ! –
 18 P,A Elle est immense et comme un trousseau rouge
 B,C Elle est immense – et comme un trousseau rouge
 19 P,B,C Qu'on agite de sulfureux serpents,
 A Qu'on agite de sulfureux serpents
 20 P Les feux ? – Ils sont passants sur les arpens,
 A,B Les feux ? ils sont passants sur les arpens
 C Les feux ? – ils sont passants sur les arpens
 21 A bouge
 23 P-C brûlent ! –

LES MEULES QUI BRÛLENT

25 La plaine, au fond des soirs, s'est allumée,
 Et les tocsins cassent leurs bonds de sons,
 Aux quatre murs de l'horizon.

– Une meule qui brûle !

5 Par les sillages des chemins, la foule,
 Par les sillages des villages, la foule houle
 Et dans les cours, les chiens de garde ululent.

– Une meule qui brûle !

10 La flamme ronfle et casse et broie,
 S'arrache des haillons qu'elle déploie ;
 La flamme rouge et débordante
 S'épand en chevelure ardente
 Puis s'apaise soudain et se détache
 Et ruse et se dérobe — ou rebondit encor ;

15 Et voici, tout à coup, de grands jets d'or
 Dans le ciel noir qu'ils empanachent.

– Quand brusquement une autre meule au loin s'allume ! –

20 Elle est immense – et comme un faisceau rouge
 De longs et lumineux serpents.
 Les feux ? – ils se tordent sur les arpent
 Et les fermes et les hameaux, où bouge,
 De vitre à vitre, un caillot rouge.

– Une meule qui brûle !

- 24 P Les champs ? Ils s'illuminent en frayeurs,
A,B champs ? ils
- 25 P Des tout à coup de bois se lèvent en lueurs ;
A Des tout à coup de bois se lèvent en lueurs
- 26 *En P, un vers différent :*
De grands spectres d'arbres bougent sur les labours ;
- 27 B,C cabrés, vers
- 28 P Des vols d'oiseaux s'appesantissent
- 29 P Et choient dans les brasiers ; des échos sourds
A choient dans
- 30 P sol – et
A sol et c'est la mort
- 32 P,A Et ressurgie aux poings en l'air de l'incendie.
B,C Et ressurgie, aux poings en l'air de l'incendie.
- 33 P – Et brusquement, une autre encor, là-bas,
A Et le silence après la peur – mais quoi là-bas,
B là-bas,
- 34 A Quoi donc là-bas, dans le soir las,
- 35 *En P,A, un vers différent :*
P Tache d'un nouveau feu le noir du crépuscule. –
A Tache d'un nouveau feu les noirs du crépuscule ?
- 36 P-C brûle ! –
- 37 P carrefours des
- 38 *En P-C, un vers différent :*
C Font des gestes hallucinés,
(1) P hallucinés.
- 40-41 *En P-C, deux vers différents :*
C Lèvent leurs bras déracinés
Vers les flammes en étendards.
(2) P étendards
A étendards,
- 42 P Et les obstinément silencieux,
A Tandis que les obstinément silencieux,
- 43 P,A Avec de la stupeur aux yeux – regardent.
- Les vers 43-44, en B,C, n'en font qu'un.*
B,C Des fous, avec de la stupeur dans les yeux – regardent.
- 45 P-C brûle ! –

25 Les champs ? – ils s'illimitent en frayeurs ;
Des frondaisons de bois se lèvent en lueurs,
Sur les marais et les labours ;
Des étalons cabrés vers la terreur hennissent ;
D'énormes vols d'oiseaux s'appesantissent
Et choient, dans les brasiers – et des cris sourds
30 Sortent du sol ; et c'est la mort,
Toute la mort brandie
Et ressurgie, aux poings tendus de l'incendie.

Et le silence après la peur – quand, tout à coup, là-bas
Formidable, dans le soir las,
35 Un feu nouveau remplit les fonds du crépuscule ?

– Une meule qui brûle !

Aux carrefours, des gens hagards
Frappent leur front avec leurs poings ;
Les enfants crient et les vieillards
40 Prennent le Christ et les saints à témoin
Du sort qui les atteint et les poignarde,
Tandis qu'au loin, obstinément silencieux,
Des fous, avec de la stupeur aux yeux,
Regardent.

45 – Une meule qui brûle !

Aux vers 46-50, en P-C, des vers différents :

- C (1) L'air est rouge, le firmament
 On le dirait défunt, sinistrement,
 Sous les yeux clos de ses étoiles.
 Le vent chasse des cailloux d'or,
 (5) Dans un déchirement de voiles.
 Le feu devient clameur hurlée en flamme
 Vers les échos, vers les là-bas,
 (1) P firmament ?
 (2) P On le dirait tué sinistrement
 A On le dirait perdu sinistrement
 (3) P Sous l'éclipse de ses étoiles.
 (4) P, A d'or
 (6) P Le feu devient clameur hurlée en flammes

51 P Sur l'autre bord, où peu à peu les au-delà

52 B,C songe :

53-54 En P,C, deux vers différents :

- C Toute la plaine ? – elle est de braise, de mensonge,
 De sang et d'or – et la tourmente
 (1) P Toute la plaine tournoie en un mensonge
 A Toute la plaine, elle est braise, de mensonge,
 B Toute la plaine ? elle est de braise, de mensonge,

55-56 En P, A, deux vers différents :

- A Grandit et perpétue en rébellions
 Si largement son vol au Nord des tourbillons,
 (1) P Grandit encor et perpétue en rébellions
 (2) P Si largement son vol au nord de tourbillons,

55 B,C Emporte avec un tel élan,

56 B,C firmament,

57 P Que vers les loins de l'épouvante,

A Que vers les loins de l'épouvante

B,C Que vers les fins de l'épouvante,

58 P Le ciel entier semble partir.

A Le ciel lui-même semble partir.

B,C Le ciel entier semble partir.

La terre est rouge, immensément.
On ne voit plus l'étoile au firmament.
Le feu multiplié de plaine en plaine
Reprend à chaque instant vie et haleine.
50 Il se projette encor plus loin, là-bas,
Sur l'autre bord, où brusquement les au-delà
Du fleuve s'éclairent comme un songe.
Tout est terreur, folie, acharnement, mensonge,
Brasier et sang – et la tourmente
55 Propage avec un tel élan
La mort passagère du firmament
Que jusqu'au bout de l'épouvante
Le ciel entier semble parti.

La terre est rouge, immensément
 On ne voit plus l'étoile au firmament
 Le feu multiple de plaines en plaines
 Reprend à chaque instant vie et haleine
 Il se projette en tourbillons, la-bas
 Sur l'autre bord, où bruyamment les turbidons
 Du fleuve s'éclaircissent comme mensonges
 Tout est terreur, folie, acharnement, mensonge
 Brasier et sang et la fournaise
 Propage avec un tel élan
 La mort passagère du firmament
 Où l'âme au bout de l'épouvante

51 P Sur l'autre bord, où ne se voit plus l'étoile au firmament
 52 B.C songe :

53-54 En P.C. deux vers différents :
 C. Toute la plaine ? - elle est de braise, de mensonge,
 De sang et d'or - et la fournaise
 (1) P. Toute la plaine tournoie en un mensonge
 A. Toute la plaine, elle est braise, de mensonge,
 B. Toute la plaine ? elle est de braise, de mensonge,

55-56 En P. A. deux vers différents :
 A. Grandit et perpétue en rébellions
 Si largement son vol au Nord des tourbillons,
 (1) P. Grandit encor et perpétue en rébellions
 (2) P. Si largement son vol au nord des tourbillons,

57 B.C. Emporte avec un tel élan,
 58 B.C. firmament
 59 P. Que vers les loix de l'épouvante,
 A. Que vers les loix de l'épouvante
 B.C. Que vers les loix de l'épouvante.
 60 P. Le ciel entier semble parler
 A. Le ciel lui-même semble parler
 B.C. Le ciel entier semble parler

Les Apparus dans mes chemins

1891

A. Ethelind Doman

TABLA DES SIGLES

- F : Formulaires. Formes parus en revue avant l'édition A (voir la bibliographie).
- A : Édition originale. Les Apparus dans mes chemins, à Bruxelles, chez Paul Lacomblez, en 1891.
- B : Réédition modifiée, dans les Formes (HP série), parus à Paris, au Ministère de France, en 1939.
- V : Édition définitive dans le tome 2 des Œuvres de l'Union Votiviste (Paris, Ministère de France, 1914).

En A, pas de date.

TABLE DES SIGLES

- P : Préoriginales. Poèmes parus en revue avant l'édition A (voir la bibliographie).
- A : Édition originale. *Les Apparus dans mes chemins*, à Bruxelles, chez Paul Lacomblez, en 1891.
- B : Réédition modifiée, dans les *Poèmes* (III^e série), parus à Paris, au Mercure de France, en 1899.
- V : Édition définitive dans le tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* (Paris, Mercure de France, 1914).

CELUI DE L'HORIZON

	J'ai regardé	A	1
	D'un phare	A	2
	Des ténements	A	3
	Sifflaient	A	4
		B	
5	Le port	A	5
	Dormez	A	6
	Un seul	A	7
	Serrait en	A	8
		B	
10	Et sous la	A	9
	Une à une	A	10
	Vers des	A	11
	Où	A	12
		B	
	Quand	A	13
		B	
15	Quelques	A	14
	Parut	A	15
		B	
	Quand	A	16
	Celui	A	17
		B	
	Comme	A	18
		B	
20	Quo	A	19
		B	
	Mais	A	20
	Et	A	21
		B	
	Et	A	22
		B	

Les Apparus
dans mes chemins

1891

À Edmond Deman.

- 1 A J'ai regardé par la fenêtre ouverte, au flanc
 2 A De mon palais de fumée et de pluie :
 3 A Les trains tumultueux sous leurs tunnels de suie
 4 A Sifflaient, fixés par des fanaux en sang.
 B Sifflaient, fixés, au loin, par des fanaux en sang.

En A, après la première strophe, une strophe supplémentaire :

Les bars dont les quinquets dardaient des yeux
 De hiboux clairs, perchés sur des lattes de cuivre,
 En ce quartier d'émeute et de populace ivre
 Grouillaient d'un remuement silencieux.

- 5 A Le port immensément crucifié de mâts
 B Le port immensément enchevêtré de mâts,
 6 A Dormait huileux et lourd en
 7 A Un seul levier, bâti sur un bloc de basalte,
 8 A Levait de son poing noir un énorme acoma.
 B Serrait, en son poing noir, un
 9 A Et sous l'envoûtement de ce soir de portor
 B Et sous l'envoûtement de ce soir de portor,
 10 B lanternes,
 11 A Et tout au long passaient les hommes des tavernes
 12 A Et les folles du rêve en des ruelles d'or.
 B Où bondissent les ruts, parmi des miroirs d'or.
 13 A Quand, plaie énorme et rouge, une voile, soudain
 15 A Quelqu'un d'en très grand deuil des mers noires et légendaires
 16 A Parut avec son désespoir des Infinis, en main.
 17 A Comme des glaives d'or en des étaux de fer
 B Comme des glaives d'or en des fourreaux de fer,
 18 A Il enserrait sa rage et ses désirs sauvages,
 B Il enserrait sa rage et ses désirs sauvages
 19 A Mais ses cris grands cassaient les échos des rivages
 B Et ses cris grands cassaient les échos des rivages
 20 A Et traversaient, de part en part, la mer.
 B Et traversaient, de part en part, l'ombre et la mer.

CELUI DE L'HORIZON

J'ai regardé, par la lucarne ouverte, au flanc
 D'un phare abandonné que flagellait la pluie ;
 Des trains tumultueux, sous des tunnels de suie,
 Sifflaient, toisés de loin, par des fanaux en sang.

5 Le port immensément hérissé de grands mâts,
 Dormait, huileux et lourd, en ses bassins d'asphalte ;
 Un seul levier, debout sur un bloc de basalte,
 Serrait en son poing noir un énorme acomas.

10 Et, sous la voûte en noir de ce ciel de portor,
 Une à une, là-bas, s'éloignaient les lanternes
 Vers des quartiers de bruit, de joie et de tavernes,
 Où des femmes dansaient entre des miroirs d'or.

15 Quand plaie énorme et rouge, une voile, soudain,
 Tuméfiée au vent, cingla vers les débarcadères,
 Quelqu'un qui s'en venait des pays légendaires,
 Parut, le front compact d'orgueil et de dédain.

Comme des glaives d'or et des lances au clair,
 Il dégainait sa rage et ses désirs sauvages
 Et ses cris durs frappaient les échos des rivages
 20 Ou traversaient, de part en part, l'ombre et la mer.

- CELUI DE L'HORIZON
- 21 A Il était d'Océan, il était vieux d'avoir
 B Il était d'Océan. Il était vieux d'avoir
- 23 A Et de sentir encore et quand même toute sa tête
 Et de sentir, encore et quand même, sa tête
- 24 A Hennis vers la souffrance et les douleurs du soir.
 B Crier, vers la souffrance et les affres du soir.
- Entre les vers 24 et 25, en A et en B, deux strophes supplémentaires :*
- B Il se voulait supplicié. Il se savait
 Le prisonnier de son désir. Sur sa croix d'âme,
 Il se saignait, avec de rouges clous de flamme,
 Et gustait toute la mort, qu'il en buvait.
- (5) Sa vie ? - Elle s'était dardée en cette foi
 De n'être rien, sinon celui qui s'épouvante
 Et des sabrants éclairs de son âme savante
 Flagelle, obstinément, les orages du soi.
- (2) A L'écartelé de son désir. Sur sa croix d'âme
 (3) A saignait avec de rouges clous de flamme
 (4) A la mort qu'il
 (5) A Sa vie ? - elle s'était dardée en cette foi :
 (6) A A n'être rien, sinon celui qui s'épouvante
 (7) A Et des coupants éclairs de son âme savante
 (8) A Flagelle obstinément les
- 25 A Effrayant effrayé. Il bâtissait lointain,
 26 A Pour une autre existence éclatée en miracles,
 27 A En un pays de rocs, tonnants d'oracles
 28 B l'airain ;
 29 A vivre en
 30 A avec sur soi la
 31 A des Dieux qui ont tordu le monde,
 32 A,B Grand de terreur, sous le froid d'or des firmaments.
 33 A Et depuis des mille ans il luttait sur la mer,
 B Et depuis des mille ans, il luttait, sur la mer,
 34 A Gonflant, à l'horizon, les torses de ses voiles,
 B Bombant à l'horizon les torses de ses voiles,
 35 A Toujours, vers les lointains des plus rouges étoiles
 B Toujours, vers les lointains, des plus rouges étoiles
 36 A Dont les verres de sang se cassaient dans la mer.

Il était d'Océan. Il était grand d'avoir
 Mordu chaque horizon saccagé de tempête
 Et de maintenir haute et tenace sa tête
 Sous les poings de terreur que lui tendait le soir.

25 Effrayant effrayé. Il cherchait le chemin
 Vers une autre existence éclatée en miracles,
 En un désert de rocs illuminés d'oracles,
 Où le chêne vivrait, où parlerait l'airain,

30 Où tout l'orgueil serait : se vivre, en déploiements
 D'effroi sauvage, avec, sur soi, la voix profonde
 Et tonnante des Dieux, qui ont tordu le monde
 Plein de terreur, sous le froid d'or des firmaments.

Et depuis des mille ans il défiait l'éclair,
 Dressant sur l'horizon les torses de ses voiles
 35 Et guettant les signaux des plus rouges étoiles
 Dont les cristaux sanglants se cassaient dans la mer.

40 Les navires ardents
 S'en vont vers les aillères
 Là-bas, où des palais
 Réfléchissent, de leur
 Et leurs voiles en des

En A, un titre différent : LES LOINTAINS

- 1 A En de lourd sonnantes bouées,
 3 A,B J'ai mis mon âme
 4 A,B Sonnante, au long des plages de la mer.
 5 A Les navires cavalcadeurs,
 B Les navires cavalcadeurs
 6 A Sabords de cuivre et tillacs d'or,
 7 A âme
 9 A Battant son glas, les accompagne,
 B Battant son glas les accompagne,
 11 A Avec des ancrs et des liens de fer,
 B Avec une ancre et des crampons de fer,
 13 A Mon âme elle est aux sables de la mort,
 14 A Mon âme elle est roulée, elle est foulée,
 16 A est dans la tempête de la vie
 18 A Les navires cavalcadeurs,
 B Les navires cavalcadeurs

Après le vers 18, en A et en B, deux vers supplémentaires :

- Leur avant fier bouillant d'écumes,
 Tous pavillons comme des plumes,
 (1) A Leur avant d'or bouillant d'écumes,
 19 A S'en vont, vers les ailleurs,
 B S'en vont vers les ailleurs,
 20 A Là-bas, où des glaciers de miroirs d'or
 21 A Réfléchiront de haut en bas
 22 A Leur joie et leur essor de mâts
 23 A Et leurs voiles en des murailles blanches !
 B Et des voiles, en leurs murailles blanches.

A U L O I N

En de lourdes et sonnantes bouées,
 Au long des plages de la mer,
 Voici mon âme
 Gémissante, au long des sables de la mer.

5 Vous, navires ardents et pavoisés
 – Sabords de cuivre et tillacs d’or –
 Mon âme,
 Au long des eaux qui vont au Nord,
 Vous voit passer et de ses vœux vous accompagne,
 10 Mais reste, avec des liens de fer,
 Avec une ancre et des chaînes de fer,
 Rivée, au long des plages de la mer.

Mon âme ! – Elle est aux sables de la mort ;
 Mon âme ! – Elle est roulée, elle est foulée,
 15 Elle est rongée et saccagée,
 Elle est, dans la tempête de la vie,
 Mangée aux sables de la mort.

Les navires ardents et pavoisés
 S’en vont vers les îles du Nord
 20 Là-bas, où des palais de glaciers d’or
 Réfléchissent, de haut en bas,
 La joie et l’essor fou des mâts
 Et des voiles, en des murailles blanches.

- 24 A âme elle
 25 A écrasés,
 26 A Ils se glissent en ces vaisseaux, solennisés
 B glissent, en

En A et en B, à la place du vers 27, deux vers :

- D'une royale et fougueuse armature,
 Qui passent, vers l'espace.
 (1) A D'une royale et volante armature,
 (2) A passent vers

- 28 A Les mousses bleus chantent dans la mâtûre,
 29 A reluit, toute vague soleille

En A et en B, les vers 30 à 32 sont différents :

- Et le tortil du pavillon, dans l'air,
 Fouette la fragile merveille
 D'un jour de mai, parmi la mer.
 (2) A Fouette la nacre et or merveille (sic)
 (3) A D'un jour de Mai parmi la mer.

- 33 A clair
 35 A Qui dans l'argent et la neige flamboie ;
 36 A Elle connaît la grotte en diadème,
 37 A Belle de froid et de socle de gel,
 B Belle de froid et de pendeloques de gel,
 38 A Où le luxe de feux myriadaire est tel
 39 A,B Qu'elle s'éblouit elle-même
 40 A Et dans son cœur se
 42 A,B froid
 43 A silence, et
 45 A Posés – tels des marbres – sur des pôles tranquilles.
 46 A En de lourd sonnantes bouées
 B En de lourd-sonnantes bouées,
 47 A Au long des façades et des monts de la mer
 B Au long des façades et des monts de la mer,
 48 A Sous des vagues et des vagues foulées

En A, à la place du vers 49, deux vers :

- Mon âme
 Tinte son glas au long des sables de la mer.
 49 B Mon âme enfle son glas, au long des sables de la mer.

25	Mon âme ! elle est aux sables de la mort ;	A	32
	Mais ses désirs mal écrasés	B	
	La fuient et se glissent en ces vaisseaux, solennisés	A	33
	Déjà par l'aventure ;	B	
	Des marins roux chantent, dans la mâture,	A	34
	Le pont reluit; toute vague soleille ;	B	
30	Tout pavillon tremble dans l'air :	A	35
	Oh la frêle et brusque merveille	B	
	Qu'un long voyage sur la mer !	A	
	Et mon âme connaît le pays clair,	B	
	Où le silence est une joie	A	36
35	Qui, dans l'argent et la neige, flamboie.	B	
	Elle connaît, là-bas, la grotte en diadème,	A	37
	Belle d'émaux et de pendeloques de gel,	B	
	Où le luxe des feux myriadaires est tel	A	38
	Que le roc s'éblouit lui-même	B	
40	Et, dans son cœur, se satisfait.	A	39
	Et mon âme est celle qui sait	B	
	Que le bonheur est dans le froid,	A	40
	Dans le sommeil et le silence et croit	B	
	Aux pays blancs et immobiles	A	41
45	Posés – tels des marbres – près des pôles tranquilles.	B	
	En de lourdes et sonores bouées,	A	42
	Au long des dunes de la mer,	B	
	Sous des vagues et des vagues foulée,	A	43
	Mon âme épand son glas, au long des sables de la mer.	B	
		A	44
		B	45
		A	46
		B	47
		A	48
		B	49
		A	50
		B	51
		A	52
		B	53
		A	54
		B	55
		A	56
		B	57
		A	58
		B	59
		A	60
		B	61
		A	62
		B	63
		A	64
		B	65
		A	66
		B	67
		A	68
		B	69
		A	70
		B	71
		A	72
		B	73
		A	74
		B	75
		A	76
		B	77
		A	78
		B	79
		A	80

- 52 A d'or dans l'air,
B l'air,
53 A Alors des crins de lumière battent mon âme,
B âme
54 A Elle s'avive, une heure, au sang de cette flamme,
B Elle s'avive, une heure, au sang de cette flamme
56 A Vers les ténèbres, renflouée.
B ténèbres, refoulée.

En A, à la place des vers 57-58, trois strophes :

Ou bien c'est le cormoran noir
Qui vole autour, comme un haillon de nuit,
Et stride un cri de désespoir
Et sans même s'être arrêté, s'enfuit.

- (5) Ou bien lorsque la vague est basse
C'est le babil de roseaux roux
Que le vent brasse en ses remous
Et que Novembre casse.

En de lourd sonnantes bouées

- (10) Au long des plages de la mer
Mon âme elle est clamante et gémissante.

En B, les vers 57 et 58 ne constituent pas une strophe, mais sont rattachés à la strophe précédente.

- 60 A De glaçons bleus coiffées,
61 A Qui réservez pour vous ce don de vivre
62 A Claires dans la stérilité; reines et fées,
B fées,
64 A Sous les ciels d'or lunaire au Nord,
65 A tiendrez en vos pâles bras forts
67 A pierre – et que leur sort
68 A Après tant d'affres soit du moins : d'être des morts,
70 A Pénétrez-vous en vos noces de cristal blanc
71 A s'achève,
72 A profonde en
73 A Car mon âme que l'infini saccage
74 A Et que les vaisseaux d'or frôlent de leur voyage,
75 A pourrir aux sables de sa plage ;
76 A paix !

CELUI DE LA FATIGUE

- 50 Le phare à feux rouges du pays de la boue,
Lorsque tombe le soir, secoue
Comme un meurtre chevelu d'or, dans l'air ;
Alors, les crins de lumière battent mon âme ;
Elle s'avive, une heure, au fouet de cette flamme
55 Puis retombe, lourde bouée,
Vers les ténèbres refoulée.
- Au long des plages de la mer,
Mon âme ! – elle est clamante et gémissante.
- 60 Vous les Nixes, là-bas, aux ceintures de givre,
De neige et de splendeur coiffées,
Qui possédez ce don de vivre
Claires, dans la stérilité; reines et fées
Des lointaines et lucides Baltiques,
65 Sous des ciels d'or lunaire, au Nord,
Quand vous tiendrez, en vos pâles bras forts,
Mes vieux désirs embarqués sur la mer,
Épuisez-les, faites-les pierre et que leur sort,
Après tant d'affres, soit enfin d'être des morts.
70 Cœur contre cœur, cœur de gel, cœur de rêve,
Pénétrez-vous, en vos noces de cristal blanc,
Et que tous deux quand votre nuit s'achève
Il vous reste la mort profonde, en votre flanc.
Car mon âme que le reflux saccage
Et que les vaisseaux d'or frôlent, dans leur voyage,
75 Veut bien pourrir, aux sables de sa plage,
Mais sans ses désirs fous – en paix.

- 1 A L'homme des soirs de la fatigue
 B L'homme du soir de la fatigue
 3 A Les bras pendants, le front de sa sueur au clair,
 4 A Devant mes yeux, là-bas, s'est assis sur ma digue.
 5 A La cendre et l'âtre éteint des rêves,
 6 A La poussière des humaines sciences brèves,
 7 A La volonté, sans plus aucun sursaut de sèves,
 8 A Tombaient en guenilles parmi son corps :

En A, entre les vers 9 et 10, une strophe supplémentaire :

Sur la flaccidité de ses membres de peau,
 L'araignée eût tissé ses toiles,
 L'oiseau filigrané son nid et le crapaud
 Infiniment bâillé ses yeux vers les étoiles.

En A, les vers 10 et 11 ne forment qu'un seul vers :

Il n'était plus la vie et pas la mort,

En A et en B, entre les vers 12 et 13, six vers supplémentaires. En A, ils constituent une strophe ; en B, ils prolongent la troisième strophe du poème :

- B Depuis qu'il avançait pour saisir le soleil,
 – O ses pauvres mains d'homme ! –
 Our et Memphis avaient ployé sous Rome,
 Thèbe était vide et Babylone était un breil ;

- (5) Et Rome était Paris ; Paris devenait Londres
 Et Londres était déjà dispersé sur la mer.

- (1) A soleil
 (2) A De ses pauvres mains d'homme,
 (5) A Paris, Paris
 (6) A Et Londres était déjà parti parmi les mers.

CELUI DE LA FATIGUE

Ce soir, l'homme de la fatigue
À regarder s'illimiter la mer,
15 Sous le règne du vent despote et des éclairs,
Les bras tombants, là-bas, s'est assis sur ma digue.

5 Le vêtement des plus beaux rêves,
L'orgueil des humaines sciences brèves,
L'ardeur, sans plus aucun sursaut de sève,
20 Tombaient, en loques, sur son corps :
Cet homme était vêtu de siècles morts.

10 Il n'était plus la vie,
Il n'était point encor la mort ;
Il était la fatigue inassouvie.

17 A,B l'infini ;

En A, à la place du vers 18, quatre vers :

Sa tête lourde était un monde vide
Où giroiaient encor une lumière, avide
D'être un feu d'or sur un marais terni.
Mais rien ne présageait la claire apothéose.

En A, avant le vers 19, une coupure strophique.

19 A lui une aile

21 A Les nuages étaient vitreux qui le plombaient ;

B Les nuages étaient vitreux qui le plombaient.

22 A Et la chimère, elle était flasque

23 A Sur l'or, immobile pourtant, parmi son casque.

En B, entre les vers 23 et 24, pas de coupure strophique.

			A	25
			A	26
			A	27
			A,B	28
15		Il avait vu brûler d'étranges pierres,	A,B	30
		Jadis, dans les brasiers de la pensée ;	A	31
		Les feux avaient léché les cils de ses paupières	A	32
		Et son ardeur s'était cassée	A	33
		Sur l'escalier tournant de l'infini.	A	34
		Sa tête avait nourri toutes les gloses.	B	35
		Il traînait après lui, une aile grandiose	A	36
20		- Ridicule - dont les pennes tombaient ;	A	37
		Des nuages vitreux le surplombaient,	A	38
		Mais néanmoins une chimère dernière	B	39
		Allumait d'or son casque et sa bannière.	A	40
			A	41
			A	42
			A,B	43
			A	44
			A	45
			B	46
			A	47
			A	48
			A	49
			B	50
			A	51
			B	52
			A,B	53
			A	54
				55
				56
				57
				58
				59
				60
				61
				62
				63
				64
				65
				66
				67
				68
				69
				70
				71
				72
				73
				74
				75
				76
				77
				78
				79
				80
				81
				82
				83
				84
				85
				86
				87
				88
				89
				90
				91
				92
				93
				94
				95
				96
				97
				98
				99
				100

- 25 A On eût dit quelquefois qu'il maintenait debout
 26 A Encor, un dernier vœu sous l'éclair des contraires :
 27 A nécessaires
 29 A,B Lui qui
 30 A,B vivre
 31 A Osait aimer sa lassitude à suivre,
 32 A chemin seul.
 33 A De tout effort au mieux il se sentait l'aïeul ;
 B l'aïeul :
 35 A vieux...
 36 A Et tant de poings menteusement victorieux
 37 A N'avait volé le ciel que de foudres baroques
 B baroques
 38 A éternité,
 39 A Qu'à travers sa planète et sous ses astres,
 40 A La tête pâle et toute en sang de ses désastres
 41 A,B Vers ses millions d'ans crierait l'humanité.
 42 A Certes – mais se blottir en la rare sagesse
 43 A Où rien ne transparait que le savoir
 44 A Et la culture en soi de sa faiblesse ;
 45 A Entr'accorder la mort et le désir, n'avoir
 B vouloir
 46 A Que le souhait de mitiger sa maladie,
 48 A d'incendie ;
 B Chaude, comme
 50 A Etre de ses malheurs mêmes, l'orgueil !
 B Etre de ses malheurs mêmes, l'orgueil,
 51 A Et l'humble aussi, qui dans les villes passe
 B Et quelquefois celui qui, dans les villes, passe
 52 A,B Et qui s'assied, son geste en fer barrant le seuil
 53 A Du temple, où vont chanter les hommes de sa race.

Lassé du bien, lassé du mal, lassé de tout,
25 Il maintenait debout
Encor, un dernier vœu, sous l'assaut des contraires :
Ayant tant vu sombrer de choses nécessaires,
Qui se heurtaient pour leur rapide vérité,
Lui, qui se souvenait d'être et d'avoir été,
30 Qui ne pouvait mourir et qui ne pouvait vivre,
Osait aimer pourtant sa lassitude à suivre,
Entre les oui battus de non, son chemin, seul.

De tout penseur ardent, il se sentait l'aïeul.
Le sol du monde était pourri de tant d'époques
35 Et le soleil était si vieux !
Et tant de poings futilement victorieux
N'avaient volé au ciel que des foudres baroques.
Et c'est décidément : « Misère ! » à toute éternité
Qu'à travers sa planète et vers ses astres
40 La tête pâle et sanglante de ses désastres,
Pendant mille et mille ans criera l'humanité.

Certes, mais se blottir en la rare sagesse,
D'où rien ne transparaît que le savoir
Et la culture et la discipline de sa faiblesse ;
45 Entr'accorder la haine et le désir ; vouloir,
À chaque heure, violenter sa maladie ;
L'aimer et la maudire et la sentir
Chaude comme un foyer mal éteint d'incendie,
Se déployer sa peine et s'en vêtir ;
50 Avoir, de ses malheurs mêmes, l'orgueil ;
Aimer enfin celui qui, dans les villes, passe
Et qui s'assied, en souriant devant le seuil
Du temple, où vont prier les hommes de sa race.

- 54 A Et puis le proclamer – mais ne croire à l'espoir
- 55 A Que pour inversement l'aimer de haine,
B pour sournoisement,
- 56 A soir,
- 57 A Se torturer chaque heure avec l'heure prochaine,
- 58 A Trouver la douceur même à son angoisse, lasse
- 59 A menace,
- 61 A nuages
- 62 A sages :
- 64 A L'homme des soirs de la fatigue
B L'homme du soir de la fatigue
- 65 A lentement a soulevé
- 66 A désencavé
- 67 A Sur l'estuaire, où mon âme navigue,

UN SOIR

Et puis le proclamer, mais n'ériger l'espoir
 55 Que pour, sournoisement, l'abattre avec sa haine ;
 Contrarier l'aurore avec le soir ;
 Torturer le présent avec l'heure prochaine ;
 Trouver de la douceur en son angoisse, lasse
 De n'avoir plus la peur de la menace ;
 60 N'éclairer pas d'un trop grand feu
 L'énigme à deviner par delà les nuages,
 Qui fit songer les sages
 Qu'un Dieu connu n'est plus un Dieu.

Ce soir, l'homme de la fatigue,
 65 Tout lentement, a soulevé,
 Comme un trésor désencavé,
 Aux bords du fleuve, où mon âme navigue,
 La science de la fatigue.

1 EA La prime est l'œuvre et pleure et pleure
 B flamboyé
 2 F La prime en drapaux noirs plombe la cité morte ;
 B pond sur
 3 EA ciel, que l'on emporte,
 EA lamentable comme un soleil noyé
 4 EA Des tours, l'aimablement des tours, avec des voix de glas
 5 EA terre
 6 F
 7 EA solitaire,
 8 EA Nocturnement, par au-dessus des toits en tas
 B Traquement, sur le troupeau des toits en tas
 9 F Et des vaisseaux s'en vont sans même, un paraphe d'éclair
 A Et des vaisseaux s'en vont, sans même, un paraphe d'éclair
 10 F Les des curieuses, par ces vides de brouillard rouge
 A Les des curieuses, par ces vides de brouillard rouge
 11 EA sans même un cri de gouvernail qui bouge
 F Et tourne au long des chemins d'eau qu'il trace vers la mer
 12 F Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer
 A

En P et en A, un autre titre : UNE HEURE DE SOIR

En P-B, deux strophes supplémentaires précèdent la première strophe :

- B En ces heures de soirs et de brumes ployés,
 Sur des fleuves partis vers des lointains sans bornes,
 Si mornement tristes, contre les quais si mornes,
 Luisent encor des flots, comme des yeux broyés.
- (5) Comme des yeux broyés luisent des flots encor,
 Tandis qu'au bas des vieux poteaux, barrant les havres,
 Le choc flasque des détritits et des cadavres
 Fait un bruit étouffé, dans un angle du port.
- (1) P En ces heures de soirs et de brumes ployées
 A ployés
- (2) P,A Sur des fleuves partis vers des fleuves sans bornes,
 (3) P,A tristes contre
 (4) P,A flots comme
 (6) P,A Tandis qu'aux poteaux noirs des ponts, barrant les
 havres,
 (7) P,A Quels heurts mous et pourris d'abandonnés
 cadavres
 (8) P,A Et de sabords de bateaux morts au Nord ?
- 1 P,A La brume est fauve et pleut dans l'air rayé,
 B flamboyé,
 2 P La brume en drapeaux morts plombe la cité morte ;
 B pend, sur
 3 P,A ciel, que l'on emporte,
 4 P,A Lamentable, comme un soleil noyé.
 5 P,A Des tours, immensément des tours, avec des voix de glas,
 6 P terre
 7 P,A solitaire,
 8 P,A Nocturnement, par au-dessus des toits en tas.
 B Tragiquement, sur le troupeau des toits en tas.
 9 P Et des vaisseaux s'en vont sans même, un paraphe d'éclair,
 A Et des vaisseaux s'en vont, sans même, un paraphe d'éclair,
 10 P Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge
 A Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge,
 11 P,A Sans même un cri de gouvernail qui bouge
 12 P Et tourne au long des chemins d'eau qu'il trace vers la mer.
 A Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer.

UN SOIR

La brume est fauve et nul espoir n'a flamboyé ;
La brume en drapeaux morts pend sur la cité morte ;
15 Quelque chose s'en va du ciel que l'on emporte
On ne sait où, là-bas, comme un soleil noyé.

5 Des tours, immensément des tours, avec des glas
Pour ceux du lendemain qui s'en iront en terre,
Lèvent leur vieux grand deuil de granit solitaire
Tragiquement, sur le troupeau des pignons bas.

10 Et des vaisseaux s'en vont, sans même un feu d'éclair,
Tels des cercueils, par ces brouillards que l'hiver trame,
Sans même un cri d'adieu, sans même un bruit de rame,
Au long des chemins d'eau qui glissent vers la mer.

UN SOIR

En Pat et A, en abrégé : Un soir de nuit

En P, A, B, en abrégé : Un soir de nuit (le premier strophe)

- 13 P Et si vers ces départs les vieux môles tendent des bras
 A Et si vers leurs départs, les vieux môles tendent des bras,
 B Et si vers
- 14 P Avec, au bout, des croix emblématiques,
 A Avec au bout des croix emblématiques,
- 15 P Par à travers l'embu des quais hiératiques
 A,B Par à travers l'embu des quais hiératiques,
- 16 A pas :
 B Ses christes implorateurs et doux ne se voient pas.
- 17 P,A La brume en drapeaux morts plombe la cité morte,
 18 P,A En cette fin de jour et de soir reployé,
 19 P Et du ciel lourd, comme un soleil noyé,
 A Et du ciel noir, comme un soleil noyé,
 20 P,A Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte.
- 1 P,A La brume est soulevée et pleut dans l'air rayé,
 B lamboyé.
- 2 P La brume en drapeaux morts plombe la cité morte :
 B pend, sur
- 3 P,A ciel, que l'on emporte.
- 4 P,A Lamentable, comme un soleil noyé.
- 5 P,A Des tours, immensement des tours, avec des voûtes de glas.
- 6 P terre
- 7 P,A solitaire.
- 8 P,A Nocturnement, par au-dessus des toits en tas.
 B fragiquement, sur le troupeau des toits en tas.
- 9 P Et des vaisseaux s'en vont sans même, un paraphe d'éclair,
 A Et des vaisseaux s'en vont, sans même, un paraphe d'éclair
- 10 P Tels des cerceaux, par ces vides de brouillard rouge
 A Tels des cerceaux, par ces vides de brouillard rouge,
- 11 P,A Sans même un cri de gouvernail qui bouge
- 12 P Et tourne au long des chemins d'eau qu'il trace vers la mer.
 A Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer.

CELUI DU SAVOIR

	Et si, vers ces départs, le môle tend ses bras,	A	2
	Avec, à son sommet, des croix emblématiques,	A	3
15	A travers les duvets des brouillards méphitiques,	A	4
	Les christes implorateurs et doux ne se voient pas.	A	5
	La brume en drapeaux morts couvre la cité morte,	B	6
	En ce soir morne, où nul espoir n'a flamboyé,	A	7
	Et du ciel triste et noir – tel un soleil noyé,	A	8
20	Là-bas, au loin, c'est tout mon cœur que l'on emporte.	B.V	9
	Roulent l'éternité du monde	A	10
	En de pâles chemins	A	11
	Parmi ces	A	12
	Que la lumière	A	13
	En des livres	A	14
	Son criard	A	15
	En un site	A	16
	Où se précipitent	A	17
	De la splendeur et de la peur	A	18
	Quelqu'un vêtus d'effroi	A	19
	S'est, lentement, en ses	A	20
	En ce site de catastrophes	A	21
	Où bougent les déluges	A	22
	Où s'éblouissent les déluges	B	23
	S'est lentement	A	24

- 2 A Et d'un minuit d'hiver éclatamment veiné,
 3 A OÙ s'incrument les vestiges et les décalques
 4 A De la splendeur et de la peur – l'halluciné !
 5 A darde en
 6 A Lenticulés de verres d'or, qui, vers les cieux,
 B Lenticulés de verres d'or, qui, vers les feux
 7 A Vers l'or d'espace au Nord des cieux prodigieux,
 8 A Braquent comme des trous leurs yeux comminatoires ;
 B,V comminatoires (*L'absence de ponctuation s'explique par un mauvais
 encrage de B. Dans le manuscrit de B, le vers 8 est
 recomposé trois fois et toujours avec un point-virgule.
 Nous suppléons donc à l'absence de ponctuation en V.*)

En A, le vers 8 est au bas de la page.

En B, après le vers 8, une coupure strophique.

En V, le vers 8 est au bas de la page.

Il semble que l'intention de Verhaeren était de commencer le poème par cinq quatrains d'alexandrins. Nous maintenons donc la coupure strophique.

- 10 A Roulent l'éternité du monde en des éclairs
 11 A OÙ s'effarent, par des chemins de solfatares,
 12 A L'à-travers tout galop des comètes barbares.

En A, entre les vers 12 et 13, une strophe supplémentaire :

Des étoiles comme des yeux dans de l'airain
 Comme de fixes yeux dardent un diadème
 Autour d'un front qui s'ignore lui-même
 Et sans jamais savoir pourquoi sera : demain.

- 13 A La terre en ses chaos de feux est une aveugle
 14 A plus ;
 15 A élus
 16 A meugle !
 17 A En ce site de catafalques
 18 A OÙ bougent les décalques
 B OÙ s'illimitent les décalques
 21 A S'est lentement,

CELUI DU SAVOIR

Et me voici d'un grand site de catafalques
 Et d'un minuit soudainement illuminé,
 Où s'inscrivent les vestiges et les décalques
 De la splendeur et de l'effroi – l'halluciné !

5 La science s'y darde, en des observatoires
 Pleins de lentilles d'or qui, vers les feux
 Rouges et monstrueux d'un ciel prodigieux,
 Braquent, depuis quels temps ? leurs yeux comminatoires ;

10 Sur des axes de lois fixes, les astres clairs
 Roulent l'éternité du monde – et, par éclairs,
 En de pâles chemins troués de solfatares,
 Luisent les galops fous des comètes barbares.

Parmi ces blocs de feux, la terre est une aveugle
 Que la lumière, un jour, ne réchauffera plus :

15 En des livres précis et des textes élus,
 Son cataclysme craque et son désastre meugle.

En un site de catafalques
 Où se projettent les décalques
 De la splendeur et de la peur,
 20 Quelqu'un vêtu d'effroi
 S'est, lentement, ce soir, arrêté devant moi.

- CELESTIAL SAVOIR
- 23 A Brassait sur ses tempes de l'énergie ;
 24 A Ses yeux étaient usés d'avoir scruté
 25 A La science des soirs
 26 A Par à travers les forêts d'or de la magie ;
 27 A,B Il m'arrivait des modernes ouvriers
 28 A Où l'on tisse d'arachnéens calculs
 29 A Vers le futur des temps et leurs reculs
 B Pour enfermer les temps et leurs reculs
 30 A En avenue au fond des âges.
 32 A L'intermittent éclat des lumineux faisceaux,
 34 A Les constellations présidentiales
 B Les constellations ornementales,
 35 A Tournaient des milliers d'ans autour de leurs fuseaux,
 B Qui contiennent le ciel, en leurs réseaux,
 36 A Il en savait, il en marquait les destinées.
- En A et en B, entre les vers 36 et 37, une strophe supplémentaire :*
- B À contempler les nuits de flamme et de portor
 Il lui semblait que sa tête était le centre
 De leur fatal gyroïment d'or :
 Le Lion accroupi, au seuil de l'ancre,
 (5) Le Bélier clair, cornu d'éclairs,
 Le Scorpion aigu d'écailles insensibles ;
 Le Cygne blanc, avec son plumage d'argent ;
 Cassiopée, en des lacs purs, nageant ;
 Le Sagittaire armé de flèches invincibles ;
 (10) Le Chariot, avec ses feux, comme des roues ;
 Les vaisseaux du silence dont les proues
 Laissent des sillons d'or dans ses pensées ;
 La mer toute en remous d'époques dispersées ;
 L'incalculable temps plus jeune encor que vieux ;
 (15) Toute la nuit et tout le firmament
 Filtraient en lui, par ses deux yeux ;
 Il les mêlait et les roulait dans sa folie
 Avec l'orgueil soudain d'en être le dément.

25 Sa chevelure en feu fouetté A (1)
Illuminait ses tempes élargies, A (2)
Ses yeux étaient aigus d'avoir scruté A (4)
La science inquiétante des soirs, A (5)
Parmi les forêts d'or de la magie. A (6)
Il arrivait des modernes ouvroirs A (7)
Où l'on tisse de fragiles calculs A (8)
Pour y capter les temps et leurs reculs A (9)
30 À l'infini, au fond des âges. A (10)
La barque, par la nuit, des siècles en voyage, A (11)
Le myriadaire éclat des lumineux faisceaux, A (12)
Les astres migrants des mers occidentales, A (13)
Les constellations brillantes et fatales A (14)
35 Qui suspendent le ciel en leurs réseaux, A (15)
Il les savait, il en fixait les destinées. A (16)

- (1) A A détailler les nuits de flamme et de portor
 (2) A Il lui semblait que sa tête devenait centre
 (4) A Le lion accroupi au seuil de l'ancre,
 (5) A Le bélier clair cornu d'éclair,
 (6) A Le scorpion aigu d'écailles invincibles,
 (7) A Le cygne blanc avec des pieds d'argent,

En A, les vers (8) et (9) sont différents :

- Et, par delà tout l'infini bougeant,
 Le Sphinx illimité des mirages inaccessibles ;
 (10) A Le soir, avec les étoiles comme des roues,
 (12) A Faisaient des labours d'or dans ses pensées,
 (13) A La mer toute en remous d'époques renversées,
 (14) A vieux,
 (15) A Le monde éclatant d'or, qui lentement
 (16) A Entrait en lui par ses deux yeux,
 (17) A Il l'engouffrait, il le buvait dans sa folie
 (18) A Avec la joie au clair d'en être le dément.

	Il apportait comme ramé en tout	A	37
	À son esprit va	A	38
	Dans le hallier	A	40
40	Infiniment, se cor	A	41
	Et se brisant ou	B	
	Aux chocs fertiles	A	43
	Là-bas, plus loin	B	
	Dans le trou de néant que nous	A	45
	Un rêve éparpillé	A	46
48	Dans le trou noir	A	47
	Un rêve éparpillé	A	48
	Fourmis noires, en	A	49
	Où l'on essaie, en	B	
	Toutes lignes droites	A	51
52	Toutes certitudes	A	52
	Et l'esprit même, ainsi	A	53
	Disséminé au point qu'on	A	55
	Devant les	A	56
	Il déclarait que le grand	A	57
58	À la forêt du mult	A	58
	De n'être plus qu'un	A	59
	Qui se dispersé au	A	61
	Pourquoi s'écarter	A	62
60	Si la première est	B	
	Savoir, n'est n	A	63
	Sur un sans éclair	A	64
	Les feux des	B	
	Brillent sans aboir	A	65
67	D'un au-delà profond que nul	A	67
	Tout problème fascinateur		
	Est tentateur d'erreur,		
	Et puis - est-ce qu'on sait ce que		

- 37 A Il apportait comme remède au tort de vivre,
 38 A A l'esprit triste et noir, la dispersion ivre
 40 A Infiniment s'embroussillant eux-mêmes
 41 A En se nouant et se perpétuant hagards,
 B En se brisant ou se renouvelant, hagards,
 42 A Par à travers les chocs des inconnus épars,
 43 A Plus loin que tout regard lenticulaire
 B Plus loin que tout regard orbiculaire,
 45 A Dans le trou de néant que nous portons en nous, verser !
 46 A Un rêve infiniment de chiffres fous,
 47 A Fourmis noires autour du bloc rectangulaire
 48 A essaye en vain d'asseoir
 49 A droites par
 50 A Toutes certitudes par des cirons rongées,
 B Toutes certitudes, par des cirons rongées,
 51 A Et le cerveau lui-même ainsi que miettes
 52 A Disséminé si loin qu'il ne se sent plus un.
 53 A Dans la maison des âmes inquiètes
 55 A ramifié,
 56 A Parmi le multiple multiplié,
 57 A De n'éprouver le soi qu'en tourbillon
 58 A Qui se volute au vent mystérieux des choses.

En A, entre les vers 58 et 59, une coupure strophique.

En B, le vers 58 est au bas de la page.

En V, pas de coupure strophique. Comme Verhaeren a surveillé l'impression de V, on peut penser qu'il a accepté (ou voulu ?) cette disposition.

- 59 A À quoi nous induisent toutes les causes
 61 A Savoir ? n'est qu'ajourner ses doutes
 62 A Sur le chemin barré par les déroutes
 B chemin, creusé
 63 A étoiles dans la nuit nue
 64 A Brûlent pour éclairer les lucides ténèbres
 B Brûlent, sans éclairer les déserts de ténèbres
 65 A D'un au delà que nul n'explorera jamais ;
 67 A d'erreur

Il imposait, – tel un remède au tort de vivre –
 À son esprit vaincu, la dispersion ivre
 Dans le hallier des lois et des systèmes,
 40 Infiniment, se compliquant eux-mêmes
 Et se brisant ou renaissant,
 Aux chocs fortuits des inconnus épars
 Là-bas, plus loin que tous regards,
 Jusqu'au delà de la puissance de penser.

45 Dans le trou noir que nous portons en nous, verser
 Un rêve éparpillé en chiffres fous,
 Fourmis noires, autour du bloc friable et mou,
 Où l'on essaie, en vain, d'asseoir un Dieu défunt :
 Toutes lignes droites, par des courbes mangées,
 50 Toutes certitudes, par des doutes rongées,
 Et l'esprit même, ainsi que miettes,
 Disséminé au point qu'il ne se sent plus un.

Devant les âmes inquiètes
 Il déclarait que le grand don
 55 Était de se sentir ramifié
 À la forêt du multiple multiplié,
 De n'être plus qu'un tourbillon
 Qui se disperse au vent mystérieux des choses.
 Pourquoi scruter toutes les causes,
 60 Si la première est inconnue ?
 Savoir, n'est qu'éloigner ses doutes,
 Sur un chemin creusé par les déroutes ;
 Les feux des étoiles, dans la nuit nue,
 Brûlent, sans abolir les ténèbres funèbres
 65 D'un au-delà profond que nul n'explorera jamais.
 Tout problème fascinateur
 Est tentateur d'erreur,
 Et puis – est-ce qu'on sait ce que l'on sait ?

- 69 B raison qui
 70 A Quels tonnerres d'échos célèbres
 71 A Recasseront les cieus pour la parole
 72 A Qui sait le monde et qui l'a fait ?
 73 A Ses yeux vidés d'horreur,
 74 B Sous ses oracles morts, dort la Sibylle morte,
 75 A Et les voyants, ils ont eu peur de leur terreur.
 76 A Sur l'illusoire Vérité clos désormais ta porte :
 77 A Vivre, c'est
 B rouler, en
 79 A De sciences dont n'apparaît la fin
 B De sciences dont n'apparaît la fin,

En A et en B, à la place des vers 81 à 84, neuf vers différents terminent le poème :

- B Dites, les gouttes d'eau, les grains de sable
 Brassés au creux des mers nouant leurs flots
 A d'autres flots insaisissables ?
 Dites, les chocs des temps dans le chaos,
 (5) Et ceux des textes et des faits
 Et la bataille au loin de l'infini qui clame ;
 Et tiens pour toi, qu'il n'est, parmi tous les projets,
 Qu'un bien : le mors-aux-dents d'une âme
 Qui se tue à chercher, mais ne conclut jamais.
 (1) A Dites : les gouttes d'eaux, les grains de sables
 (2) A Brassés au creux des flots nouant leurs flots
 (3) A Aux flots montants des Océans incondensables,
 (4) A Dites : les chocs des temps sur les chaos
 (6) A Et la bataille au loin de l'infini qui bouge !
 (7) A toi qu'il
 (8) A Qu'un bien : le mors aux dents d'un cerveau rouge
 (9) A chercher – mais

LA PEUR

70 Les sens et la raison, qui les contrôle ?
Quels tonnerres célèbres
Rediront, dans les cieus, la parole
Qui dirige le monde et l'aurait fait ?
Les yeux vidés d'horreur,
5 Sur ses oracles morts, dort la Sibylle morte,
75 Et les voyants ont peur de leur terreur.
Sur l'illusoire vérité clos désormais ta porte.
Vivre ? c'est se rouler en une anomalie
D'efforts sans but, de recherches en vain,
10 Et d'études dont n'apparaît la fin
80 Qu'en mécaniques d'or tissant de la folie.
Aussi, ne faut-il plus aimer que le projet
Qui naît, s'efface et fuit ou bien se renouvelle
Et met quand même assez d'ardeur en ta cervelle
Pour l'occuper sans cesse à ne penser jamais.

En A, un autre titre : LA PLAINE

- 1 A Par les plaines de mon âme, tournée au Nord,
- 2 A Le vieux berger des novembres mornes, il corne,
- 4 A Il corne au loin l'appel des brebis de la mort.
- 5 A L'étable est faite en moi avec mon vieux remords,
B L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
- 7 A Par les plaines de mon âme, qu'une viorne,
B viorne
- 8 A Lasse de ses flots las, flétrit d'un cours retors.
B Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.
- 9 A Toisons noires à croix rouges sur les épaules
- 10 A Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaules,
- 11 A d'effroi.
- 12 A Le vieux berger des novembres corne tempête :
- 13 A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (1) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (2) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (3) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (4) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (5) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (6) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (7) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (8) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête
- (9) A Dites quel donc éclair a traversé ma tête

LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

5 L'étable est là, lourde et vieille comme un remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne,
Lassé de ses flots lents, flétrit, d'un cours retors.

10 Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi ?

14 A S'échient ton cœur et les joues pâpoues
B S'échient ton cœur et les joues pâpoues
15 A Vieux l'air - et puis, voici les noirs Hamlets bizarres
16 A Et les corbeaux qui font la cour à leurs cadavres ;
17 A Voici René, le front tendu, les pleurs transais
18 A blanches, moises

En A, entre les vers 2 et 3, une coupure strophique.

En A, à la place des vers 3 à 7, trois vers différents :

- Celui des nords du sort, celui du lourd dormir,
L'accablé morne et le ployant au souvenir
De ses îles là-bas en guirlandes de viande,
- 8 A OÙ dans les floraisons somptueuses du soir,
9 A Songent les yeux en disques d'or du crapaud noir.
B S'ouvrent les yeux en disques d'or de crapauds noirs.
10 A nocturnes
11 A Et les grottes bâillant l'ennui par les crevasses
B l'ennui, par
12 A Des tourbières et des morasses.

En A, entre les vers 12 et 13, un vers supplémentaire, suivi d'une strophe supplémentaire :

Voici le lieu des pus et des tumeurs, voici :

Et cette île se lève et vient vers ta mancie
Et vient par moi vers toi, comme éclaircie
De phosphorique et mercurielle splendeur,
Montueuse de nuit et compacte d'odeur,
En monstrueux fumiers d'horreur, amoncelée :
Ceux qui gisent la cervelle lenticulée
Voyant trop grand – et les mornes de l'Infini
Et les crucifiés sur leur soleil terni
Et les hallucinés vers leur propre regard
Qu'ils recherchaient, le soir, dans l'horizon hagard ;
Les tournoyants du rêve et les fervents des sorts
Tous les partis vers la folie, ils sont les morts
Et les fumiers de mes charniers.

En B, entre les vers 12 et 13, un vers supplémentaire :

- Voici le lieu des pus et des tumeurs; voici.
- 14 A Sèchent ton cœur et tes loques baroques
B Sèchent ton cœur et tes loques baroques,
15 A Vieux Lear – et puis, voici les noirs Hamlets bizarres
16 A Et les corbeaux qui font la cour à leurs cadavres ;
17 A Voici René, le front fendu, les pleurs transies,
19 A blanches, moisies.

CELUI DU RIEN

20	Je suis celui des pourritures grandioses	A	20
	Qui s'en revient du pays mou des morts ;	A, B	21
	Celui des Ouests noirs du sort	A	22
	Qui te montre, là-bas, comme une apothéose,	A, B	23
5	Son île immense, où des guirlandes	A, B	23
	De détritits et de viandes	A	24
	Se suspendent,	A	25
	Tandis, qu'entre les fleurs somptueuses des soirs,	B	25
	S'ouvrent les grands yeux d'or des crapauds noirs.	A	28
		B	28
		B	29
10	Terrains tuméfiés et cavernes nocturnes.	A	30
	Oh ! mes grottes bâillant l'ennui par les crevasses	B	30
	Des fondrières et des morasses !	A	31
	À mes arbres de lèpre, au bord des mares,	B	31
	Sèchent ton cœur et tes manteaux baroques,	B	32
15	Vieux Lear ; et puis voici le noir Hamlet bizarre		
	Et les corbeaux qui font la cour à son cadavre ;		
	Voici René, le front fendu, les chairs transies,		
	Et les mains d'Ophélie, au bord des havres,		
	Sont ces deux fleurs blanches – moisies.		

CELUI DU RIEN

- 20 A Et les meurtres ils font des plans de pourritures
 21 A,B Sur l'escalier de rocs, qui mène aux dictatures
 22 A De ce pays de purulence et de sang d'or.
En A, entre les vers 22 et 23, pas de coupure strophique.
 23 A,B nocturnes,
 24 A Nérons de bronze et Tibères, en mes minturnes,
 25 A Monumentaux d'ébène et de portor.
 B Les soirs d'ébène et de portor.
 28 A Bout ses ferments en une orbite usée ;
 B Fermente encor, dans leur orbite usée ;
 29 B ventre,
 30 A Qui fut Vitellius – et les hydrocardies
 B Qui fut Vitellius – et fiels et maladies
 31 A Crèvent sur les tumeurs des fleuves de poison.
 B Crèvent, sur ces débris, leurs fleuves de poison.
 32 B des morts.....

En B, entre les vers 12 et 13, un vers supplémentaire :

- 14 A Sèchent ton cœur et tes loques baroques
 B Sèchent ton cœur et tes loques baroques,
 15 A Vieux Lear – et puis, voici les noirs Hamlets bizarres
 16 A Et les corbeaux qui font la cour à leurs cadavres ;
 17 A Voici René, le bras tendu, les pleurs transis,
 18 A blanches, moisis

20 Et les meurtres me font des plans de pourriture,
 Jusqu'au palais d'où s'imposent les dictatures
 De mon pays de purulence et de sang d'or.

Sont là, les carcasses des empereurs nocturnes ;
 Les Nérons fous et les Tibères taciturnes,
 25 Gisant sur des terrasses de portor.
 Leur crâne est chevelu de vers – et leur pensée
 Qui déchira la Rome antique en incendies
 Fermente encor, dans leur tête décomposée.
 Des lémures tettent les pustules du ventre

30 Que fut Vitellius – et maux et maladies
 Crèvent sur ces débris leurs poches de poisons.

Je suis celui du pays mou des morts.

En A, à la place du vers 33, on trouve sept vers :

Et livides et mornes éponges, dans l'ancre,
Où des pieuvres dressent la vigne en floraison
De leurs suçoirs tordus, voici les cerveaux, grands
D'avoir conçu le monde avec ses lois fatales :
Les saisisseurs au poing des systèmes errants,
Ailes toutes rouges, autour des Nuits – Vestales
De l'inconnu qui rêve en les regards de Dieu.

En B, à la place du vers 33, on trouve six vers :

Et livides et mornes éponges, dans l'ancre,
Où des pieuvres dressent la vigne en floraison
De leurs suçoirs tordus, voici les grands cerveaux
De ceux qui ont emprisonné dans les étaux
Des lois fixes et profondes, le monde.

Voici les voyageurs par les chemins de Dieu,

- 34 A Aussi les cœurs brûlés de foi, ceux dont le feu
35 A nouvelle ;
36 A ardeur :
37 A « Rien pour soi-même et, sur le monde, où s'échevelle
B monde, où
39 A Toute la terre ! Inaugurer, torrentiel
B inaugurer torrentiel
40 A De sacrifice et d'âme immense à tous, un ciel ! »

En A et en B, entre les vers 40 et 41, quatre vers supplémentaires :

Et les marmoréens maçons de leur superbe,
Les bâtisseurs d'orgueil, avec des blocs de fer
Si lourdement rejoints, que ni les fleurs, ni l'herbe
N'y trouvaient place, où remuer leur printemps clair ;

- (2) A d'orgueil avec
(3) A rejoints que ni les fleurs ni l'herbe
(4) A place où

- 41 A gothiques
42 A doigts
44 A mystiques
45 A Et leurs femmes dont les cheveux étaient si doux,
46 A Voyez – sanguinolents et crus – ils sont là tous.
B là tous.
47 A Je suis celui des pourritures inéluctables.
B Je suis celui des pourritures prophétiques.

Et puis voici ceux-là qui s'exaltaient en Dieu ;
Voici les cœurs brûlés de foi, ceux dont le feu
35 Étonnait les soleils, de sa lueur nouvelle :
Amours sanctifiés par l'extatique ardeur
« Rien pour soi-même et sur le monde où s'échevellent
La luxure, l'orgueil, l'avarice, l'horreur,
Tous les péchés, inaugurer, torrentiel
40 De sacrifice et de bonté suprême, un ciel ! »
Et les Flamels tombés des légendes gothiques,
Et les avares blancs qui se mangent les doigts,
Et les guerriers en or immobile, la croix
Escarbouclant d'ardeur leurs cuirasses mystiques,
45 Et leurs femmes dont les regards étaient si doux ;
Voici – sanguinolents et crus – ils sont là, tous.
Je suis celui des pourritures méphitiques.

En A, à la place du vers 33, on trouve sept vers :

- Et livides et mortes éponges, dans l'entre,
Où des pieuvres dessent la vigne en flomison
- 48 A En un jardin rugueux de moisissures
B En un jardin, velu de moisissure,
49 A cultive, sur
50 A La jeunesse qui renia l'espoir,
B La tristesse qui renia l'espoir,

En A et en B, entre les vers 50 et 51, trois vers supplémentaires :

Les fuits bouffis des flétrissures
Les muscles corrodés et les mornes caries
Des voluptés meurtries.

(3) A Des générations taries.

- 51 A maladie, elle est ici la
52 A moissonneuse,
53 A Dont la faucille est un croissant de fièvres
54 A Taillé dans l'Hécate des vieux sabbats.

En A, entre les vers 54 et 55, une coupure strophique.

- 56 A Les cris de joie en le fracas
58 A flétris féroce ment sous mes haleines
59 A,B Et les voici, aux quatre coins de mes quinconces
60 A Par tas jaunes, comme feuilles et ronces.

Et les marmoyants maçons de leur superbe,
Les bétonniers d'écrou, avec des blocs de fer
Si loutouement joints, que ni les fleurs, ni l'herbe
N'y trouvaient place, ni remuer leur printemps clair ;

(2) A d'égout avec

(3) A ronces que ni les fleurs ni l'herbe

(4) A place où

- 41 A gothiques
42 A doigts
44 A mystiques
45 A Et leurs femmes dont les cheveux étaient si doux,
46 A Voyez - sanguinolents et crus - ils sont là tous,
B ils tous.
47 A Je suis celui des pourritures inéductables,
B Je suis celui des pourritures prophétiques.

	Dans un jardin d'ombre et de soir,	A	62
	Je cultive sur un espalier noir,	A	63
50	Les promesses et les espoirs.	B	64
	La maladie ? Elle est ici, la vénéneuse	A	64
	Et triomphale moissonneuse	B	65
	Dont la faucille est un croissant de fièvre	A	65
	Taillé dans l'Hécate des vieux Sabbats.	A	67
55	La fraîcheur de l'enfance et la santé des lèvres,	A	68
	Les cris de joie et l'ingénu fracas	B	68
	Des bonds fouettés de vent, parmi les plaines,	A	69
	Je les flétris, féroce, sous mes haleines,	A	70
	Et les voici, aux coins de mes quinconces	A	71
60	En tas jaunes, comme feuilles et ronces.	A	72
	Je suis celui des pourritures souveraines.	A	73
		A	74
		A	75
		A	76
		A	77
		A	78
		A	79
		A	80
		A, B	81
		A, B	82
		A	83
		A	84
		A	85
		B	86
		A, B	87
		A	88
		B	89

- 62 A Encor les assoiffés des seins de la beauté,
 63 A Les violents vers la splendeur d'éternité
 B Les affolés du rut d'éternité
 64 A Qui fait chanter Vénus par la mer toute entière,
 B Vénus, de
 65 A Les flancs, avec les trous de leur misère,
 66 A sang, les mains avec des ors,
 67 A Les rigides phallus, tordus d'efforts
 68 A Cassés – et par les mares de la plaine
 B Cassés – et, par les mares de la plaine,
 69 A Les vieux caillots éteints de la semence humaine.
En A, entre les vers 69 et 70, une coupure strophique.
 70 A Celles aussi dont la torture était de se chercher,
 71 A Autour du lourd cadavre en rut de leur péché
 72 A Pour s'y mêler et s'y mordre, pâles gorgones ;
 73 A léchaient ainsi que des lionnes,
 75 A Toujours pâles vers leur impossible désir
 76 A lune !
 77 A Tous et toutes – voyez – un à un, une à une,
 78 A sont en
 79 A Tombés – et leur carcasse et ma splendeur
 80 A D'or et de chairs, au bord de mes mers phosphorescentes.
 81 A,B incessantes.
En A et en B, entre les vers 81 et 82, une coupure strophique.
 82 A,B infinies :
 83 A Cœur, âme, esprit, cerveau, vertu, courage, foi,
 84 A En mon pays de fiel et d'or, j'en suis la loi,
 85 A Et je t'apporte ici, le consolant flambeau,
 B Et je t'apporte à toi le consolant flambeau,
 86 A,B L'offre à saisir de ma formidable ironie
 87 A tombeau !
 B rire, devant

DANS MA PLAINE

Voici les assoiffés des vins de la beauté ;
 Les affolés de l'unanime volupté
 Qui fit naître Vénus de la mer tout entière ;
 65 Voici leurs flancs, avec les trous de leur misère ;
 Leurs yeux, avec du sang ; leurs mains, avec des ors ;
 Leurs livides phallus tordus d'efforts
 Brisés – et, par les mares de la plaine,
 Les vieux caillots noyés de la semence humaine.
 70 Voici celles dont l'affre était de se chercher
 Autour de l'effroi roux de leur péché,
 Pour se mêler et se mordre, folles gorgones ;
 Celles qui se léchaient, ainsi que des lionnes –
 Langues de pierre – et qui fuyaient pour revenir
 75 Toujours pâles, vers leur implacable désir,
 Fixe, là-bas, le soir, dans les yeux de la lune.
 Tous et toutes – regarde – un à un, une à une,
 Ils sont, en de la cendre et de l'horreur
 Changés – et leur ruine est la splendeur
 80 De mon domaine, au bord des mers phosphorescentes.

Je suis celui des pourritures incessantes ;
 Je suis celui des pourritures infinies ;
 Vice ou vertu, vaillance ou peur, blasphème ou foi,
 Dans mon pays de fiel et d'or, j'en suis la loi.
 85 Et je t'apporte à toi ce multiple flambeau :
 Rêve, folie, ardeur, mensonge et ironie
 Et mon rire devant l'universel tombeau.

*En A, un autre titre : LA PLAINE**En A, avant le vers 1, dix vers supplémentaires :*

Avec la force en l'air de leurs grands bras
 Coupés – mes tours gisent par tas sous les flots las.
 Les froids brumeux, voici qu'ils soulèvent leur corne
 Et qu'il cornent par le soir morne
 Vers celle d'attendue hélas ! qui ne vient pas.
 Mes doigts pourtant, si lents de leur sang lent,
 Ils ont filé son linceul blanc ;
 Hélas ! Si la morte pouvait venir
 Vers le vieux cœur de mon désir
 Et la mort toute avec la morte !

- 1 B jours ;
 2 A Et le bâton de mon orgueil il plie :
 B Et le bâton de mon orgueil, il plie.
 3 A,B Mes pieds, dites, comme ils sont lourds
 4 A De béquiller mon à jamais vers les toujours
 B traîner, toujours,
 5 A Au long du siècle de ma vie !
 B Au long du siècle de ma vie.
 6 A Mon cœur est un carillon noir
 B Mon âme est un carillon noir
 7 A Qui sonne au loin sur le rempart,
 B Qui sonne au loin, sur un rempart,
 8 A Là-bas, le soir, qui sonne à vide ;
 B Qui sonne à vide ;

En A, entre les vers 8 et 9, un vers supplémentaire :

Mes bras sont vains,

En B, entre les vers 8 et 9, un vers supplémentaire :

Mes bras sont vains

- 10 A Et mes ardeurs, même ma haine,
 B Et mon œuvre folle ou sereine
 11 A Ils ont glissé dans le fossé.
 B A chu, dans le fossé.
 12 A Si la morte pouvait venir !
 B Oh si la mort pouvait venir !

DANS MA PLAINE

	Je m'habille des loques de mes jours	A	13
	Et le bâton de mon orgueil dans ma main ploie ;	B	14
	Mes pas ! dites comme ils sont lourds	A	14
	De me porter, de me traîner toujours	B	15
5	Sans plus d'espoir, de voie en voie.	A/B	15
	Mon âme est comme un beffroi noir	A	16
	Qui sonne au loin, près d'un rempart	A	17
	Au fond du soir ;	B	18
	Toute ma tête est vaine	A	18
	Et mon œuvre jadis hautaine	B	19
10	S'éparpille comme au hasard.	A	19
		B	20
		A	20
		B	21
	Ah si la mort pouvait venir !	A	21
		A	22
		B	22

DANS MA PLAINE

- 13 A Mettez des croix au long des routes
 B Mettez des croix, au long des routes,
 14 A Mettez des croix sur le rempart,
 B Mettez des croix, sur le rempart,
 15 A,B N'importe où, mettez des croix, puisque toutes
 16 A mort !
 17 A Mon pays las que domine ma ville,
 B Mon pays las, que domine ma ville,
 18 A Avec un fleuve au loin dans les brouillards,
 B Avec un fleuve au loin dans le brouillard,
 19 A Il est par à travers mes tristesses épars,
 B Il est, là-bas, sous ma tristesse, épars,
 20 A Avec ses lacs en flaques d'huile
 B Avec ses lacs, en flaques d'huile,
 21 A Noir – luisantes par le soir noir
 22 A Si la morte pouvait venir !
 B Oh si la mort pouvait venir !

- 4 A Au long du siècle de ma vie !
 B Au long du siècle de ma vie.
 5 A Mon cœur est un carillon noir
 B Mon cœur est un carillon noir
 6 A Qui sonne au loin sur le rempart,
 B Qui sonne au loin, sur un rempart,
 7 A Là-bas, le soir, qui sonne il va le
 B Qui sonne à vide.
 Et A, pour les vers 2 et 3, les vers supplémentaires
 Mes bras sont vains.
 Et B, pour les vers 2 et 3, les vers supplémentaires
 Mes bras sont vains
 10 A Et mes douleurs, même mes haines,
 B Et mon cœur folle au sereno
 11 A Ils ont glissé dans le fossé
 B A chu, dans le fossé.
 12 A Si la morte pouvait venir !
 B Oh si la mort pouvait venir !

15 Plantez des croix, au long des routes,
 Plantez des croix, sur le rempart,
 N'importe où, plantez des croix, puisque toutes
 Diront le sort d'un espoir mort.
 Les voici donc mon pays et ma ville,
 Avec leur fleuve au loin dans le brouillard,
 Avec leurs toits et leurs clochers épars,
 20 Avec leurs lacs, en flaques d'huile,
 Monotones, dans le soir noir.

Ah si la mort pouvait venir !

27 A Mais tout à coup le capillon a beau sonner
 B Quand, tout à coup, le capillon a beau sonner
 28 A Le patient noir a beau tanner
 B Son patient noir a beau tanner
 29 A Je n'entends plus ses glas tendus
 A Je n'entends plus
 30 A
 31 A Et voit des yeux là-bas me pardonner -
 B Rien que là-bas, des voix soudain, me pardonner...
 En A après le vers 31, pas de coupure stylistique
 32 A Et c'est elle qui veut venir
 B venir
 33 A Vers le vieux cœur de mon désir,
 B Vers l'agonie en feu de mon désir
 34 A Non tant la mort, mais elle
 35 A La douce en moi et l'éternelle.
 B éternelle ?

En A et en B, les vers 23 à 26 sont remplacés par sept vers :

- B Mes yeux semblent les eaux d'un marais noir
 Qui reflètent toute ma plaine,
 Les murs, les tours à bas, le carillon, le soir,
 Toute la plaine de ma haine,
 (5) Mes yeux, ils sont implorateurs
 D'un extrême coin d'or encor,
 A l'horizon des orages buccinateurs,
 (1) A Mes yeux, ils sont là-bas, à fleur d'un marais noir,
 (2) A Ils reflètent toute la plaine :
 (4) A Toute la plaine sans ma haine ;
 (5) A Ils sont mes yeux, implorateurs
 (7) A Dans l'hallali des orages buccinateurs,
- 27 A Mais tout à coup le carillon a beau sonner,
 B Quand, tout à coup, le carillon a beau sonner,
- 28 A Le battant noir a beau tanner,
 B Son battant noir a beau tanner,
- 29 A Je n'entends plus ses glas fendus,
 30 A Je n'entends plus
 31 A Et voir des yeux là-bas me pardonner –
 B Rien que là-bas, des voix, soudain, me pardonner ...

En A, après le vers 31, pas de coupure strophique.

- 32 A Et c'est elle qui veut venir
 B venir,
 33 A Vers le vieux cœur de mon désir,
 B Vers l'agonie en feu de mon désir,
 34 A Non tant la mort, mais elle
 35 A La douce en moi et l'éternelle.
 B éternelle ?

SAINT GEORGES

	Pourtant, je ne sais quoi illumine soudain	A	1
	Le pauvre bâton mort que je tiens en ma main.	A	2
25	Et voici qu'un rayon glisse au loin sur la plaine	A	3
	Où je n'ai dispersé que fatigue et que haine ;	A/B	3
	Et le beffroi, là-bas, a beau sonner	A	4
	Et son battant a beau tanner	A	5
	Je n'entends plus ses glas perclus,	A	6
	Je n'entends plus, je n'entends plus	A	7
30	Rien qu'une voix qui vient d'en haut me pardonner.	A	10
	Dites ? Dites ? Serait-ce elle qui veut venir	A	11
	Vers l'agonie en feu de mes mauvais désirs	B	11
	Non pas la mort, mais elle	A	12
	La trépassée et la sainte que je rêve éternelle.	A	13
35		B	14
	Que j'entends le bruit	A	15
	Du vent, autour de sa lance	A	16
	Et de son gonfanon	B	16
	Le Saint Georges, celui qui luit	A	17
	Et vient, parant	A	18
	Saisir	A	19
	Mes pauvres bras	A	20
	Comme un cri de toi	A	21
	Comme un cri de toi	B	21
40	Mes pauvres bras	A	22
	Comme un cri de toi	B	22
	Comme un cri de toi	A	23
	Comme un cri de toi	B	23
	Comme une émeute d'or regard	A	24
	Comme une victoire d'or regard	B	24
	Comme un front l'éclair du regard	A	25
	Le Saint Georges, du haut devant	A/B	26
45	Dans le celeste et flamboyant	B	27
	Il porte au front l'éclair du regard	A	28
	Le Saint Georges du haut devant		
	Beau de son cœur et par lui-même.		

- 1 A Ouverte en tout à coup parmi les brumes
 2 A avenue !
 En A, entre les vers 2 et 3, une coupure strophique.
 3 A,B Et Saint Georges, fermentant d'ors,
 4 A Avec des écumes de plumes
 5 A Au chanfrein tors de son cheval sans mors
 8 A Fait de son vol un descendant chemin
 9 A De la pitié du ciel vers notre terre.
 B De la pitié du ciel, vers notre terre.
 10 A Héros de joyeuses vertus auxiliaires
 B Héros de joyeuses vertus auxiliaires,
 11 A Sonore et pur cristallin,
 B Sonore d'audace et cristallin,
 12 A Mon cœur nocturne, qu'il éclaire
 14 A Qu'ils tintent les babil d'argent
 B Que j'entende le babil d'argent
 15 A Du vent, autour de sa cotte de mailles,
 B mailles,
 16 A Ses éperons dans les batailles,
 B Ses éperons, dans les batailles ;
 18 A Vient parmi les cris de mon désir
 19 A Saisir,
 20 A Mes pauvres mains vers sa vaillance !
 21 A Comme un cri grand de foi,
 B Comme un haut cri de foi
 22 A Vers Dieu, il tient levé (*sic*) sa lance,
 B Il tient en l'air, sa lance,
 24 A Il a passé par mon regard
 B Il a passé, par mon regard,
 25 A Comme une émeute d'or hagarde,
 B Comme une victoire d'or hagarde,
 26 A,B Avec, au front, l'éclat du chrême,
 27 B Le Saint Georges du devoir
 28 A lui-même !

SAINT GEORGES

- Ouverte en large éclair, parmi les brumes, A 29
 Une avenue ; A 30
 Et Saint Georges, cuirassé d'or, A 31
 Avec des plumes et des écumes, B 32
 5 Au poitrail blanc de son cheval, sans mors, A 33
 Descend. B 34
- L'équipage diamantaire A 34
 Fait de sa chute, un triomphal chemin A 36
 À la pitié du ciel vers notre terre. B 37
- 10 Prince de l'aube et du matin, A 38
 Joyeux, vibrant et cristallin, A 41
 Mon cœur nocturne, oh qu'il l'éclaire, B 42
 Au tournoiement de son épée auréolaire ! A 43
 Que j'entende le bruit glissant A 45
- 15 Du vent, autour de sa cotte de mailles A 46
 Et de son gonfanon dans les batailles ; A 48
 Le Saint Georges, celui qui luit B 49
 Et vient, parmi les cris de mon désir, A 50
 Saisir A 51
- 20 Mes pauvres bras tendus vers sa vaillance ! A 52
- Comme un grand cri de foi B 53
 Il tient, droite, sa lance, B 54
 Le Saint Georges ; B 55
 Il fait comme un tumulte d'or B 56
- 25 Dans le céleste et flamboyant décor ; B 57
 Il porte au front l'éclat du chrême, B 58
 Le Saint Georges du haut devoir, B 59
 Beau de son cœur et par lui-même. B 60

SAINT GEORGES

- 29 A d'espoir,
 30 A moi, sonnez,
 31 A En des routes claires et du soleil ;
 B En des routes claires et du soleil !
 32 A Micas d'argent, soyez la joie entre mes pierres ;
 B joie, entre
 33 A vous les
 B eaux
 34 A Ouvrez vos yeux, dans mes ruisseaux,
 36 A Paysage, en moi de source et de soleil,

En A, après le vers 36, un vers supplémentaire :

- Avec de l'or, qui tremble en du bleu glauque,
 38 A Du Saint Georges, vers mon âme.
 41 A miracle ;
 42 A charité sur
 B cuirasse, brûle
 43 A Et sa douceur est la débâcle
 45 A Feux cassés d'or et rotatoires
 46 A Et tourbillon d'astres, ses gloires,
 48 A Raient leur éclair en ma mémoire.

En A et en B, entre les vers 48 et 49, une coupure strophique.

- 49 A vient en
 50 A Du pays blanc, bâti de marbre,
 51 A Où dans
 52 A suavement, croît

En A, entre les vers 52 et 53, pas de coupure strophique.

En B, le vers 52 est au bas de la page.

- Le port, il le connaît, où se bercent, tranquilles,
 De merveilleux vaisseaux remplis d'anges dormants,
 Et les grands soirs, où s'éclairent des îles
 Belles, mais immobiles.
- 30 Sonnez toutes mes voix d'espoir !
 Sonnez en moi ; sonnez, sous les rameaux,
 En des chemins pleins de soleil !
 Micas d'argent, soyez la joie entre les pierres ;
 Et vous, les blancs cailloux des eaux,
 Ouvrez vos yeux, dans les ruisseaux,
 35 À travers l'eau de vos paupières ;
 Paysage, avec tes lacs vermeils,
 Sois le miroir des vols de flamme
 Du Saint Georges vers mon âme !
- 40 Contre les dents du dragon noir,
 Contre l'armature de lèpre et de pustules,
 Il est le glaive et le miracle.
 La charité, sur sa cuirasse brûle
 Et son courage est la débâcle
 Bondissante de l'instinct noir.
- 45 Feux criblés d'or, feux rotatoires
 Et tourbillons d'astres, ses gloires,
 Aux galopants sabots de son cheval,
 Éblouissent les yeux de ma mémoire.
 Il vient, en bel ambassadeur
 50 Du pays blanc, illuminé de marbres,
 Où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre
 De la bonté, suavement croît la douceur.
- Comme une main de cresse, sur l'existence ;
 L'aube s'ouvre, comme un conseil de confiance,
 Et qui l'écoute est le sauvé
 De son marais, où nul péché ne fut jamais levé.

- 53 A connaît où se bercent tranquilles,
 54 A,B vaisseaux, emplis d'anges dormants
En A, le vers 56 manque.
 57 A Soudain, parmi les yeux, dans l'eau, des firmaments.
 58 A Ce royaume dont se lève reine la Vierge,
 59 A ardente et
 60 A Vibre en ostensor dans l'air,
 61 A Le tout à coup Saint Georges clair,
En A et en B, entre les vers 62 et 63, un vers supplémentaire, ponctué différemment :
 A Comme un feu d'or, parmi mon âme !
 B âme.
 64 B viens
 65 A brumes dans
 66 A couteau
 67 A En croix noire sur la pensée,
 68 A,B Avec quelle dérision de biens,
 70 A Avec quelle colère et quel masque et quelle folie
 B Avec quelle colère et quel masque et quelle folie,
 71 A lie !
 73 A Du monde en un grand moi futile ;
 B Du monde, en mon orgueil futile ;
 74 A J'ai soulevé sous des plafonds de nuit
 B J'ai soulevé, sous des plafonds de nuit,
 75 A hostile
 76 A Vers un sommet barré d'oracles noirs.
 78 A l'aurore.
 79 A fleurs la prière
 81 A soleil sur l'eau nacrée est
 82 A caresse sur
 83 A L'aube ouvre un beau conseil de confiance

Le port, il le connaît, où se bercent, tranquilles,
 De merveilleux vaisseaux emplis d'anges dormants,
 55 Et les grands soirs, où s'éclairent des îles
 Belles, mais immobiles,
 Parmi les yeux, dans l'eau, des firmaments.
 Ce royaume, d'où se lève, reine, la Vierge,
 Il en est l'humble joie ardente – et sa flamberge
 60 Y vibre, en ostensor, dans l'air ;
 Le dévorant Saint Georges clair
 Qui frôle et éblouit de son éclair
 Mon âme.

Il sait de quels lointains je viens,
 65 Avec quelles brumes, dans le cerveau,
 Avec quels signes de couteau,
 En croix noires, sur la pensée,
 Avec quel manque de biens,
 Avec quelle puissance dépensée,
 70 Avec quel masque et quelle folie,
 Sur de la honte et de la lie.

J'ai été lâche et je me suis enfui
 Dans un jardin de maux et de pleurs infertiles ;
 J'ai soulevé quand me cernait la nuit
 75 Les marbres d'or d'une science hostile,
 Vers des sommets barrés d'oracles noirs ;
 Seule la mort est la reine des soirs
 Et tout effort humain n'est clair que dans l'aurore ;
 Avec les fleurs, la prière désire éclore
 80 Et leurs douces lèvres ont le même parfum ;
 Le blanc soleil, sur l'eau nacrée, est pour chacun
 Comme une main de caresse, sur l'existence ;
 L'aube s'ouvre, comme un conseil de confiance,
 Et qui l'écoute est le sauvé
 85 De son marais, où nul péché ne fut jamais lavé.

- Le port, il le connaît, où se percent, tranquilles,
De merveilleux vaisseaux emplit d'anges dormants,
Et les grands soirs, où s'éclairent des îles
Belles, mais immobiles,
Parmi les yeux, dans
Ce royaume, d'où se
Il en est l'humble joie ardente
Y vibrent d'émotions
Le dévotant Saint-Georges dans
Qui triomphe et éblouit de son éclat
Mon âme
- 86 A Le Saint Georges, cuirassé clair,
B Le Saint Georges cuirassé clair
- 87 A traversé par bonds
- 88 A Le doux matin, parmi mon âme ;
- 89 A foi,
- 90 A moi
- 95 A altièrè
- 96 A mis en sa pâle main fière
- 97 A Le sang épars de toute ma douleur ;
- 98 A lui s'en est
- 99 A front la marque
- 44 B
- 45 A
- 46 A
- 47 A
- 48 A, B
- 70 A
- B
- 71 A
- 72 A
- B
- 74 A
- B
- 75 A
- 76 A
- 77 A
- 79 A
- 81 A
- 82 A
- 83 A
- 84 A
- 85 A
- 86 A
- 87 A
- 88 A
- 89 A
- 90 A
- 91 A
- 92 A
- 93 A
- 94 A
- 95 A
- 96 A
- 97 A
- 98 A
- 99 A

L'AUTRE PLAINE

Le Saint Georges rapide et clair
 A traversé, par bonds de flamme,
 Le frais matin, jusqu'à mon âme ;
 Il était jeune et beau de foi ;
 90 Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
 Qu'il me voyait plus à genoux ;
 Comme un intime et pur cordial d'or
 Il m'a rempli de son essor
 Et tendrement d'un effroi doux ;
 95 Devant sa vision altière,
 J'ai mis, en sa pâle main fière,
 Les fleurs tristes de ma douleur ;
 Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance
 Et sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,
 100 Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

En A, avant la première strophe, une strophe supplémentaire :

- Le paysage ? il a changé :
 Les étalons des vents du Nord
 Qui hennissaient et galopaient la mort
 Ont fui vers leur lointain : la mort.
- 1 A Sur des visages de fleurs d'or
 B Sur les visages des floraisons d'or,
 3 A Et se frôlant de branche à branche
 4 A Dans une clarté pourpre éclate en oiseaux d'or.
 B Dans une clarté pourpre éclate en baisers d'or.

En A et en B, entre la première et la seconde strophe, une strophe supplémentaire :

- B Pulpeux et lourds, comme des bouches rouges
 Et lumineux de leurs sèves hautaines,
 Sous des rameaux feuillus, qui cachent des fontaines,
 L'aube caille le sang des raisins rouges.
 (1) A lourds comme
- 5 A On écoute les cristaux purs de l'eau trémière
 B On écoute les ruisselets et leurs lumières
 6 A Sauter sur des escaliers verts ;
 B Sauter sur des escaliers clairs ;
 7 A Des insectes cuirassés pers,
 B Des insectes d'or et de vair,
 8 A Parmi les gazons doux, casser de la lumière.
 9 A De vieux ormes drapent leurs ombres, d'où s'ébrouent
 10 A Soudain de vifs au clair bouquets de vols,
 B vols ;
 11 A Et les heures marquent leurs roues
 12 A Sur les cadrans des tournesols.
 B Autour des yeux moussus des tornesols.

L'AUTRE PLAINE

- Vers les visages des floraisons d'or,
 Voici qu'un auroral soleil se penche
 Et les frôlant, de branche en branche,
 Sur leurs lèvres de pourpre éclate en baisers d'or.
- 5 On écoute les ruisselets dans la lumière,
 Sauter, de marche en marche, au long d'un talus clair ;
 Des insectes d'argent aux antennes de vair,
 Contre des vitraux bleus, casser de la lumière.
- 10 Des feuillages chantent. Il s'en dénoue,
 De temps en temps, de longs rubans de vols,
 Et les heures tournent, comme des roues,
 Autour des cœurs moussus des tournesols.
- 15 Des actions plus claires
 Leur attitude est belle ainsi qu'un geste
 Et parmi l'or de l'été
- 20 Et les marbres de l'été
 Que d'ailleurs leur bordure est si fine et si claire
 Et réfléchir leur
- 25 Dans le miroir de leur sein
 En guirlande transparaissent
 Mains dans les mains et leurs yeux se sont approchés
 Sur les marais de l'été
 De ma mélancolie,
 30 Ensembla, elles se sont approchées.

- 1 A Elles sont quatre à me parler avec des voix d'ailleurs,
 B Elles sont quatre à me parler : leurs voix d'ailleurs
 2 A Toutes frêles, d'entre leurs lèvres lentes,
 3 A De belles voix douces et consolantes
 4 A mantes

En A, entre les vers 4 et 5, un vers supplémentaire :

Long-tombantes et longuement calmantes.

- 7 B le sacrifice.

En A, avant le vers 10, deux vers supplémentaires qui forment le début de la troisième strophe :

Bonnes mères-vierges, elles parlent lointain,

D'un autrefois, que sais-je, ou d'un demain.

- 10 A Chacune au long de sa personnelle avenue
 11 A Des loins de son couvent floral m'est advenue,
 B Sans rien me dire, est advenue,
 12 A Avec en main la fleur-merveille
 B Avec, en main, la fleur-merveille
 14 A rêve.
 15 A Leur attitude ? elle est un glaive
 B Leur attitude est belle, ainsi qu'un glaive.

En A, entre les vers 15 et 16, un vers supplémentaire :

Et droite et fière au ciel se lève ;

- 17 A Et les arbres des bords, rien ne leur est meilleur
 18 A Que de pouvoir se regarder longtemps
 19 A Et de mirer leur mutuel bonheur
 20 A Dans le miroir au clair de leurs yeux nus.
 22 A les mains, et
 25 A Tranquilles, elles se sont rapprochées.

LES SAINTES

Elles sont quatre à me parler : leurs voix
 Toutes frêles, entre leurs lèvres lentes,
 Sont calmantes et réchauffantes,
 Comme leurs robes et leurs mantes.

5 L'une est le bleu pardon, l'autre la bonté blanche,
 La troisième l'amour pensif, la dernière le don
 D'être, même pour les méchants, le sacrifice ;
 Chacune a bu dans le chrétien calice
 Tout l'infini.

10 Chacune, au long de sa personnelle avenue,
 Sans apparat m'est advenue
 Tenant en main la fleur-merveille
 Cueillie à l'aube et qui conseille
 Des actions plus belles que tout rêve ;
 15 Leur attitude est nette, ainsi qu'un glaive.
 Et parmi l'or de l'herbe et des étangs
 Et les marbres des bords, rien ne paraît meilleur
 Que de les voir se regarder longtemps
 Et refléter leur mutuel bonheur
 20 Dans les miroirs de leurs yeux nus.

En guirlande tressée, avec leurs doigts menus,
 Mains dans les mains et leurs âmes penchées
 Sur les marais de lie
 De ma mélancolie,
 25 Ensemble, elles se sont approchées.

- LES SAINTES
- 26 A première avec ses longs cheveux
 27 A aveux,
 28 A Elle qui sait ma vie antérieure
 En A, entre les vers 28 et 29, un vers supplémentaire :
 Et comme absurde était mon heure.
- 29 A Pieusement elle écoute me rabaisser moi-même,
 B Pieusement, elle écoute me rabaisser moi-même,
 30 A Me confesser de mes souillures à mon baptême
 B Me confesser de mes souillures à mon baptême,
 33 A Sa sœur, elle est blanche comme un dimanche,
 34 A solennelle
 35 A Sans rien qui ne soit clair en elle :
 B Sans rien qui ne soit pur en elle :
 36 A doux
 37 A inclinés à deux genoux
 38 A Vers la toute misère humaine.
 B Devant la toute misère humaine.
 40 A d'or sur leur théâtre
 B théâtre
 41 A vain – et
 B vain ; et
 42 A Quand la Bonté paraît, son cœur silencieux
 B paraît son
 43 A Conquiert si sûrement les soucieux
 44 A De leur bonheur et de leur vie

30 Et la première, avec ses longs cheveux,
 M'efface au front la rougeur des aveux ;
 Elle, qui sait ma vie antérieure !
 Elle m'entend me rabaisser moi-même,
 Me reprocher mes souillures à mon baptême,
 Et pour chaque péché son doux pardon
 Est si profond – que c'est elle qui pleure.

35 Sa sœur est blanche, comme un dimanche.
 Elle est paisible et solennelle,
 Sans rien qui ne soit pur et simple en elle ;
 Elle nous fait les tranquillement doux,
 Les inclinés, à deux genoux,
 Devant toute misère humaine.
 Le creux orgueil et l'audace de plâtre
 40 S'emplument d'or, sur leur théâtre,
 En vain, et se couronnent de leur haine ;
 Quand la bonté paraît, son cœur silencieux
 Conquiert si sûrement tous ceux
 Qui ont souci de leur bonheur et de leur vie,
 45 Que c'est elle l'humble, mais la servie.

- 46 A Chaste violemment, par à travers son cri charnel,
 47 A L'amour, il est si haut, qu'il se pense éternel :
 B L'amour est si vivant, qu'il se croit éternel.
 48 A Doucement mère avec ses mains d'aurore
 49 A est là qui
 B éclore,
 50 A soir la lumière
 51 A La douce infiniment qui sait le cœur d'argile
 52 A Et comme il fut lointain
 B vite, ils

En A, entre les vers 52 et 53, un vers supplémentaire :

- Et qui le tient en main,
 53 A Tranquillement, et le gare contre son sein !
 B garaient, contre
 54 A En robe long-pendante et dont les traînes
 55 A Lui font aux pieds comme des ailes,
 B Lui font aux pieds, comme des ailes,
 56 A L'amour – par elle – il dit des paroles fidèles.
 57 A Il est songeur comme les fleurs sereines.
 58 A Il regarde par les fenêtres de la vie
 B regarde, par
 60 A revivre un jour en poussière ravie
 61 A Qui s'aimerait encor.
 62 A Sa maison claire est close intimement
 B douce intimement
 63 A Et des rideaux de blanc silence
 64 A Tombent sur son mystère et sur sa vigilance ;
 65 A Le pain qu'il sert est fait de pur froment ;
 66 A Il habite lointain, au rebours des grandes routes,
 67 A Là-bas, parmi les bois, les carrefours, les voûtes
 69 A Il fleurit simple et sa fierté
 B Je fleuris simple et ma fierté,
 70 A Si timide parfois ou gauchement hautaine
 B Si timide parfois ou gauchement hautaine,
 71 A N'est que le tremblement de sa clarté.

(Nous ajoutons des guillemets à la fin du vers. Le vers 71 termine en effet le discours qui a commencé au vers 57.)

Chaste violemment, malgré son cri charnel,
 L'amour est si brûlant, qu'il se croit éternel.
 Doucement mère, avec ses doigts d'aurore,
 L'amante est là, qui fait éclore
 50 En des cerveaux de soir, la lumière fragile ;
 Elle est celle qui sait les cœurs d'argile
 Et comme vite ils se brisent, si ses deux mains
 Ne les garaient contre son sein.
 En robe douce et dont les traînes
 55 Font un bruit d'ailes
 Elle me dit les paroles fidèles :
 « Je suis belle, comme les fleurs sereines,
 Je regarde par la fenêtre de la vie
 Vers les domaines de la mort,
 60 Pour y revivre, un jour, en poussière ravie,
 Qui t'aimerait encor.
 Ma maison claire est douce, intimement,
 Et les rideaux du blanc silence
 Tombent sur mon mystère et sur ma vigilance ;
 65 Mon pain est fait de pur froment ;
 J'habite, au loin des grandes routes,
 Là-bas, parmi les bois, les prés, les voûtes
 De l'amical feuillage et près de la fontaine.
 J'aime très simplement et ma docilité,
 70 Si timide parfois qu'elle apparaît hautaine,
 N'est que la pureté de ma clarté. »

72 A Et la dernière, elle est la Charité toute âme

73 A Dieu ;

B monde, avec

En A et en B, à la place des vers 74 et 75, trois vers :

B Pauvre, mais érigeant, entre ses mains, la flamme
Et, dans son cœur, les feux

Et les glaives de la pitié totale.

(1) A Pauvre, mais dans ses mains la flamme

(2) A Et dans son cœur, par le milieu,

(3) A Les glaives d'or de la pitié totale.

En A et B, entre les vers 75 et 76, un vers supplémentaire :

Elle est, par au delà de la sagesse étale,

76 A Celle de l'ardente et claire folie,

78 A Comme le sang du Christ lui-même ;

79 A Celle qui ramasse jusqu'au blasphème

B Celle, qui ramasse, jusqu'au blasphème,

En A et en B, entre les vers 79 et 80, deux vers supplémentaires :

B Pour en avoir douceur et peine,

L'universelle et non coupable Madeleine,

(1) A peine :

(2) A Madeleine

80 A La sublime putain du bien

B La sublime putain du bien,

82 A rebute ni

83 A monde

84 A Dans la contrée atroce et la ville transie

85 A Des déjetés et des mâchant-la-faim,

87 A Du quand même bonheur humain.

88 A Elle est l'amante violente

B Elle est l'amante violente,

89 A L'usée et des lèvres et des genoux

B L'usée et des lèvres et des genoux,

91 A Des haillons fous de la détresse ;

92 A Sévère et aussi vengeresse

B Sévère et parfois vengeresse

93 A guerrière quand

94 B Volent, dans la révolte et la lumière,

96 A En fait surgir une aube au clair et des flambeaux !

B En fait surgir une aube au clair et des flambeaux.

La dernière des sœurs nous est la charité toute âme,
Qui regarde le monde avec les yeux de Dieu,
Et dresse entre ses mains de feu
75 La plus pure des flammes.
Celle de l'ardente et divine folie
Qui se saigne le cœur et qui se multiplie
Comme l'amour du Christ lui-même.
Celle dont la pitié couve jusqu'au blasphème,
80 La sublime amante du bien,
L'abandonnée aux coups de tous, que rien
Ne rebute, ni rien ne rassasie.
Par les chemins damnés du monde,
Par la contrée atroce et la ville transie
85 Des affolés et des mâchant-la-faim,
Elle partage à tous sa passion féconde
Pour le total bonheur humain.
Elle est la vierge violente,
La suppliante et des lèvres et des genoux,
90 Celle dont les baisers bouchent les trous
Des haillons noirs de la détresse ;
Mais ferme aussi et parfois vengeresse
En guerrière, quand ses drapeaux
Volent dans la révolte et la lumière
95 Et que son pied, qui casse les tombeaux,
En fait surgir l'aurore et ses mille flambeaux.

- 72 A Et la dernière, elle est la Charité toute âme
 73 A Dieu :
- 99 A Et plis et franges consolantes –
 102 A De leurs paroles sur mon âme.
 103 A auront dans ma maison
 105 A Et refermé sur le moi d'hier toute cloison,
 107 A Descend sur les rives inabordées,
 108 A dresseront les hautes idées
 B dresseront les
 109 A En sainte table pour mon cœur.
- 76 A Celle dont la plume courbe et se penche
 78 A Comme l'âme d'un dieu
 79 A L'abandonnée aux coups de tous les vents
 B Ne recule, ni rien de l'écarter
 Par les chemins lointains du monde
 B Par la contrée aride et les vallées
 Des ardoises et des nuages
 81 A Elle partage à tous sa passion féconde
 B (1) A Pour le total bonheur humain
 B (2) A Elle est la vierge violente
 82 A L'aspirante et des lèvres et des genoux, in stans
 83 A Celle dont les baisers touchent les trous
 84 A Des haillons noirs de la détresse
 85 A Des débris et des débris
 87 A Mais ferme aussi de porteur vengeur
 88 A En guerrière, quand ses drapeaux
 B Volent dans la révolte et la haine
 89 A Et que son pied, qu'écasse les tombards, se soulève
 B L'œuvre d'un dieu
 91 A En fait surgir l'aurore et ses mille flambeaux
 92 A Serein et sans vanité
 B Serein et sans vanité
 93 A guerrière quand
 94 B Volent, dans la révolte et la haine,
 95 A En fait surgir une aube au clair et lumineux !
 B En fait surgir une aube au clair et lumineux.

LE JARDIN

Elles sont quatre à me parler
 – Robes chastes et mantes lentes
 Et mains douces et consolantes –
 100 Elles font le tour de mon âme
 Avec, à travers leurs doigts clairs, la flamme
 De leur lumière sur mon âme ;
 Et quand elles auront, dans ma maison,
 105 Mis de l'ordre à mes torts, plié tous mes remords
 Et refermé, sur mes péchés, toute cloison,
 En leur pays d'or immobile, où le bonheur
 Descend, sur des rives de fleurs entr'accordées,
 110 Elles dresseront, les hautes idées,
 En sainte table, pour mon cœur.

Des fleurs droites, comme l'arc-en-ciel,
 Extatique des états les plus hautes
 115 Furent, à travers branches,
 Vers leur splendeur.

Un vent très lentement
 Chante une extase sans paroles
 120 L'air filigrane une aurore
 À chaque équilibre éternel

L'ombre même n'est qu'un essor
 Vers les clartés qui se transposent :
 Et les rayons calmés reposent
 Sur les bouches des iris d'or.

En A, un autre titre : LES JARDINS

En A, la première strophe de B et de V était la quatrième.

En A, avant la première strophe, une strophe supplémentaire :

Le paysage il a changé – et des gradins,
Mystiquement fermés de haies,
Inaugurent parmi des plants d'ormaises
Une vert et or enfilade de jardins.

- | | | |
|----|-----|---|
| 1 | A | L'herbe est heureuse et la haie azurée |
| 2 | A | fruits. |
| 3 | B | courent, au long des buis, |
| 6 | A | En escalier vers une attente ; |
| | B | En escalier, vers une attente ; |
| 7 | A | chauffés la marche est haletante |
| 8 | A | Mais le repos attend au bout du soir. |
| | B | Mais le repos attend, au bout du soir. |
| 9 | A | Les ruisselets qui font blanches les fautes |
| 10 | A | Coulent autour des gazons frais : |
| 11 | A | sa croix s'endort auprès, |
| 12 | A | Tranquillement, parmi les berges hautes. |
| 13 | A | droites comme |
| 14 | A | blanches |
| 15 | A | Fusent en un élan de branches |
| | B | Fusent, en un élan de branches, |
| 18 | A | Chante une extase sans parole ; |
| 19 | B | auréole, |
| 21 | B | essor, |
| 22 | A | transposent |
| 24 | A,B | Sur les bouches des lilas d'or. |

LA DISPARITION

Elle était comme LE JARDIN

- 1 L'herbe y est bleue et la haie azurée
- 2 De papillons de verre et de bulles de fruits ;
- 3 Des paons courent au long des buis ;
- 4 Un lion clair barre l'entrée.
- 5 Chaque montée est un espoir
- 6 Qui se lève, vers une attente ;
- 7 Par les midis chauffés, la marche est haletante,
- 8 Mais le repos se trouve au fond du soir.
- 9 Des ruisselets qui font blanches les fautes
- 10 Coulent, autour de gazons frais ;
- 11 L'agneau divin avec sa croix, s'endort, auprès
- 12 Des jacinthes, pâles et hautes.
- 13 Des fleurs droites, comme l'ardeur
- 14 Extatique des âmes blanches,
- 15 Fusent, à travers branches,
- 16 Vers leur splendeur.
- 17 Un vent très lentement ondé
- 18 Chante une prière, sans paroles ;
- 19 L'air filigrane une auréole
- 20 À chaque disque émeraude.
- 21 L'ombre même n'est qu'un essor
- 22 Vers les clartés qui se transposent ;
- 23 Et les rayons calmés reposent
- 24 Sur les bouches des iris d'or.

En P et en A, un titre différent : TRÈS SIMPLEMENT

En B, un autre titre différent : L'ATTENDUE

En A, les cinq premières strophes forment une première partie, numérotée I.

- 2 P discrète autour
A discrète autour de moi
- 3 P,A miel pour
- 4 P soir,
A soir :
- 5 P,A Malade aussi, mais droite et volontaire
- 6 P,A Et m'imposant de la tendresse et de l'espoir.
- 7 P ardeur qui
A secousse,
- 8 P C'était : la sentir droite à mon amour,
A C'était la sentir droite à mon amour
B C'était la sentir droite, en son amour,
- 9 B tenait, dans
- 10 P,A Elle, peut-être, a su le texte obscur
B Elle peut-être a su le texte obscur
- 12 P Et dans ma volupté tuer
- 13 P Sainte pour elle et claire – et lentement
A Sainte pour elle et claire et lentement
- 14 P-B Comme une étoile, un soir d'ombre lucide,

En P, entre les vers 15 et 16, trois astérisques.

En A, les strophes 6 à 9 forment une seconde partie, numérotée II.

- 16 P Les étoiles diamantent son cœur
A,B Les étoiles diamantent son cœur,
- 17 P lune
B Depuis, qu'en
- 18 P,A Elle est dormante au clair de son autre bonheur.
- 19 P Elle est morte lente et bellement,
A Elle est morte, si lente et bellement
- 20 P,A Et si vierge dans l'humble pose
- 22 P,A Ses grandes mains de consolation
- 25 P,A En un pays si profond de fleurs d'or
- 26 P Et si transparent de lumière,
A Et si transparent de lumière
B Et si flamboyant de lumière
- 27 P,A Que les ombres des fleurs semblent de l'or encor.

LA DISPARUE

- Elle était comme une rose pâlie ;
 Je la sentais discrète, autour de moi,
 Avec des mains de miel, pour ma mélancolie.
- 5 Sa jeunesse touchait à ses heures de soir ;
 Quoique malade, elle était calme et volontaire
 Et m'imposait et sa tendresse et son espoir.
- Aucune ardeur, qui domptait par secousse ;
 C'était de la sentir si droite, en son amour,
 Qui me tenait dans sa contrainte égale et douce.
- 10 Elle peut-être a su lire le texte obscur
 De mes rancœurs et de mes lourds silences
 Et, dans ma volupté, tuer le lys impur.
- Sainte pour moi et claire et lentement
 Comme une étoile, un soir d'ombre légère,
 15 Seule, elle s'en alla fleurir le firmament.
- De purs rayons illuminent son cœur,
 Depuis qu'en des dortoirs de lune,
 Elle est dormante, au clair de son nouveau bonheur.
- Elle est morte, sans bruit, tout doucement,
 20 Mais si calme, dans l'humble pose
 De l'agonie et de la paix de son moment.
- Ses bonnes mains de consolation
 – Oiseaux d'espoir – se sont levées
 Vers sa lointaine et attirante assomption,
- 25 Là-haut, en un jardin si rempli de fleurs d'or
 Et si rayonnant d'aube et de calme lumière
 Que les ombres des fleurs y sont de l'or encor.

En P, entre les vers 27 et 28, trois astérisques.

En A, les strophes 10 à 13 forment une troisième partie, numérotée III.

28 P Et qu'elle me veille, la sainte, ainsi

A Et qu'elle me veille la sainte, ainsi

29 P Qu'un pauvre enfant qui vint au monde,

A Qu'un pauvre enfant qui vint au monde

30 P Sans trop savoir juger qu'il est ici,

A Sans trop savoir juger qu'il est ici,

B Sans trop savoir juger, qu'il fut longtemps,

31 P Comme un autre et comme lui :

A Tout comme un autre et comme lui :

B En son pays de tristesse et de nuit,

32 P,B misère,

33 P Pour la noire abeille de son ennui,

A Pour la noire abeille de son ennui

B ennui.

En P et en A, entre les vers 33 et 34, une strophe supplémentaire :

Et le reflet, dans un mirage,

De son toujours isolement

Sinistrement, sur fond d'orage,

(1) P reflet dans un mirage

34 P,A Mais dont l'âme, bien lentement

B Et qui sans se juger encor, tout simplement,

35 P,A – Après des rages de torture –

36 P Revient à l'heure d'apaisement,

A Revient au jour d'apaisement

37 P,A Grâce à la sainte, dont le cœur

38 P,A Et les paroles volontaires,

39 P,A Sur terre, ont fait son cœur meilleur.

En P, entre les vers 39 et 40, trois astérisques.

En A, les strophes 11 à 15 (strophe supplémentaire) forment une quatrième partie, numérotée IV.

40 P Rien n'est bonheur comme sentir sur soi

A Rien n'est bonheur, comme sentir sur soi

B Rien n'est plus clair que de sentir sur soi,

41 P Quelqu'un d'au delà de la vie,

A Quelqu'un d'au delà de la vie

B Quelqu'une au delà de la vie,

42 P,A foi.

Depuis – elle m’assiste, ainsi qu’on aide un pauvre enfant
 Qui simplement, un jour, s’en vint au monde,
 30 Sans trop savoir comprendre hélas ! qu’il fut longtemps,

En un pays de tristesse et de nuit,
 La morne fleur de sa propre misère
 Pour la sombre abeille de son ennui,
 Comme une main, à l’écarter, le timbre d’un
 Et qui sans se juger encor, trop âprement,
 35 – Après combien de pleurs, d’affres et de tortures –
 S’en est venu vers un séjour d’apaisement,

Grâce toujours à la sainte, dont le cœur
 Et les conseils calmes et volontaires
 Ont doucement rendu son cœur meilleur.

40 Rien n’est plus doux que de sentir sur soi,
 Une force d’au delà de la vie,
 En qui l’on ait croyance et foi

32 A tout comme
 33 FA d’avance
 34 B tout d’avance
 35 FA l’âme avant
 36 B dit
 37 FA Quand certains
 38 P source
 39 FA présence
 40 FA l’évoquer avec plus de présence

- 43 P Et je la sens si familière,
 A Et je la sens si familière
 B Et que l'on sente ardente et toute entière
- 44 P,A Tendue à chaque instant vers moi
 B Penchée, à chaque instant, sur soi,
- 45 P,A Comme une main avec de la lumière.
 B Comme une main, avec de la lumière ...
- 46 P Je la regarde aller, passer, venir,
 47 P,A robe
 B frôler, avec
- 48 P,A Et me fixer avec des yeux de souvenir.
 B Et me fixer, avec des yeux de souvenir.
- 50 P,A Ces mots pleins d'elle, afin qu'ils soient
 51 P,A De blancs chemins où mes pensers se suivent
 B chemins, où

En P et en A, entre les vers 51 et 52, une strophe supplémentaire :

- A Vers elle encore et vers elle toujours
 Puisqu'il ne peut plus être une autre qu'elle
 En toutes les heures de tous mes jours.
 (1) P Vers elle encor et vers elle toujours,
 (2) P Puisqu'il ne peut plus être autre chose qu'elle

En P, avant le vers 52, trois astérisques.

En A, les strophes 16 à 18 (= les vers 52 à 60 en B et en V) forment une cinquième partie, numérotée V.

- 52 A tout comme
 53 P,A d'avance
 B tout, d'avance,
 54 B l'âme, avant
 55 P,A dire ;
 B dire
 56 P,A Quand certains
 57 P sourire
 58 P,A présence,
 60 P,A l'évoquer avec plus de puissance.

45 Et que l'on sait ardente et tout entière
Penchée, aux heures de la peur
Avec sa main qui tient de la lumière.

Aussi la vois-je aller, passer, venir,
Me doucement frôler avec sa robe,
Et me charmer avec les yeux du souvenir.

50 Elle conduit mes doigts qui lui écrivent
Ces vers pleins d'elle, afin qu'ils soient
De blancs chemins où ses pensers me suivent.

Je lui confesse tout, comme autrefois,
Bien qu'elle sache aujourd'hui tout d'avance,
Et qu'elle entende l'âme avant la voix.

55 Il n'est rien que je ne veuille lui dire.
Quand, certains soirs, comme vivante, je la vois,
Je joins les mains pour lui sourire.

Je suis l'ardent de sa toute présence ;
Je la voudrais plus morte encor
Pour l'évoquer, avec plus de puissance !

Après le vers 60, en P et en A, trois strophes supplémentaires forment une sixième partie, précédée de trois astérisques en P et numérotée VI en A :

A Douce trépassée au dortoir de mon rêve
N'est-ce pas que c'est bien toi
La forme et le silence de mon rêve ?

Douce trépassée au dortoir de mon soir
(5) N'est-ce pas que c'est bien toi
L'étoile au loin dans les cheveux du soir ?

Douce trépassée au dortoir de mon âme
N'est-ce pas que c'est bien toi
Dont j'écoute l'âme baiser mon âme ?

(1) P rêve,

(4) P soir,

(7) P âme,

Après cette sixième partie, en P et en A, cinq strophes (correspondant aux vers 61-75 de B et de V) forment une septième partie, précédée de trois astérisques en P et numérotée VII en A.

61 P,A Dans la souvent maison de ma tristesse,

63 P,A lumière à travers

64 A,B joie,

67 P Elle est la doucement assise,

A Elle est la doucement assise

71 P,A fraîche sur la lèvre

72 P,A la lampe qui

73 A réorientée

74 A ressuscitée

75 P,A d'aurore en une aurore !

En P et en A, les vers 76 à 91 forment la huitième partie du poème, précédée de trois astérisques en P et numérotée VIII en A.

- Dans la maison de ma tristesse
 Elle est la tremblante caresse
 De la lumière, à travers les fenêtres.
- 65 Elle est ce qui fleurit de joie
 Dans ma demeure et dans ma voie,
 Elle est le son chantant de l'heure.
- Elle est là doucement assise
 Dans la tranquillité de mon église,
 À mes côtés, sur des chaises amies.
- 70 Elle est, durant mes nuits de fièvre,
 La goutte fraîche, sur la lèvre,
 Et la lampe, qui toujours veille.
- Elle est ma ferveur réorientée,
 Ma jeunesse ressuscitée,
 75 Un flot d'aurore, en une aurore.

En P-B, les vers 76-78 sont différents :

- B Aussi m'étant le seul présent, c'est elle
L'heure qui sonnera et remplira
Toute l'éternité, qu'est l'avenir.
(1) P elle :
(3) A l'éternité qu'est

80 P mains regards et cœur à moi.

B moi,

81 P,A Ses bras en croix devant les routes

82 P Sinueuses, le soir, vers les déroutés,

En P, le vers 82 est au bas de la page.

En A, entre les vers 82 et 83, une coupure strophique. Cette coupure ne correspond pas à la pratique de Verhaeren qui, dans la versification libre, n'opère jamais de coupure strophique au milieu d'une phrase. Cette anomalie s'explique sûrement par la position du vers 82 en P, qui aura égaré le typographe.

83 P Me tourneront vers les chapelles de la foi,

A Me tourneront vers les chapelles de la foi ;

B Me ramèneront jusqu'aux chapelles de la foi ;

En P et en A, entre les vers 83 et 84, deux vers supplémentaires :

A Ses pleurs d'avance, au roux visage des tentations,

Me feront fuir le mal banal ;

(1) P Ses pleurs, d'avance, au visage des tentations

(2) P banal,

84 P Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or

A Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or,

85 P,A silence,

86 P En mon âme, de sa présence,

A En mon âme, de sa présence ;

87 P,A Et je les baiserais et mon effort

88 P,A Sera de suivre au loin leur litanie ardente

89 P D'empreintes saintes et cette attente

A D'empreintes saintes, vers l'attente

90 P De mon départ vers elle en mon seul vrai soupir.

A De mon départ mortel, en mon seul vrai soupir.

En P, entre les vers 90 et 91, trois astérisques.

91 P elle afin

A,B Et tel vivrais-je en elle, afin d'y bien mourir !

Et maintenant que j'ai trouvé en elle
Une clarté continuelle
Je n'ai plus peur de l'avenir ;
J'aurai ses yeux, ses mains, son cœur,
80 Pour mains, regards et cœur à moi ;
Ses bras en croix devant les sentes
Qui vont vers les périls et les descentes
Me ramènent déjà aux autels de la foi ;
Ses pieds laissent des marques d'or
85 Sur le sable de blanc silence
Qu'épand mon âme, en sa présence,
Et je les baise et mon effort
Sera de suivre au loin leurs mystiques empreintes,
Jusqu'au moment de notre indubitable étreinte
90 Et de ma délivrance, en mon dernier soupir ...

Et tel vivrai-je en elle, afin d'y bien mourir !

- Et maintenant que j'ai trouvé en elle, tout
 Une clarté, continue, une sérénité, un
 Je n'ai plus peur de l'avenir
 J'aurai ses yeux, ses mains, son cœur
 Pour mains, regards et cœur à moi ;
- 80 P Ses bras en croix devant les sentes
 B Qui vont vers les péris et les descentes
 81 P.A. Mes ramants de la nuit, de la nuit
 10 P Ses pieds laissent des marques d'or
 En P. le vers 82 et 83
 Sur le sable de blanc silence
 88 P. Grand mon âme, en ce moment
 Et les joies, les joies, les joies
 Sont de suivre au jour, au jour
 89 P. Jusqu'au moment de notre mariage
 A Et de ma tête, en mon cœur
 B Et tel vivrai je en elle, elle d'y bien mourir
 A. entre les vers 85 et 86
 Et tel vivrai je en elle, elle d'y bien mourir
 Me ferai tout à fait
 (1) P. Ses pleurs, d'avant au visage des tentations
 (2) P. l'air
 94 P Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or
 A Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or
 95 P.A. silence
 96 P En mon âme, de sa présence,
 A En mon âme, de sa présence,
 97 P.A. Esprit les heures et mon effort
 98 P.A. Sans de suivre au jour, au jour
 99 P D'empire, de silence et cette attente
 A D'empire, de silence, vers l'attente
 100 P De mon départ vers elle en mon seul vrai soupir.
 A De mon départ vers elle en mon seul vrai soupir.
 En P. entre les vers 100 et 101, vers à 100
 101 P elle a
 A.B Et tel vivrai je en elle, elle d'y bien mourir

APPENDICE I

Les Appendices

Poèmes qui figurent seulement en A
et sont remplacés, à partir de B,
par d'autres poèmes

Appendices

APPENDICE I

Les Villages illusoires

5 Poèmes qui figurent seulement en A
et sont remplacés, à partir de B,
par d'autres poèmes

	Pourtant quand	
	Adouci	
5	Le biaz	
	Chantait	
	Sa compagne	
	Était	
	Sourde	
10	Au village, près	
	Vers neuf heures	
	Qui lui ram	
	Un doigt	
	Qui	
	Vers onze	
15	Longeant les bois	
	Qui lui jeta dans sa	
	Avec rage, une	
	Quand l'ange	
	Quelqu'un lui	
20	Un sac où l'on	
	Qui haletait	
	Vers trois heures, ce fut un	
	Qui s'amena par un	
	Très lentement, avec, en ses	
25	Des yeux fixes comme des	

APPENDICE I

En A, ce poème intitulé LE MEUNIER remplace le poème du même titre et placé entre LES PÊCHEURS et LA NEIGE.

En P, un autre titre : CHANSON MORNE.

- 1 P jour, le moulin
3 P Pourtant, quand ce matin de Mai,
5 P Le blanc meunier chantait, chantait
6 P Allègre. (*Ce vers ne comporte que ce seul mot.*)
9 P entêtée
En P, entre les vers 10 et 11, un vers supplémentaire :
Comme le blanc meunier chantait, chantait,
11 P Vers neuf heures quelqu'un accourut des hameaux
14 P vint,
15 P Longeant le bois et le ravin,
16 P criblure
17 P Une chevelure. (*Ce vers ne comporte que ces deux mots.*)
18 P Quand l'Angelus par les plaines tinta,
20 P Un sac, où
23 P Qui côtoya le champ d'épeautre
24 P Et s'amena, avec, en ses deux mains terribles,
25 P Deux yeux fixes comme des cibles.

LE MEUNIER

Depuis ce jour le moulin noir
Fait une croix au fond du soir.

Pourtant quand tel matin de Mai
Adoucissait le terreau aigre,
5 Le blanc meunier chantait,
Chantait allègre.

Sa compagne morne et opiniâtre
Était restée
Sournoise et entêtée,
10 Au village, près de son âtre.

Vers neuf heures, quelqu'un vint du hameau
Qui lui remit
Un doigt dont on avait volé l'anneau.

Vers onze heures, quelqu'un s'en vint
15 Longeant les bois et le ravin
Qui lui jeta dans sa criblure,
Avec rage, une chevelure.

Quand l'angelus par les plaines tinta,
Quelqu'un lui brouetta
20 Un sac où l'on avait caché deux seins
Qui haletaient comme un tocsin.

Vers trois heures, ce fut un autre
Qui s'amena par un sentier coupant l'épeautre,
Très lentement, avec, en ses deux mains terribles,
25 Des yeux fixes comme des cibles.

LE MEUNIER

- 26 P quelqu'un, dans un panier,
 28 P sang au
 29 P Lui met devant les yeux,
 30 P hideux,
 33 P connus
 35 P boiteux,
 38 P silencieux,
 41 P tissée – et

En P, entre les vers 41 et 42, une coupure strophique.

- 42 P « Plus n'y trouve un seul baiser de ceux
 43 P Que nous échangeâmes à deux
 47 P Aux saintes tables, le dimanche. »
 49 P levain,

Vers cinq heures, quelqu'un dans un panier
 Doublé de drap, cerclé d'osier,
 Avec une tache de sang, au centre,
 Lui mit devant les yeux
 30 Un bloc de chair rouge et hideux
 Et flasque comme un ventre.

Vers sept heures, tous ceux qui s'en étaient venus,
 Mais cette fois, sans peur, par les chemins connus,
 Un aveugle, deux loqueteux,
 35 Un sourd et un boiteux
 Lui apportèrent l'âme
 Infâme de sa femme.

Jusques alors silencieux
 Le meunier blanc jeta les yeux
 40 Sur la trame dont l'âme
 Était tissée et dit :
 Plus n'y retrouve un seul baiser de ceux
 Que nous nous donnâmes tous deux
 Le jour des épousailles blanches ;
 45 Plus n'y trouve celui
 Qu'elle reçut de Jésus Christ
 Aux saintes tables du dimanche.

En retournant
 L'âme de boue et de levain
 50 Il dit enfin :

En P, entre les vers 50 et 51, pas de coupure strophique.

51 P « J'y

52 P enfant. »

En P, le vers 55 forme deux vers :

S'en allèrent, joyeux,

Chacun vers sa misère.

56 P Mais le meunier demeuré seul

57 P Se mit à tisser le linceul

En P, entre les vers 57 et 58, deux vers supplémentaires :

De sa pitié pour l'âme

Jadis la sienne, de sa femme,

59 P Qui tend sa croix au fond du soir.

AU COIN DU BOIS

J'y cherche même et vainement
Le baiser blanc de notre enfant.

55 L'aveugle et le boiteux
Le sourd et les deux loqueteux
S'en allèrent, chacun vers sa misère ;
Et le meunier demeuré seul
Se mit à coudre son linceul
Au tic-tac dur du moulin noir
Qui fait sa croix, sur fond de soir.

10 Est-ce son œil, est-ce son cœur,
Cette pierre qu'il tient en sa main droite
Ou l'éclat d'or de sa main gauche ?

15 Depuis que livide et tendu
Un bûcheron l'a dépendu,
La main serre plus fermement
La pierre en sang du long tourment.

20 Qu'on emporte le cercueil blanc,
Vers les lointains du soir délent
Qu'on emporte le meurtre, qu'on l'emporte de sorte
À le bercer au long des grands jours, des saisons mortes
Très longuement, à le bercer au désespoir
Des lourds ruisseaux brisés aux vents du soir
Sous les gestes d'orage et de tempête
En croix d'éclairs sur sa défaite.

En A, ce poème intitulé AU COIN DU BOIS se trouve à la place du poème intitulé LA VIEILLE.

AU COIN DU BOIS

Au coin du bois est un cercueil,
 Avec un mort qui tient son œil,
 Avec un mort qui tient son cœur,
 Comme une pierre en sa main droite.

5 Le corps qui donc l'a mis si pâle
 Après les chocs du dernier râle,
 Qui donc l'a mis pour à toujours
 Si longuement pâle en sa boîte
 Avec la pierre en sa main droite ?

10 Est-ce son œil, est-ce son cœur,
 Cette pierre qu'il tient en sa main droite
 Où l'éclat d'or de soir miroite ?

Depuis que livide et tordu
 Un bûcheron l'a dépendu,
 15 La main serre plus fortement
 La pierre en sang du long tourment.

Qu'on emporte le cercueil blanc,
 Vers les lointains du soir dolent,
 Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte
 20 À le bercer, au long des grand'routes des saisons mortes
 Très longuement, à le bercer au désespoir
 Des lourds roseaux brassés aux vents du soir,
 Sous les gestes d'orage et de tempête
 En croix d'éclairs sur sa défaite.

AU COIN DU BOIS

Au coin du bois est un cercueil,
Avec un mort qui tient son cœur,
Comme une pierre en sa main droite.

Le corps qui donc l'a mis si pâle
Après les chocs du dernier râle,
Qui donc l'a mis pour à toujours
Si longuement pâle en sa boîte
Avec la pierre en sa main droite ?

Est-ce son œil, est-ce son cœur,
Cette pierre qu'il tient en sa main droite
Où l'éclat d'or de son miroir ?

Depuis que livide et tartru
Un bâcheron l'a dépeintu,
La main serre plus fortement
La pierre en sang du long tourment.

Qu'on emporte le cercueil blanc,
Vers les lointains du soir dolent,
Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte
À le bercer, au long des grand'routes des saisons mortes,
Très longuement, à le bercer au désespoir
Des froids roseaux, passés aux vents du soir,
Sous les gastes d'orange et de tempête
En croix d'éclair sur sa déshérence.

25 Le pauvre ! – hélas, trop faible était sa tête
Pour la volante au loin et sautante tempête
Et le détraquement de son rêve effaré.
30 Pauvre mort, cœur trop vrai,
Trop clair d'Elle, trop noir de lui,
30 Qui s'en alla sans un blasphème
En fureur seulement contre lui-même !

Ce cœur, caillou du tant souffrir,
35 Cet œil, caillou du tant mourir,
S'il l'eût jeté vers elle
En son visage en fleur eût fait un trou.
40 Elle venait ? De n'importe où.
Mais le sourire de ses lèvres
En ses grands yeux, étangs de fièvres,
Son rire et ses deux yeux – et puis tel clou
40 Fixe d'orgueil, en leurs cerveaux de fous !

Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc
Vers les lointains du soir dolent,
Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte
45 À le bercer, au long des grand'routes des saisons mortes
Très longuement, au long de son ennui
Des autres et de lui.

Le caillou d'œil ou bien de cœur,
Qu'il tient serré dans sa main droite.

37	Le pauvre ! — hélas, trop laide était sa tête Pour la volante au loin et sautante tempête Et le détachement de son rêve effaré. Pauvre mort, cœur trop vaif Trop clair d'Élie, trop noir de lui
38	Qui s'en alla sans un chapeau En fureur seulement contre lui-même !
39	Ce cœur, caillou du tant souffrir Cet œil, caillou du tant mourir S'il l'eût jeté vers elle En son visage en fleur eût fait un trou Elle venait ? De n'importe où Mais le sourire de ses lèvres En ses grands yeux, change de lèvres Son rire et ses deux yeux — et puis tel élan Fixe d'orgueil, en leurs courbes de tous !
40	Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc Vers les lointains du jour bloqué Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte À le percer au long des grands trous des saisons mortes Très longuement, au long de son sillon Des autres et de lui

APPENDICE II

Le pauvre, il avait cru
Que c'était beau comme le jour
L'amour,
50 Obstinément il avait cru
Que c'était frais comme le vent vivant
Et clair comme une île tranquille
Sur un lac d'eaux et de soirs immobiles.

Le pauvre, il avait cru
55 Qu'entre deux mains données
On enferme les destinées,
Que la douleur est dans les fables
Et que la confiance intacte et ineffable
Vaut sur terre, les cieux.

60 Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc.

Et vous, vierges des bois
Et des chaumières des bruyères
Vous, des chapelles et des croix
Sur les routes, au coin du bois,
65 Envoyez-lui vos anges vibrants d'or
Qui sur les pauvres défunts pleurent,
Pour mettre au ciel comme une étoile
Le caillou d'œil ou bien de cœur,
Qu'il tient serré dans sa main droite.

Le pauvre, il avait cru
Que c'était beau comme le jour
L'amour
Ostinément il avait cru
Que c'était frais comme le vent vivant
Et clair comme une lie tranquille
Sur un lac d'eaux et de soies immobiles.

Le pauvre, il avait cru
Qu'entre deux mains dorées
On enferme les destinées
Que la douleur est dans les fables
Et que la confiance intacte et ineffable
Vaut sur terre, les cieux.

Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc.

Et vous, vierges des bois
Et des charnières des bruyères
Vous, des cirapelles et des croix
Sur les routes, au coin du bois
Envoyez-lui vos anges vibrants d'or
Qui sur les pauvres défont pleurent
Pour mettre au ciel comme une étoile
Le caillou d'œil ou bien de cœur
Qu'il tient serré dans sa main droite.

POÈMES SUPPRIMÉS

APPENDICE II

Je veux mener les paucres hères
Vers ces loins de souffrance
Depuis quels jours d'absence

C'est mon pays Poèmes supprimés
Où ne croît lors des remaniements des
Battu de *APPARUS DANS MES CHEMINS*

C'est mon pays de long horizon

Mes rivières y font de longs serpents
D'eau jaune à travers de grands champs
De terrains planes et escarpés

C'est mon pays sans usages
C'est mon pays de grand horizon

Quelques rares hères, au bord de rivières
Quelques paucres hères, dans les champs
Tordent, au soir tombant, des vers

En quelques vols parfois de cerfs-volants
Avec de grands ballons d'eau
Aux quatre coins des langues gélives

C'est mon pays d'immensités
Où mon vieux cœur même est assésé
Battu de pluie et de grand vent
Comme un limon, moisi de vent

APPENDICE II

En A, un premier poème, intitulé LA PLAINE.

Poèmes supprimés
lois des remaniements des
APPARUS DANS MES CHEMINS

POÈMES SUPPRIMÉS À PARTIR DE B

LA PLAINE

Je veux mener tes yeux en lent pèlerinage
 Vers ces loins de souffrance, hélas ! où depuis quand,
 25 Depuis quels jours d'antan, mon cœur fait hivernage.
 C'est mon pays d'immensément,
 5 Où ne croît rien que du néant,
 Battu de pluie et de grand vent.
 C'est mon pays de long linceul.
 Mes rivières y font de lents serpents
 D'eau jaune à travers de grands pans
 10 De terrains planes et rampants.
 C'est mon pays sans un seul pli, un seul,
 15 C'est mon pays de grand linceul.
 Quelques rares hérons, au bord de marais faux,
 Quelques pauvres hérons, dans leur bec en ciseaux,
 20 Tordent, au soir tombant, des vers et des crapauds.
 En quelques vols parfois de corneilles lointaines,
 Avec de grands haillons d'ailes, grincent des haines
 Aux quatre coins des longues plaines.
 C'est mon pays d'immensément,
 25 Où mon vieux cœur morne et dément,
 Battu de pluie et de grand vent,
 Comme un limon, moisit dormant.

POÈMES SUPPRIMÉS À PARTIR DE B

LA PLAINE

Je veux mener tes yeux en leur péchéage
 Vers ces loins de souffrance, hélas ! où depuis quand,
 Depuis quels jours d'autan, mon cœur fait hivernage.

5 C'est mon pays d'immensément
 Où ne croît rien que du néant,
 Battu de pluie et de grand vent.

C'est mon pays de long linéaire
 Mes rivières y font de leurs serpents
 D'eau jaune à travers de grands pans
 10 De terrains plans et rampants.

C'est mon pays sans un seul fil, un seul,
 C'est mon pays de grand linéaire.

Quelques rares bâtons, au bord de marais foux,
 Quelques pautes hérons, dans leur bec en cleaux,
 15 Jorcent au soir tombant, des vers et des crapauds.

En quelques vob parties de corniches lointaines,
 Avec de grands haillons d'ailes, griment des haïnes
 Aux quatre coins des fontaines plaines.

20 C'est mon pays d'immensément,
 Où mon vieux cœur morte et dément,
 Battu de pluie et de grand vent,
 Comme un limon, moisi dormant.

- Mes villages au clair – depuis quel temps ? –
 Et mes cloches vers les vaisseaux partants
 25 Et mes vergues et mes mâts exaltants
 Ils sont au fond – depuis quel temps ? –
 D'estuaires de plomb et de bas-fonds d'étangs ?
 Et les haillonnements des vents
- 30 Mes villages d'enfance et de fierté,
 Mes villages de joie et de tours de fierté,
 Ils ont sombré – depuis quels soirs ? –
 D'équinoxes de cuivre en des cieus noirs ?
 Et serais-je toujours l'aveugle
- C'est mon pays d'immensément
 35 Où ne croît rien que du néant
 Battu de pluie et de grand vent.
 Grincant, depuis quel jour
- 40 La toujours uniformité des jours
 Rabaisse en moi le moindre effort
 Levé, soit vers la vie ou vers la mort.
 Immensément, les yeux clos
- Ne plus même crier – mais croupir là toujours
 Comme un cadavre en or de proue
 45 Et de la vase et de la boue ;
 Ne plus même sentir cette douleur
 Héroïque de son malheur ;
 Rien – que la main de sa rancœur
 Étendre un aujourd'hui de cœur
 45 Morne, vers un demain qui sera morne aussi,
 Le même qu'hier – et qui toujours comme aujourd'hui
 Étendra morne et morne encore
 Le lendemain vers l'autre aurore.

Mes villages au clair - depuis quel temps ? -
 Et mes cloches vers les vaisseaux parlants
 Et mes vergues et mes mâts exaltants
 25
 Ils sont au fond - depuis quel temps ? -
 D'estuaires de plomb et de bas-fonds d'étangs ?
 Mes villages d'entrance et de départ,
 Mes villages de joie et de tour de lierté,
 Ils ont sombré - depuis quels soirs ? -
 30
 D'épaves de cuivre en des lieux noirs ?
 C'est mon pays d'immensément
 Où ne croit rien que du néant
 Battu de pluie et de grand vent
 35
 La toujours uniformité des jours
 Rabaisse en moi le moindre effort
 Lève, soit vers la vie ou vers la mort
 Ne plus même crer - mais croquer la toujours
 Comme un cadavre en or de proie
 40
 Et de la vase et de la boue ?
 Ne plus même sentir cette douleur
 Héloïse de son malheur
 Rien - que la main de sa lancœur
 Étendre un aujourd'hui de cœur
 45
 Même, vers un demain qui sera morte aussi
 Le même de hier - et qui toujours comme aujourd'hui
 Étendra morte et morte encore
 Le lendemain vers l'autre aurore

UNE HEURE NOCTURNE

50 C'est mon pays d'immensément
Où ne croît rien que du néant,
Battu de pluie et de grand vent,
Autour de quoi tournent l'ennui de fer
Et les mécaniques des nuits d'hiver
Et les bâillements des astres et les cieux noirs
55 En deuil de tant de soirs
Depuis des tas d'années
D'habitudes agglutinées.

Et serais-je toujours l'enseveli
De ces landes d'immense oubli ?
60 Celui pour qui ces vols de haines
Aux quatre coins des longues plaines,
Grincent, depuis quels temps, leurs cris toujours les mêmes ?
Celui dont les hérons, la nuit,
Dont les maigres hérons, droit sur la dune,
65 Avalent, aux minuits de lune,
Immensément, les vers et les bêtes d'ennui.

Et maintenant tes yeux savent ces loins de plage
Où mon si morne cœur, hélas ! – et depuis quand ? –
Depuis quels jours d'antan fait hivernage.

La nuit surplombe les tombeaux
Et j'écoute contre la porte
Mon cœur blessé, mon cœur cassé,
Morceaux de cœur contre la porte.

En A, entre CELUI DE LA FATIGUE et CELUI DU SAVOIR, un poème intitulé
UNE HEURE NOCTURNE.

Où ne croit rien que du néant, 20
Battu de pluie et de grand vent,
Autour de quoi tourment l'ennui de fer,
Et les mécaniques des nuits d'hiver,
Et les balancements des axes et les cieux noirs
En deuil de tant de soirs 25
Depuis des tas d'années,
D'habitudes agglutinées,
Et serais-je toujours l'aveugle,
De ces langes d'innocence oubliés ?
Celui pour qui ces vols de haïnes 30
Aux quatre coins des langues plaines,
Grincant depuis quels temps, leurs cris toujours les mêmes ?
Celui dont les héros se nuit,
Dont les maigres héros, droit sur la dure,
Avaisent, aux réminis de lune 35
Pratiquement, les vers et les pâles d'ennui,
Et maintenant les yeux savent ces joies de plage,
Où mon si morne cœur hélas ! - et depuis quand ? -
Espère quels jours d'autan fait hivernage.

UNE HEURE NOCTURNE

Mon cœur n'est point ici, mon cœur il est au loin de tous,
 Mon cœur heurte la Porte avec du sang sur les verroux,
 Là-bas, en des cryptes et des sous-sols, voisins de havres,
 – Mon cœur il veille au loin de terribles cadavres –

5 Ce sont des morts qu'on y apporte,
 À dos d'hommes et sur des brancards noirs,
 Des morts rompus et lourds qu'on jette en blocs,
 Avec des chocs, contre la porte.

10 Mon cœur il veille un multiple remords,
 Le sien, là-bas, en chocs contre la porte ;
 Et moi je suis son âme effrayée – et la mort
 Près de mon cœur elle est là-bas contre la porte.

Ce qu'ils disent entre eux ne s'entend pas.
 Mais ce qu'ils se disent, qu'importe !

15 Je n'entends rien, sinon mon cœur
 Souffrir et se tuer contre la porte.

20 C'est étouffé comme de l'ombre,
 Mon cœur qui bat contre la porte,
 À l'unisson de chaque mort
 Que l'on jette contre la porte.

20 La nuit surplombe les tombeaux
 Et j'écoute contre la porte
 Mon cœur blessé, mon cœur cassé,
 Morceaux de cœur contre la porte.

UNE HEURE NOCTURNE

En A, entre CELUI DU SAVOIR et CELUI DU RIEN, un poème intitulé UNE HEURE DE SOIR.

En P, un autre titre : UNE AUTRE HEURE

- | | | | |
|----|---|---|----|
| 1 | P | Mon cœur il est tombé dans le puits de la mort, | |
| 3 | P | Sur le bord de la vie et de la margelle | 2 |
| 5 | P | Le silence est effrayant, | |
| 7 | P | gel, | |
| 9 | P | Descend son visage éternel. | |
| 12 | P | Mon cœur il | |
| 14 | P | - Le silence et le grand froid, | |
| 15 | P | effroi, | |
| 16 | P | en voyage. - | 10 |
| 17 | P | de mort | |
| 19 | P | sa mort | |

Ce qu'ils disent entre eux ne s'entend pas
 Mais ce qu'ils se disent, qu'importe !
 Je n'entends rien, sinon mon cœur
 Souffrir et se tuer contre la porte.

C'est étouffé comme de l'ombre,
 Mon cœur qui bat contre la porte.
 À l'unisson de chaque mort
 Que l'on jette contre la porte.

La nuit surplombe les tombeaux
 Et j'écoute contre la porte
 Mon cœur blessé, mon cœur cassé,
 Morceaux de cœur contre la porte.

UNE HEURE DE SOIR

Mon cœur ? il est tombé dans le puits de la mort.
 Et sur le bord de la margelle,
 Et sur le bord de la vie et de la margelle,
 J'entends mon cœur lutter dans le puits de la mort.

5 – Et le silence est effrayant
 Il est béant le lent silence ! –

Comme un morceau de gel
 La lune aussi au fond du puits
 Paraît un visage éternel.

10 Mon cœur est un quartier de chair,
 Un bloc de viande sanglante,
 Mon cœur, il bat au fond du puits
 Contre un morceau de lune ardente.

15 – Et le silence et le grand froid
 Et par la nuit le pâle effroi
 D'un ciel plein d'astres en voyage –

Au fond des citernes de mort,
 Mon cœur il bat encor,
 Certes, il bat sa mort,
 20 À coups de fièvre sur la lune.

- 22 P étincelants,
 25 P folie,
 26 P La lune est une bouche de gel
 29 P leurs fers.
 30 P La patience des aiguilles du givre
 31 P Crible ce cœur ardent de vivre.
 34 P trous.
 35 P Et certes, un soir, la lune enfermera
 38 P sauvage,
 41 P cette image –

CELLE DU JARDIN

- La lune a lui parmi les eaux s'allie
Avec ses coins étincelants ;
La lune est un hiver de miroirs blancs
Sur l'eau des Nordes du sort ;
25 La lune est un bloc de folie
Une bouche de gel
Qui mord un cœur essentiel.
- Les tenailles des minuits clairs
Serrent ce cœur entre leurs fers ;
- 30 La patience des pointes du givre
Criblent (*sic*) ce cœur ardent de vivre ;
- Déjà les eaux, couleur de son cadavre,
Roulent ce cœur avec de lents remous
Et des hoquets en de grands trous ;
- 35 Et certe, un soir, la lune enfermera
Ce cœur, malgré ses battements de haine,
Comme une pierre en une gaine.
- Alors que le grand froid sauvage
Et par la nuit le vague effroi
40 D'un ciel plein d'astres en voyage
Définiront sa mort par cette image.

En A, entre LES JARDINS et TRÈS SIMPLEMENT, un poème intitulé CELLE DU JARDIN.

25 P Avec ses coins étincelants ;
 26 P La lune est un hiver de miroirs blancs
 27 P Sur l'eau des Nords de ses collines saignées La
 28 P La lune est un bloc de folie de miroirs saignées
 29 P Une poche de gel
 30 P Qui mord un cœur essaimé
 31 P Les tenailles des miroirs clairs
 32 P Serrent ce cœur entre leurs fers ;
 33 P La patience des pointes du givre
 34 P Capient (sic) ce cœur ardent de vivre ;
 35 P Dès les eaux, coulent de son cadavre
 36 P Roulent ce cœur avec de lents remous
 37 P Et des hopuets en de grands trous ;
 38 P Et certe, un sou, la lune entremets
 39 P Ce cœur, malgré ses battements de haine,
 40 P Comme une pierre en une gaine
 41 P - Alors que le grand froid sauvage
 42 P Et par la nuit le vague effort
 43 P D'un ciel plein d'astres en voyage
 44 P Définiront sa mort par cette image

CELLE DU JARDIN

Je vis l'Ange gardienne en tel jardin s'asseoir
 Sous des nimbes de fleurs irradiantes
 Et des vignes comme en voussoir ;
 Auprès d'elle montaient des héliantes.

5 Ses doigts, dont les bagues humbles et frêles
 Entouraient la minceur d'un cercle de corail,
 Tenaient des couples de roses fidèles,
 Noués de laine et scellés d'un fermail,

10 Un calme, imprégné d'or, tressait
 Un air filigrané d'aurore,
 Autour de son front pur, qui s'enfonçait
 Moitié dans l'ombre encore.

15 Elle portait son voile et ses sandales,
 Tissés de lin, mais sur les bords,
 En rinceaux clairs, les trois vertus théologiques
 Étaient peintes, avec des cœurs feuillagés d'ors.

20 Ses cheveux lents se répandaient soyeux
 De l'épaule jusqu'aux gazons de mousse ;
 Le silence déclos dans l'enfance des yeux
 Était plus doux, qu'aucune parole n'est douce.

CELLE DU JARDIN

Le vieil Ange gardien en tel jardin s'assoit
 Sous des nimbes de fleurs irradiantes
 Et des vignes comme en voussoir ;
 Après d'elle montaient des hélices.
 Ses doigts, dont les bagues humbles et fiéles
 Entouraient la minceur d'un cercle de corail,
 Tenaient des couples de roses fidèles,
 Nœuds de laine et scellés d'un fermail.
 Un calme, imprégné d'or tressait
 Un air filigrané d'aurore,
 Autour de son front pur, qui s'enfonçait
 Moitié dans l'ombre encore.
 Elle portait son voile et ses sandales,
 Tissés de lin, mais sur les bords,
 En rinceaux clairs, les trois vertus théologales
 Étaient peintes, avec des coeurs feuillagés d'or.
 Ses cheveux lents se répandaient soyeux
 De l'épaule jusqu'aux gazons de mousse ;
 Le silence décroît dans l'alançon des yeux
 Étant plus doux qu'aucune parole n'est douce.

POÈME SUPPRIMÉ À PARTIE DE V

L'ACCALMIE

- Toute l'âme tendue
 Et les deux bras et le désir hagard
 Je me levais vers l'âme suspendue
 En son regard !
- 25 Ses yeux étaient si clairs de souvenir,
 Ils m'avouaient des jours vécus semblables ;
 Oh, l'autrefois se muerait-il en avenir
 Dans les tombes inviolables ?
- 30 C'était certes quelqu'une ayant quitté la vie
 Qui m'apportait miracle et réconfort
 Et le viatique de sa survie
 Tutélaire, par à travers sa mort.
- 35 Et, dans le fond des horizons lointains,
 Passait le mors-aux-dents de la tempête.
- 40 Lorsque, soudain, dans le même horizon,
 Me consolant les yeux et m'effaçant la tête
 Un éclair arc-en-ciel d'or à l'horizon gisait

En A et en B, entre LA PLAINE et SAINT GEORGES, un poème intitulé L'ACCALMIE.

- 1 A Vers mes plaines grosses de mornes nues,
- 2 A Les cavales des nords chenues,
- 3 A Que labouraient des éperons d'éclair
- 4 A Tannaient leur trot parmi la mer.
- 5 A Elles traînaient sautants, à travers nuit,
- 6 A Leurs immensément chariots de bruit,
- 7 A lourdement leurs chariots de chocs
- 8 A cassés par
- 9 A crucifiés sur fond d'orage
- 10 A Plongeaient soudain dans leur naufrage ;
- 11 A Et puis flottaient – vergues tordues,
- 12 A Comme les morts des étendues.
- 14 A De leur ressac vers leurs batailles
- 15 A écume en gueules blanches
- 16 A Mordait les reins fuyants des avalanches
- 17 A effarés
- 18 A Qui dans le noir des horizons barrés
- 19 A Creusaient des trous, là-bas, pour la tempête.
- 20 A Lorsque secrètement, dans le matin hardi,
- 21 A tête,
- 22 A Un clair arc-en-ciel d'or, à l'Orient, grandit.

POÈME SUPPRIMÉ À PARTIR DE V

L'ACCALMIE

Plaines au Nord et mornes nues ! ...
 Les cauales des automnes chenues
 Que déchiraient des éperons d'éclair
 Tannaient le sol ou piétinaient la mer.

5 Elles traînaient, à travers nuit,
 Leurs chariots de bruit,
 Si lourdement, leurs chariots de chocs,
 Qu'on aurait cru les cieux cassés, par blocs.

10 Des mâts crucifiés, sur fond d'orage,
 Penchaient, soudain, vers leur naufrage ;
 Et puis plongeaient – voiles tordues –
 Comme des morts, dans les vagues fendues.

15 Les flots soulevaient les murailles
 De leur ressac, vers des batailles ;
 Et leur écume, en gueules blanches,
 Mordait les reins fuyants d'une avalanche
 De grêle et de vents effarés ;
 Et, dans le fond des horizons barrés,
 Passait le mors-aux-dents de la tempête...

20 Lorsque, soudain, dans le matin hardi,
 Me consolant les yeux et m'effleurant la tête
 Un éclair arc-en-ciel d'or, à l'Orient, grandit.

POÈME SUPPRIMÉ À PARTIR DE V

L'ACCALMIE

1. Les caïnes au Nord et mornes au Sud, à l'heure où le jour se fait
 2. Les caïnes des automnes chères
 3. Que déchiraient des épousés d'écume
 4. L'annant le sol ou pénétraient la mer
 5. Elles traînaient à travers tout
 6. Leurs charlots de nuit
 7. Si tourment, leurs charlots de nuit
 8. Qu'on aurait eu les yeux cassés par bloc
 9. Des mâts crucifiés sur fond d'écume
 10. Penchaient soudain, vers leur naufrage
 11. Et puis plongeaient - voir les tentes
 12. Comme des morts dans les vagues tendues
 13. Les flots soulevaient les tentes
 14. De leur resaca, vers les battées
 15. Et leur écumant en grandes branches
 16. Mordait les reins tréants d'une avalanche
 17. De grès et de vagues blanches
 18. Et dans le fond des horizons barés
 19. Passait le mort-aux-dents de la tempête
 20. Lorsque soudain dans le matin hardi
 21. Me consolant les yeux et m'ébranlant la tête
 22. Un éclair arc-en-ciel d'or à l'orient grandit

LES VILLAGES ILLUSOIRES

Préoriginales

Les Vents qui hurlent, dans *La Jeune Belgique*, novembre 1883, p. 103-104.

Les Nidées qui brillent, dans *La Jeune Belgique*, novembre 1883, p. 105-106.

Les Passeurs d'ouï, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1894, p. 512-513.

Chanson murée, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1894, p. 514-515.

La Pluie, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1894, p. 516-517.

Les Pêcheurs, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1894, p. 518-519.

Le Menuisier, dans *La Société Nouvelle*, décembre 1894, p. 520-521.

Le Silence, dans *La Société Nouvelle*, décembre 1894, p. 522-523.

Le Forgeron, dans *l'Annuaire de la Section d'Art et d'Industrie de la Maison du Peuple*, Bruxelles, 1893, p. 75-76.

La Neige, dans *l'Ermitage*, février 1894, p. 71-72.

Le Sonneur, dans *La Société Nouvelle*, mai 1894, p. 612-613.

Le Fondeur, dans *La Société Nouvelle*, mai 1894, p. 614-615.

Les Cordiers, dans *La Revue blanche*, juin 1894, p. 545-546.

Le Moulin vide, dans *Le Coq Rouge*, mars-avril 1894, p. 518-521.

La Visite, dans *Le Mercure de France*, janvier 1899, p. 31-32.

Édition originale

Les Villages illusoirs, Bruxelles, Edmond Deman, collection des *Œuvres complètes*, 1895. Quatre images de Georges Minne, 74 p.

Éditions remaniées

Fables (III^e série). *Les Villages illusoirs*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1899, 205 p.

Les Villages illusoirs. Leipzig, Insel-Verlag, 1913, 63 p. Quinze gravures à l'eau-forte par Henri Ramah.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 2. *Les Soirs*. *Les Diables*. *Les Cloches noires*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Villages illusoirs*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1914, 350 p.

Bibliographie

Bibliographie

LES VILLAGES ILLUSOIRES

Préoriginales

Les Vents qui hurlent, dans *La Jeune Belgique*, janvier 1893, p. 17-19.

Les Meules qui brûlent, dans *La Jeune Belgique*, janvier 1893, p. 19-21.

Les Passeurs d'eau, dans *La Société Nouvelle*, mai 1893, p. 612-613.

Chanson morne, dans *Le Réveil*, juin-juillet-août 1893, p. 178-180.

La Pluie, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1893, p. 502-503.

Les Pêcheurs, dans *La Société Nouvelle*, octobre 1893, p. 504-506.

Le Menuisier, dans *La Société Nouvelle*, décembre 1893, p. 739-741.

Le Silence, dans *La Société Nouvelle*, décembre 1893, p. 741-743.

Le Forgeron, dans *l'Annuaire de la Section d'Art et d'Enseignement de la Maison du Peuple*, Bruxelles, 1893, p. 73-76.

La Neige, dans *L'Ermitage*, février 1894, p. 71-72.

Le Sonneur, dans *La Société Nouvelle*, mai 1894, p. 612-614.

Le Fossoyeur, dans *La Société Nouvelle*, mai 1894, p. 614-617.

Les Cordiers, dans *La Revue blanche*, juin 1894, p. 545-548.

Le Moulin vide, dans *Le Coq Rouge*, mars-avril 1896, p. 518-521.

La Vieille, dans *Le Mercure de France*, janvier 1899, p. 31-34.

Édition originale

Les Villages illusoires, Bruxelles, Edmond Deman, collection du Réveil, 1895. Quatre images de Georges Minne, 74 p.

Éditions remaniées

Poèmes (III^e série). *Les Villages illusoires*. *Les Apparatus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1899, 205 p.

Les Villages illusoires. Leipzig, Insel-Verlag, 1913, 63 p. Quinze gravures à l'eau-forte par Henri Ramah.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 2. *Les Soirs*. *Les Débâcles*. *Les Flambeaux noirs*. *Les Apparatus dans mes chemins*. *Les Villages illusoires*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1914, 350 p.

Exemplaires de travail

1. Exemplaire de l'édition originale de 1895, corrigé par Verhaeren en vue de la réédition du *Mercure de France* de 1899. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 66.
2. Exemplaire de la réédition du *Mercure de France*, *Poèmes* (III^e série), abondamment corrigé par Verhaeren en vue de l'édition définitive. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 62.
3. Exemplaire de la réédition du *Mercure de France*, *Poèmes* (III^e série), abondamment corrigé par Verhaeren en vue de l'édition définitive. Fait suite à l'exemplaire précédent. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 65.

Épreuves

1. Épreuves de sept poèmes de l'édition originale : *La Pluie*, *Le Vent*, *Le Fossoyeur*, *La Ferme ardente*, *Les Cordiers*, *Les Forgerons*, *Les Meules qui brûlent*. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 76.
2. Épreuves corrigées des *Poèmes* (III^e série) publiés au *Mercure de France*, 206 p. Elles portent sur la première page le cachet de l'imprimerie Vve Albouy, à Paris, avec la date du 24-1-99 et celui du *Mercure de France* avec la date du 28 janvier 1899. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 135.
3. Premières épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*). Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 118.
4. Secondes épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*). Épreuves datées par des cachets du 14 au 19-2-1914. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 141.

Édition critique

SPINAYER, Francine, *Les Villages illusoires*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain, 1960.

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

Manuscrit

Manuscrit de 50 feuillets pour la réédition du *Mercure de France* (*Poèmes*, III^e série). Il est de la main de Verhaeren, sauf le dixième poème qui est de celle de Marthe Verhaeren. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 57.

Préoriginales

Une Heure de Soir, dans *La Jeune Belgique*, août 1891, p. 296.

Une Autre Heure, dans *La Jeune Belgique*, août 1891, p. 297-298.

Très Simplement, dans *La Jeune Belgique*, août 1891, p. 298-302.

Édition originale

Les Apparus dans mes chemins, Bruxelles, Lacomblez, 1891, 101 p.

Édition remaniée

Poèmes (III^e série). *Les Villages illusoires*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1899, 205 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 2. *Les Soirs*. *Les Débâcles*. *Les Flambeaux noirs*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Villages illusoires*. *Les Vignes de ma Muraille*. Paris, Mercure de France, 1914, 350 p.

Exemplaires de travail

1. Exemplaire de la réédition du *Mercure de France*, *Poèmes* (III^e série) corrigé par Verhaeren en vue de l'édition définitive. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 62.
2. Exemplaire de la réédition du *Mercure de France*, *Poèmes* (III^e série) corrigé par Verhaeren en vue de l'édition définitive. Fait suite à l'exemplaire précédent. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 65.

Épreuves

1. Épreuves partielles, en placards, corrigées par Verhaeren. Ce sont celles de l'édition originale, mais le poète s'en est resservi pour la réédition de 1899. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren VV 57.
2. Épreuves corrigées des *Poèmes* (III^e série) publiés au Mercure de France en 1899, 206 p. Elles portent sur la première page le cachet de l'imprimerie Vve Albouy, à Paris, avec la date du 24-1-99 et celui du Mercure de France avec la date du 28 janvier 1899. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 135.
3. Premières épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Cœuvres d'Émile Verhaeren*). Corrigées par l'auteur. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 118.
4. Secondes épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Cœuvres d'Émile Verhaeren*). Corrigées par l'auteur. Épreuves datées par des cachets du 14 au 19-2-1914. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 141.

Édition critique

BELLEFROID, Raoul, *Les Apparus dans mes chemins*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain (KUL), 1959.

Table des matières

INTRODUCTION	5
--------------	---

ÉDITION CRITIQUE	35
Principes suivis pour l'édition critique	37

Les Villages illusoires	39
Le Passeur d'eau	43
La Pluie	49
Les Pêcheurs	57
Le Meunier	67
La Neige	75
Le Menuisier	79
Le Sonneur	87
La Vieille	95
Le Silence	105
Le Fossoyeur	111
Le Vent	125
L'Aventurier	131
Les Cordiers	143
Le Forgeron	153
Les Meules qui brûlent	167

Les Apparus dans mes chemins		173
	Celui de l'horizon	177
	Au loin	181
	Celui de la fatigue	187
	Un Soir	195
	Celui du Savoir	199
	La Peur	209
	Celui du Rien	211
	Dans ma plaine	221
	Saint Georges	227
	L'Autre Plaine	235
	Les Saintes	237
	Le Jardin	247
	La Disparue	249
APPENDICES		259
I	<i>Les Villages illusoires</i> (Poèmes qui figurent seulement en A)	261
II	<i>Les Apparus dans mes chemins</i> (Poèmes supprimés lors des remaniements)	275
BIBLIOGRAPHIE		295

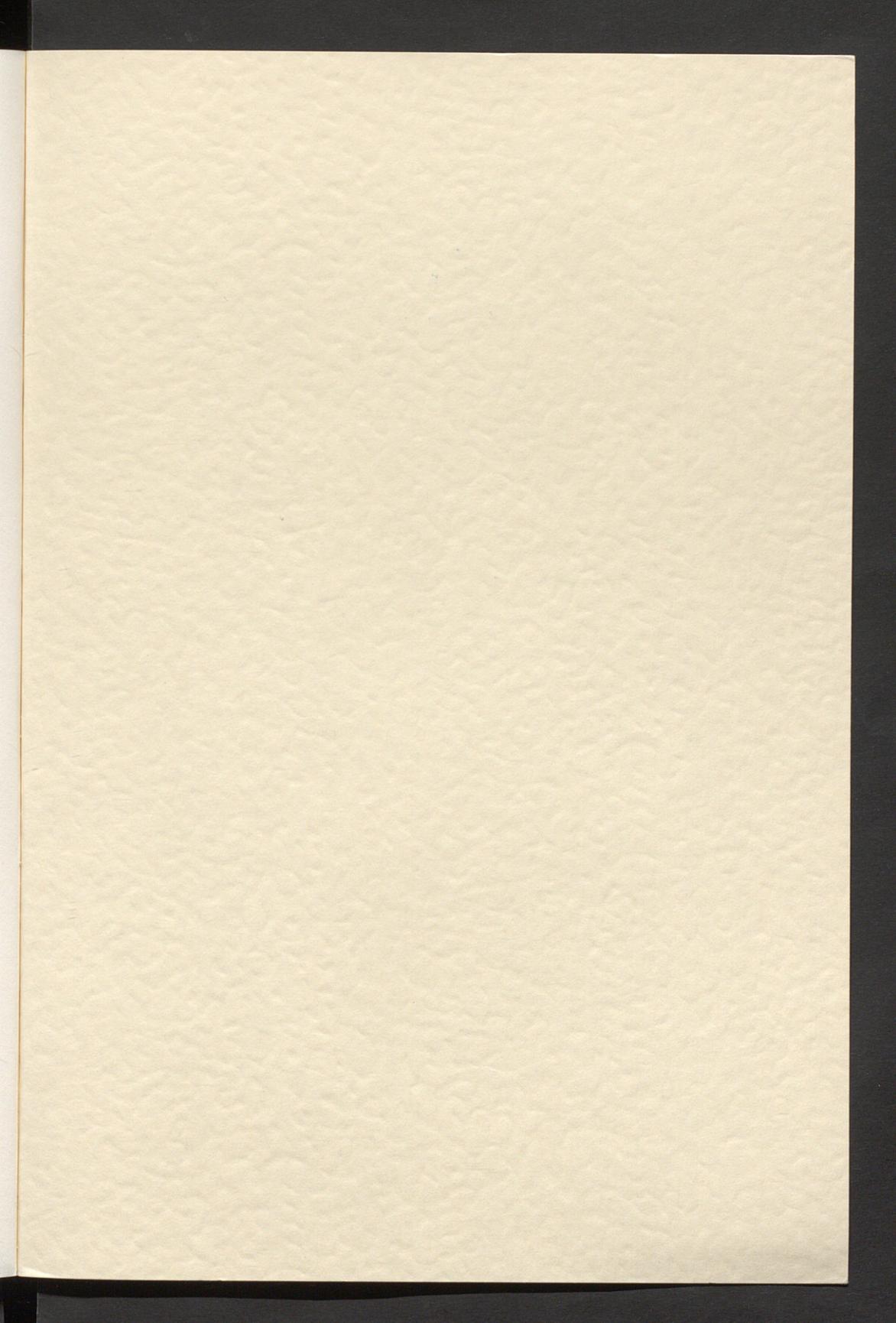


ERRATUM
pour le tome 3 de
Poésie complète

- p. 40 : cinquième ligne en partant du bas de la page
lire : *une coupure strophique,*
au lieu de : *pas de coupure strophique.*
- p. 98 : en face du titre Les Heures d'Après-Midi,
il faut ajouter :
En A, une dédicace précède le titre :
À CELLE QUI VIT À MES CÔTÉS.
- p. 254 : au bas de la page, concernant le mémoire d'Urbain de Waele,
lire la mention : ÉDITION CRITIQUE,
au lieu de : ÉDITION DÉFINITIVE.



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2005	173
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SNEL	177
À LIÈGE EN BELGIQUE	181
POUR LE COMPTE DES	185
ARCHIVES & MUSÉE DE LA LITTÉRATURE	189
Le Poète	193
Le Poète et le monde	211
Le Poète et la poésie	221
Le Poète et le langage	227
Le Poète et le lecteur	231
Le Poète et le critique	247
Le Poète et le public	249
<hr/>	
APPENDICES	259
<hr/>	
I. Les Villages illustres (Poèmes qui figurent notamment sur la page)	261
II. Les Appareils des musées (Poèmes supprimés lors des aménagements)	275
<hr/>	
BIBLIOGRAPHIE	295
<hr/>	



Émile Verhaeren a tenu à séparer nettement *Les Villages illusoires* (et son célèbre «Passeur d'eau») de la trilogie sociale, à peu près contemporaine, en leur conférant le statut de symbole. Porté par une philosophie, au sens où l'entendait Verhaeren, idée centrale et totalisante, le recueil prend son départ dans le refus du fétichisme de l'individu et mène le lecteur de l'individualisme moral et social à la vie collective et à l'appel du divin, c'est-à-dire à l'avenir de l'humanité.

De «Celui de l'horizon» à «La Disparue» en passant par «Dans ma plaine», *Les Apparus dans mes chemins* suivent, eux, de près le troisième volet de la trilogie noire et en prolongent la veine pessimiste, mais pour l'inverser en cours de route. La première partie (huit premiers poèmes) renoue avec l'univers de désespérance de la trilogie, tandis que les cinq poèmes suivants dévoilent un horizon nouveau en professant l'adhésion de l'esprit et du cœur aux valeurs de bonté et d'amour. Verhaeren y procède à une relecture du message évangélique, mais en marge de l'Église, voire contre elle. Son «Saint Georges» réconcilie ainsi l'homme avec le monde. L'amour des pauvres et la charité doivent légitimer la révolte sociale et le refus des vérités du passé.

Édition établie par Michel Otten, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, où il a enseigné la littérature française moderne et la littérature francophone de Belgique, qu'il défend aujourd'hui en Roumanie à l'Université de Iasi. Il a renouvelé l'approche du symbolisme belge et a dirigé avec Joseph Hanse les travaux des étudiants qui servent de base à la présente édition critique. Introduction de Christian Angelet, professeur émérite des Universités de Gand et de Leuven, spécialiste de Tristan Corbière, de Gide et de Maeterlinck.

La collection **Archives du Futur** est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
ISBN 2-87168-032-9
D/6123/2005/3

ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE

A.M.L. Editions



9 782871 680321